

Mieux connaître

l'histoire de *Concorde*

une histoire du *Livre de Concorde*

David P. Scaer

Traduit par Lyne Schmidt

à
Dorothy
Compagne dans la vie, la foi et les confessions

Traduit de l'américain par Lyne Schmidt.

Les confessions luthériennes sont citées de *La foi des Églises luthériennes*, traductions de André Jundt et Pierre Jundt, Éditions du Cerf, Paris, 1991. Reproduction autorisée.

Les textes bibliques sont cités de la traduction oecuménique de la Bible (TOB). Copyright Société Biblique Française, Paris 1977. Reproduction autorisée.

Tous droits réservés. Toute reproduction, par quelque procédé que ce soit, électronique ou mécanique, incluant photocopie, enregistrement ou mise en mémoire et système de recherche, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Pour tous renseignements et demandes d'utilisation de cet ouvrage, écrire à cette adresse:

Publié par: The Lutheran Church–Missouri Synod
World Mission
1333 South Kirkwood Road
Saint Louis, MO 63122-7295 USA

MIEUX CONNAÎTRE L'HISTOIRE DE CONCORDE

Depuis plusieurs siècles, le *Livre de Concorde* a servi de fondement à la théologie luthérienne. Pourtant, plusieurs luthériens connaissent très peu les onze documents confessionnels qui composent cet ouvrage important. En réalité, chacun de ces documents est différent des autres—chacun possède sa propre histoire.

Dans le présent ouvrage, David Scaer (après avoir discuté de l'importance de confesser sa foi personnelle) raconte l'histoire de chacun de ces documents, du Symbole des apôtres dont les origines remontent au II^e siècle, jusqu'à la préface du *Livre de Concorde* qui parut en 1580. Il discute de l'origine de chacune des confessions et des circonstances entourant leur rédaction, de leurs auteurs, de leur contenu, et de leur importance. On y trouve aussi un épilogue qui retrace les grandes lignes de l'histoire du luthéranisme de 1580 jusqu'à nos jours, et qui examine le besoin pour l'Église de se doter de nouvelles confessions afin de pouvoir mieux répondre aux préoccupations doctrinales actuelles. Une série de questions à la fin de l'ouvrage a été ajoutée afin d'encourager l'étude en groupe de ces importantes confessions.

MIEUX CONNAÎTRE L'HISTOIRE DE CONCORDE vous offre une vue fascinante sur les confessions de foi luthériennes qui ont survécu et conservé toute leur importance au fil des ans.

David Scaer est professeur de théologie au Concordia Seminary à Fort Wayne, en Indiana. Il est aussi le directeur du *Concordia Theological Journal* et l'auteur de *The Apostolic Scriptures* et *The Lutheran World Federation Today*.

SOMMAIRE

1. Hommage à un livre.....	1
2. Comment tout a débuté—Les origines bibliques.....	7
3. La tradition catholique	14
4. Réveil confessionnel à Augsbourg	28
5. L'Apologie: Une tempête mélanchthonienne.....	36
6. Smalkalde—Se préparer pour une bataille qui n'aura pas lieu	39
7. D'autres affaires à régler à Smalkalde—Le traité de Mélanchthon sur le pouvoir et la primauté du Pape.....	43
8. Le coeur pastoral—Les deux catéchismes de Luther	46
9. Enlever la poutre de votre propre oeil—La Formule de Concorde	51
10. Épilogue.....	65
11. Questions.....	68

1. Hommage à un livre

Trois années ressortent dans l'histoire de la Réforme luthérienne: 1517, 1530, et 1580. En 1517, le Docteur Martin Luther cloua ses quatre-vingt-quinze thèses sur la porte de l'Église du château à Wittenberg, un événement qui est commémoré par les luthériens le 31 octobre de chaque année. En 1530, quelques-uns des princes luthériens allemands ainsi que d'autres autorités civiles ont présenté à l'empereur du Saint-Empire romain un document connu sous le nom de la *Confession d'Augsbourg*. Puis en 1580 se produisit un événement tout aussi important, voire même d'une plus grande importance que les deux autres: la signature et la publication du *Livre de Concorde*.

Le *Livre de Concorde* est une collection de credos, livres, sermons, et d'essais pour l'instruction et la dévotion. Ces divers écrits proviennent de différentes périodes qui s'étendent sur un laps de temps de 1 300 ans, entre 200 et 1580 apr. J.-C. Ils ont été adoptés par les luthériens afin d'exprimer, entre eux et face aux autres, leurs croyances.

Il existe une vieille histoire à propos d'un homme à qui on avait demandé ce qu'il croyait. Il répondit qu'il croyait ce que l'Église croyait. Lorsqu'on lui demanda ce que l'Église croyait, il répondit qu'elle croyait ce que lui-même croyait. Ce pauvre homme tournait en rond, et l'homme qui l'avait questionné demeura complètement dans le noir sur ce que celui-ci et l'Église croyaient. Les luthériens ont une réponse toute faite face à ce genre de question. Même si un membre de l'Église luthérienne n'est pas absolument sûr de ce que croit l'Église, il peut toujours diriger son interlocuteur vers les confessions luthériennes, lesquelles ont été rassemblées dans le *Livre de Concorde*.

L'histoire se souvient plus souvent des hommes que des livres et des documents. Toutes les nations du monde ont leurs jours fériés afin d'honorer leurs héros. Tous les chrétiens honorent la naissance, la mort et la résurrection de Jésus-Christ puisque c'est à travers ces événements que l'Église trouve sa raison d'être. Les diverses dénominations protestantes commémorent la mémoire des hommes qui ont participé à la formulation de l'expression de leur foi. Luther, Zwingli, Calvin, Knox et Wesley sont tous commémorés, si ce n'est par une fête spéciale, c'est par la construction d'édifices, d'églises, ou de collèges portant leur nom.

Bien que de moindre importance que la mémoire des hommes, certains documents sont gardés précieusement et leurs écrits sont commémorés. On n'a qu'à songer aux documents comme la «Grande Charte» (*Magna Carta*) auxquels une très grande valeur est accordée. Très peu de gens l'ont lue mais la plupart d'entre nous savent de façon générale qu'elle garantit certains droits et privilèges, tels que le droit d'un accusé d'être jugé par un jury composé de ses pairs. Comme c'est le cas pour plusieurs autres documents, son ultime importance a été constatée bien après qu'elle fût écrite. Plusieurs des implications qui ont été tirées de la Grande Charte n'auraient pu être envisagées par ses auteurs. Bien qu'elle fût écrite 500 ans avant la naissance de notre pays, elle fut déterminante dans l'établissement des principes qui sont à la base de notre forme de gouvernement. La Déclaration d'indépendance, la Constitution, la Déclaration des droits développèrent davantage ces principes. Des droits, obligations et privilèges sont ainsi assurés aux citoyens dans des documents écrits et leur respect ne dépend pas du bon vouloir des

représentants du gouvernement. La Constitution américaine, vieille de plus de deux cents ans, est considérée comme l'un des documents les plus remarquables de l'histoire politique. Elle a démontré son efficacité à maintes occasions. Les dirigeants politiques se succèdent, mais la Constitution demeure.

Les chrétiens ont eux aussi leurs garanties écrites. Le croyant fidèle a toujours eu cette assurance écrite depuis que Moïse écrivit ce que nous connaissons aujourd'hui comme les cinq premiers livres de la Bible. Après Moïse, d'autres prophètes et apôtres ont écrit d'autres livres et ensemble ils forment les Saintes Écritures. Les chefs de l'Église se sont succédé, mais les Saintes Écritures sont demeurées afin que les chrétiens puissent constater pour eux-mêmes ce que Dieu veut qu'ils sachent et quels sont les privilèges spéciaux qu'il leur offre. La Bible est devenue très importante tant pour les juifs que pour les chrétiens et ces deux groupes ont été appelés les adeptes de la Bible. Ils ont même été accusés de «bibliolâtrie», c'est-à-dire d'idolâtrie envers la Bible, d'adoration du livre. La place d'honneur dans les synagogues juives est réservée à la Torah, les livres écrits par Moïse.

Cette ultime estime pour la Parole écrite de Dieu a été ordonnée par Dieu lui-même. Les livres de Moïse devaient être déposés à l'intérieur de l'arche de l'alliance avec les autres symboles sacrés de l'histoire juive. Cette arche fut arrosée du sang expiatoire pour signifier sa place au sein de l'alliance entre Dieu et son peuple et fut par la suite déposée dans un endroit si sacré dans le tabernacle ou le temple que seul le grand (prêtre) sacrificateur pouvait y entrer et cela une fois par année seulement.

Il y eut des fois où les Hébreux oublièrent que Dieu fit d'eux une nation, mais le livre était toujours présent pour leur rappeler. C'est à l'aide de ce livre que les prophètes que Dieu envoya à son peuple rendaient compte de leur appel, et c'est à partir de ce livre qu'ils prêchaient la repentance. Si un prophète prêchait un message différent de ce qu'on retrouvait dans le livre, il était considéré comme un faux prophète. Même notre Seigneur Jésus-Christ se soumit à l'autorité du livre lorsqu'il dit qu'il n'était pas venu pour détruire, mais pour accomplir ce que Moïse et les prophètes avaient écrit. Les apôtres de Jésus lorsqu'ils prêchèrent aux juifs, prirent soin de montrer que le message de Jésus ne constituait pas une nouvelle religion, mais qu'il s'agissait bien de l'ancienne religion du livre amenée vers sa conclusion finale et ultime.

Les chrétiens et les juifs n'ont nul besoin qu'on leur rappelle leur manque de respect envers les exigences que Dieu a établies pour eux dans les Saintes Écritures. En dépit de la manière dont les Écritures ont été traitées, elles sont toujours prêtes à être étudiées et examinées pour qu'ainsi la volonté de Dieu puisse être découverte. Saint Paul dit des juifs qui n'acceptaient pas Jésus comme le Christ qu'ils avaient les yeux voilés lorsqu'ils lisaient l'Ancien Testament et qu'ils ne pouvaient pas ainsi le discerner. Quelque chose de semblable arriva au sein de l'Église médiévale qui, bien qu'elle possédait le Nouveau Testament, ne comprenait pas que ces écrits sacrés enseignaient le salut par la grâce sans les oeuvres. Dans les deux cas, l'Église établie conserva les Écritures sans pour autant comprendre le message qui s'y trouvait.

Personne n'oserait prétendre que le *Livre de Concorde* se situe au même niveau que les Saintes Écritures. Mais le *Livre de Concorde* a fidèlement préservé les enseignements de base des Écritures et les a appliqués aux problèmes qui ont confronté l'Église au fil des ans. Si nous

voulons savoir comment les apôtres et les prophètes faisaient face à leurs problèmes, il nous faut lire les Saintes Écritures. Si nous voulons connaître la façon dont l'Église faisait face à ses problèmes après l'époque apostolique, nous pouvons consulter le *Livre de Concorde*.

Depuis 1580, les luthériens ont fréquemment oublié ce que signifiait être luthérien. Mais le *Livre de Concorde* était toujours là pour leur rappeler ce qu'était la raison d'être de l'Église. Dans les années 1700, les luthériens, tout comme plusieurs autres chrétiens européens, avaient renoncé à leur foi devant les arguments des rationalistes qui rejetaient les miracles et toutes manifestations surnaturelles. Cependant, avec les célébrations du tricentenaire des quatre-vingt-quinze thèses de Luther en 1817 et de la signature de la *Confession d'Augsbourg* en 1530, quelques luthériens ont commencé une étude approfondie des oeuvres de Luther et des confessions luthériennes. De telles études ont fourni la semence pour le réveil confessionnel duquel l'Église luthérienne du Synode de Missouri et l'Église luthérienne américaine sont issues. Ce qui arriva avec la redécouverte du luthéranisme au début des années 1800 n'est pas sans rappeler la découverte des livres de Moïse par le roi Josias ou la découverte par Martin Luther de la doctrine de la justification dans la Bible.

L'année 1980 marque le 400^e anniversaire de la publication du *Livre de Concorde*, espérons que dans sa miséricorde Dieu provoquera le genre de réveil confessionnel que l'Église a déjà vécu dans le passé. Quelle bénédiction se serait si à travers le luthéranisme—à tous les niveaux—les confessions luthériennes et leur théologie recevaient toute l'attention qu'elles méritent. Les catholiques romains ont des jubilés et les fidèles sont invités à se rendre à Rome afin de renouveler leur allégeance envers l'Église. Les luthériens pourraient faire de l'année 1980 une année de jubilé à l'intérieur de laquelle les fidèles pourraient faire un pèlerinage spirituel à travers les documents officiels de l'Église.

Quelques-uns s'objecteront à ce genre de célébration puisqu'ils y verront une forme de dévotion à un livre, une forme d'idolâtrie. Une relation vivante ne peut exister qu'entre des personnes diront-ils, et non pas entre une personne et un livre. Les chrétiens seront d'accord que toute dévotion doit être dirigée vers Jésus-Christ seul, mais il ne s'agit pas d'une dévotion envers un personnage solitaire n'ayant aucun lien avec l'histoire, et à propos duquel nous savons peu de chose. La dévotion est dirigée vers tout ce que le Christ a fait et dit. Un amour véritable envers Jésus implique une adhésion stricte à ses enseignements et ceux-ci se retrouvent uniquement dans les Écritures. Nous ne sommes pas confrontés avec un choix multiple lorsque nous sommes devant Jésus et les Écritures, mais c'est par les Écritures que nous découvrons Jésus.

Les luthériens vont regarder leurs confessions comme une façon de voir la lumière des Écritures Saintes briller à travers elles. La foi héroïque de Martin Luther et des autres réformateurs suscitera l'admiration même parmi ceux qui n'acceptent pas leurs enseignements. Mais un festival commémorant les croyances luthériennes ne se traduit pas par l'admiration de ces hommes, mais plutôt de ce en quoi ils ont cru. C'est ce que nous dit le *Livre de Concorde*. Ainsi la célébration du 400^e anniversaire du *Livre de Concorde* n'est pas seulement l'occasion de souligner un moment historique, mais il s'agit d'exprimer notre engagement personnel dans la foi qui y est confessée.

Le *Livre de Concorde* contient onze documents, chacun d'eux est unique et différent des autres. Voici dans l'ordre chronologique généralement accepté la liste de ces documents (l'ordre dans lequel ils apparaissent dans le *Livre de Concorde* diffère quelque peu de l'ordre dans lequel sont placés dans ce livre). Le Symbole des apôtres, dont la forme actuelle remonte au VIII^e siècle, peut-être retracé jusque dans le II^e siècle alors qu'il était utilisé à Rome à l'occasion des baptêmes. Le Symbole de Nicée est le résultat de conciles ecclésiastiques qui eurent lieu en l'an 325 et en l'an 381. Les origines du Symbole d'Athanase sont plus nébuleuses. Il fut d'abord utilisé lors des cultes et dans les sermons. Bien qu'on crût pendant un long moment qu'il datait du VIII^e siècle, on estime maintenant que son origine date du VI^e siècle. Quant au *Petit et Grand Catéchisme* de Martin Luther, ils furent fin prêts pour publication en 1529. Le *Petit Catéchisme* visait l'instruction des laïcs. Le *Grand Catéchisme* est composé d'une série de sermons de Luther réédités. Sous la plume d'un collègue de Luther, Philippe Mélanchthon, nous vient la *Confession d'Augsbourg* laquelle fut présentée lors d'une rencontre officielle du Saint-Empire romain en 1530. Quant à l'*Apologie de la Confession d'Augsbourg*, elle est la défense de son auteur à la *Confession d'Augsbourg*. Sa rédaction débuta à Augsbourg en 1530 et elle fut complétée l'année suivante à Wittenberg. Les *Articles de Smalkalde* furent préparés par Luther en 1536 pour une rencontre qui devait avoir lieu avec des théologiens et des princes en 1537, et qui devait servir à préparer une défense luthérienne à être présentée lors d'un concile dont le Pape avait convoqué la tenue. Le *Traité sur l'autorité et la primauté du Pape* de Mélanchthon fut officiellement adopté lors de cette même rencontre à Smalkalde. La *Formule de Concorde* prit forme à travers plusieurs documents, tels des sermons et des thèses, pendant la période qui suivit la mort de Luther. Sa forme finale date de l'an 1577. Souvent négligée en tant que confession distincte, la *Préface au Livre de Concorde* parut lors de sa publication en 1580.

Lorsque les luthériens disent accepter ces onze documents comme l'affirmation conforme de leur foi, ils ne prétendent pour autant que ceux-ci sont divinement inspirés. Ils ne passent aucun jugement sur d'autres documents qui ne figurent pas parmi les confessions qui sont officiellement acceptées. Ils ne se prononcent pas sur les mérites littéraires des confessions officielles par rapport à d'autres écrits. Par exemple, le *Te Deum* qui fait partie de la liturgie traditionnelle des matines est à la fois un chef d'oeuvre littéraire et théologique; la plupart des chrétiens pourraient y souscrire sans aucune hésitation. Néanmoins, il n'a jamais reçu de statut confessionnel. Il importe de considérer la question suivante: Quelles sont les qualités qui font d'un document une confession officielle et d'un autre non?

Tout ce que dit ou écrit un chrétien à propos de sa foi est une confession. Ceci s'applique tout particulièrement aux pasteurs qui représentent publiquement la foi de leur paroisse, aux représentants de grands rassemblements, tels des synodes, et aux chefs de l'Église. Les sermons sont des exemples d'affirmations confessionnelles de foi que la plupart d'entre nous peuvent entendre régulièrement. Le sermon est un exposé de la Parole de Dieu pour le peuple, mais c'est aussi une confession de foi du pasteur. Quiconque n'a pas une confiance et une certitude confessionnelles ne devrait pas prêcher.

À partir du jour où les apôtres ont reconnu Jésus comme le Christ, un nombre incessant de confesseurs se sont succédé dans l'Église chrétienne. Il peut s'agir de personnages connus, tel Pierre, ou d'enfants qui expriment leur foi à leurs parents. Il peut s'agir des martyrs chrétiens sous les empereurs romains ou en captivité dans les prisons soviétiques. Les confessions

exprimées sous de telles conditions démontrent que l'Église est toujours vivante. Lorsque les confessions cessent, nous pouvons supposer que l'Église est morte. Nous pourrions, si nous le voulions, rassembler toutes les confessions qui ont déjà été prononcées et les mettre dans un grand livre. Non seulement il en résulterait une immense collection de confessions, mais celles-ci se répéteraient en pensée et en parole puisque comme le dit St.. Paul, les chrétiens ont « un seul Seigneur, une seule foi ».

Avec une telle collection de confessions, nous nous demanderions vite s'il n'avait pas mieux valu les condenser et les unifier. Il serait alors plus facile de dire au monde ce que croit l'Église. Il serait aussi plus facile de déterminer si les chrétiens sont d'accord entre eux. L'utilisation des mêmes credos indiquerait qu'une même foi est confessée. Ce fut le désir naturel d'uniformité qui a donné au Symbole des apôtres sa forme finale. Au début, il y avait plusieurs credos, chaque Église possédait sa propre version. À mesure que les Églises établissaient des liens entre elles, un credo uniforme émergea tout naturellement.

Le désir d'uniformité est un motif important afin de décider si un document peut devenir une confession de foi. La date d'un document est aussi un élément crucial lors d'une telle décision. Pour qu'un document devienne confessionnel, il doit répondre à certains critères de temps et d'espace. Pendant la Réforme, Luther était le leader reconnu, mais c'est la *Confession d'Augsbourg* de Mélanchthon qui est devenue la confession de base des confessions de foi de l'Église luthérienne. C'était le document parfait, au parfait endroit et au parfait moment.

La *Confession d'Augsbourg* est devenue significative sur le plan confessionnel dès l'instant où elle fut présentée. D'autres documents furent jugés à prime abord sans importance, puis par la suite furent reconnus comme ayant un certain mérite confessionnel.

Pour les luthériens qui soulignent le 400^e anniversaire du *Livre de Concorde*, il importe de savoir que la foi que les confesseurs ont exprimée dans ces pages fait de notre Église une Église luthérienne. Chaque dénomination possède sa propre histoire et son propre système de pensée chrétienne. De façon générale, certains signes distinguent une Église d'une autre. Les catholiques romains, par exemple, sont reconnus pour leur soumission à la papauté. Les épiscopaliens, quant à eux, sont souvent associés à l'utilisation d'un livre, le *Book of Common Prayer* et leur système épiscopal. Les orthodoxes orientaux se concentrent autour des traditions, de la liturgie divine et de l'utilisation proéminente d'icônes dans l'adoration.

Mais quelle est donc la marque distinctive de l'Église luthérienne. La caractéristique unique de l'Église luthérienne est sa soumission à certains documents connus sous le nom de confessions luthériennes. D'autres Églises chrétiennes ont elles aussi des confessions, mais celles-ci ne jouent pas un rôle aussi important au sein de ces Églises. Ce ne sont pas tous les groupes au sein de l'Église luthérienne qui acceptent chacune des confessions contenues dans le *Livre de Concorde*, mais la plupart des luthériens refusent de considérer comme doctrine toute position qui est rejetée par les confessions luthériennes. Aux États-Unis, chacun des principaux groupes luthériens mentionnent les confessions dans leur constitution. Cela est aussi le cas pour la plupart des Églises luthériennes d'Europe.

En 1976, les Américains célébraient le bicentenaire de leur pays, et il est peu probable qu'ils ne soulignent pas de façon particulière le 200^e anniversaire de leur Constitution en 1983. Une des façons appropriées de célébrer un tel événement serait d'encourager les gens à porter une attention particulière à l'étude de la Constitution et de tous les documents qui s'y rapportent. Les luthériens pourraient tirer profit du même traitement à l'occasion du 400^e anniversaire du *Livre de Concorde* en 1980. Un renouveau confessionnel peut toujours se produire lorsque les gens dans l'Église retournent aux sources afin de trouver la nourriture susceptible de les renouveler. Pour les luthériens, ces racines confessionnelles se trouvent dans le *Livre de Concorde*, et plus précisément dans les Saintes Écritures, la Parole écrite de Dieu. Notre objectif en procédant à une telle étude ne peut être que de parvenir à un engagement toujours plus ferme, de façon à ce que nous puissions proclamer le pardon des péchés par les mérites de Jésus-Christ. C'est à cette proclamation que nous devons dédier cette année de célébration dans l'Église luthérienne.

2. Comment tout a débuté: Les origines bibliques

Plusieurs organismes ont des rites d'initiation pour les nouveaux membres. L'Église a aussi des rites et des cérémonies qui indiquent à toute personne qui désire devenir membre ce pourquoi elle existe et ce à quoi elle s'attend d'elle. Toute personne qui devient membre de l'Église luthérienne doit non seulement accepter la Bible comme la Parole de Dieu, mais elle doit aussi se soumettre aux enseignements de l'Église luthérienne tels qu'ils sont exposés dans les confessions luthériennes. La formulation de ces confessions peut varier, mais leur intention et leur but demeurent les mêmes.

L'intérêt marqué des luthériens pour les confessions est lié à la croyance selon laquelle la vérité écrite peut être reproduite à l'aide d'affirmations écrites claires qui peuvent être transmises d'une génération à l'autre. Les confessions écrites sont une façon de s'assurer que la vérité divine ne sera pas modifiée. C'est pour cette même raison que Dieu a fait en sorte que sa Parole soit écrite dans les Saintes Écritures.

Il serait faux de prétendre que les confessions chrétiennes sont une invention luthérienne. Les confessions ont depuis toujours été présentes dans l'Église chrétienne primitive, elles formaient une partie essentielle de la vie du peuple de Dieu dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Pour St. Paul les confessions étaient d'une telle importance qu'il écrivit:

Si, de ta bouche, tu confesses que Jésus est Seigneur et si, dans ton coeur, tu crois que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé. En effet, croire dans son coeur conduit à la justice et confesser de sa bouche conduit au salut (Romains 10:9.10).

Confesser Jésus comme Seigneur n'était pas une option pour les premiers chrétiens, car de cette confession dépendait leur salut personnel.

À l'instar des Églises, tous les groupes possèdent eux aussi leurs propres «confessions», c'est-à-dire des déclarations qui contiennent les motifs qui sont à la base de leur regroupement et qui justifient la continuité de leur existence. Les regroupements de voisins, les parties politiques, les syndicats, les coopératives, les clubs de lecture, ont tous une déclaration qui sert à décrire leurs buts. Les groupes qui oublient ou perdent de vue leurs buts tombent en désuétude ou doivent en trouver de nouveaux afin de survivre. Les confessions donnent aux Églises leur raison d'être. Dès qu'une Église perd de vue ses confessions, elle commence alors à perdre son orientation, elle s'affaiblit et ne sait plus vers où elle va. Vu de l'extérieur tout peut sembler intact, mais à l'intérieur il y a peu de vie.

Adam et Eve furent créés par Dieu comme des créatures confessionnelles. Parmi toutes les créatures de Dieu, ils étaient les seuls à posséder l'image de Dieu et ils étaient conçus d'une telle manière qu'ils avaient en eux le pouvoir de rendre à Dieu la gloire dans laquelle ils furent créés. Le mot confession pourrait être défini comme l'acte de rendre à Dieu la gloire dans laquelle l'homme fut créé. À l'origine, pour l'humanité, une confession était beaucoup plus qu'une activité dominicale pendant laquelle les chrétiens se réunissaient pour réciter le Symbole des

apôtres, comme c'est le cas de nos jours. La confession était pour les premiers hommes et les premières femmes aussi importante que l'acte de manger et de respirer. Leur vie entière était confessionnelle. Il n'y avait pas de moment dans leur vie où ils ne rendaient pas gloire à Dieu. Cependant, leur existence confessionnelle fut interrompue de façon abrupte par l'avènement du péché. Ils inversèrent le plan divin en se couvrant eux-mêmes de gloire et non pas Dieu. En tentant d'être les égaux de Dieu, ils renoncèrent à la confession selon laquelle Dieu était leur créateur. Leur tentative de détrôner Dieu fut un échec total. Au lieu de devenir les égaux de Dieu, Adam et Eve perdirent leur capacité à répondre de façon confessionnelle à la gloire de Dieu. Ils n'étaient plus dorénavant enfants de Dieu. Cet éloignement d'avec Dieu signifia qu'une réponse confessionnelle n'était plus possible.

Puisque désormais la gloire de Dieu ne pouvait plus se refléter en eux, les gens commencèrent une nouvelle existence dans laquelle ils fabriquèrent leurs propres dieux. Le Dieu qui les avait créés comme des créatures confessionnelles n'avait plus d'existence réelle pour eux. Leur acte de rébellion les avait aveuglés moralement et les rendait incapables de voir la gloire éternelle de Dieu dans la création. Ils étaient égarés à un point tel qu'ils ne pouvaient plus répondre au vrai Dieu, le créateur. De fausses religions se répandirent comme de faibles tentatives afin de créer une confession, les gens trouvèrent leur raison d'être non pas dans le créateur, mais dans la créature. Les hommes et les femmes avaient perdu le contenu originel de leur confession et remplissaient le vide religieux dans leur vie avec leurs propres inventions.

Dieu dans un acte de pure grâce permit que sa gloire illumine l'humanité afin que de la noirceur dans laquelle les gens s'étaient engloutis, ils purent à nouveau retourner dans un élan de confession vers le Dieu créateur. La promesse que l'un des fils d'Ève la soulagerait de la situation précaire dans laquelle elle se retrouva par sa propre faute lui apporta l'espoir nécessaire pour qu'elle puisse à nouveau répondre de façon confessionnelle. À la naissance de son premier fils, elle confessa: «J'ai procréé un homme, avec le Seigneur» (Genèse 4:1). Avec une telle déclaration débuta l'histoire des confessions chrétiennes. Depuis ce temps, le contenu de la déclaration d'Ève forme la base de la foi du peuple de Dieu. Les juifs, le peuple de Dieu dans l'Ancien Testament, n'ont jamais cessé de confesser leur espoir dans la venue d'un fils d'Ève qui serait leur libérateur. De nos jours, le peuple de Dieu, l'Église, confesse que ce libérateur est venu en la personne de Jésus de Nazareth. Cette confession est répétée à toutes les fois que l'Église parle de Jésus comme le Christ. Cette confession est représentée sous la forme abrégée de «Jésus-Christ», une formule si commune que plusieurs n'ont jamais compris qu'il s'agissait en réalité d'une confession de foi à propos de Jésus.

L'Église d'aujourd'hui confesse toujours ce que le peuple de Dieu de l'Ancien Testament confessait déjà. Tout en croyant que le libérateur promis par Dieu, le Messie, serait issu de leur peuple, les juifs confessaient que Dieu était unique et que lui seul avait créé l'univers. Cette croyance fondamentale de l'Ancien Testament est la première affirmation du Symbole des apôtres: «Je crois en Dieu, le père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre». Mais tout ce qui fait partie des choses courantes de la foi chrétienne de nos jours était rarement reconnu chez les peuples primitifs. La littérature religieuse émanant des deux grands centres de la culture ancienne (l'Égypte et la vallée du Tigre-Euphrate) regorge d'une panoplie sans fin de dieux. Les anciennes civilisations grecques et romaines n'offrent aucun répit face à la multitude de dieux. Seule une brève période de monothéisme apparaît en Égypte et identifie le soleil comme l'unique

divinité. Les dieux des peuples primitifs étaient associés aux cycles de la nature ou étaient de simples représentations des individus eux-mêmes. En période d'athéisme, les cyniques ridiculisaient ces divinités créées par l'imaginaire de l'homme.

En pleine confusion polythéiste, les juifs religieux firent des premiers versets de la Genèse leur confession. Le Dieu révélé dans les pages de l'Ancien Testament n'est pas une créature comme l'étaient les imitations divines du polythéisme. Il s'agissait d'un Dieu, non pas d'une créature, différent, distinct et supérieur à toute sa création. Il était le créateur souverain à qui toutes les créatures devaient le respect pour leur propre création. Ce Dieu était unique et sa puissance n'était pas divisible. La croyance selon laquelle il n'existe qu'un seul Dieu est appelée monothéisme et elle est essentielle autant pour le christianisme que pour le judaïsme. De nos jours, les juifs confessent toujours comme leurs pères l'avaient fait pendant 3 500 ans: «ÉCOUTE, Israël! Le Seigneur notre Dieu est le Seigneur UN» (Deutéronome 6:4). De l'appel d'Abraham jusqu'à la destruction du temple à Jérusalem, la foi du peuple de Dieu a toujours été menacée par le polythéisme. Mais, devant cette menace, les juifs pouvaient s'accrocher à cette confession appelée le *shema* selon laquelle Dieu était unique. La religion de base de l'Ancien Testament peut être résumée à l'aide des trois principes suivants: l'unicité de Dieu, sa création du monde et de tout ce qu'il renferme et sa promesse de procurer le salut du monde par la venue d'un Sauveur issu du peuple juif.

Ces trois principes tirés de l'Ancien Testament servirent de fondement pour le christianisme, tel qu'il fut révélé dans le Nouveau Testament. Les chrétiens se virent comme les descendants d'Abraham. L'Église se vit comme la vraie Israël de Dieu et garda la confession juive pour elle-même. Ce qui marqua la véritable différence entre l'Ancien Testament et le Nouveau Testament fut le fait que les chrétiens virent en Jésus de Nazareth la réponse à la promesse de Dieu. Les juifs religieux savaient que Dieu allait leur envoyer un libérateur. Ève l'avait cherché et le trouver était l'espoir de tous les fidèles de Dieu dans l'Ancien Testament. Lorsque les premiers chrétiens entendirent ce que Jésus disait de lui-même et virent les miracles qu'il fit, ils furent convaincus qu'il était cette personne spéciale par laquelle Dieu offrirait la rédemption. Un des points forts du récit évangélique est la confession de Pierre où il reconnaît que Jésus est celui qui a rempli toutes les promesses de l'Ancien Testament: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant» (Mt 16:16). Dieu le créateur, contre qui l'homme avait péché, a rempli sa promesse de venir en aide à l'homme en la personne de son Fils. La vie confessionnelle de l'Église primitive mit alors l'accent sur la personne de Jésus. Personne ne pouvait faire partie de la communauté chrétienne s'il ne confessait pas que Jésus était le Seigneur ou le Christ, celui qui fut avec le Père avant la création. Paul organisa tous les éléments essentiels de la foi de l'Ancien Testament autour de la personne de Jésus dans une confession reformulée comme suit:

Donc, peut-on manger des viandes sacrifiées aux idoles? Nous savons qu'il n'y a aucune idole dans le monde et qu'il n'y a d'autre dieu que le Dieu unique. Car bien qu'il y ait de prétendus dieux au ciel ou sur la terre,—et il y a de fait plusieurs dieux et plusieurs seigneurs —, il n'y a pour nous qu'un seul Dieu, le Père, de qui tout vient et vers qui nous allons, et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui tout existe et par qui nous sommes (1Corinthiens 8:4-6).

Le christianisme ne fut pas un retour au paganisme ou au polythéisme. La confession chrétienne ne fit que réaffirmer la foi de l'Ancien Testament. Cette affirmation de la foi de l'Ancien Testament a été rendue nécessaire par la venue du Dieu créateur dans la personne du Fils du Père, Jésus. Celui que l'Église confesse comme son Seigneur et le Christ. La majeure partie du Nouveau Testament est écrite afin de nous convaincre que Jésus est à la fois Seigneur et Christ. Dès le commencement, tout juste après la résurrection de Jésus, les apôtres proclamèrent ce message avec l'espoir que d'autres se joindraient à eux et adopteraient cette confession. Le livre des Actes raconte quelques-uns de leurs succès et de leurs échecs dans l'accomplissement de cette tâche. Le but de chacun de ces sermons apostoliques était d'amener les lecteurs à adhérer à cette confession. Plusieurs des premières confessions de l'Église se retrouvent dans les pages du Nouveau Testament. Les confessions utilisées dès le début de l'Église primitive non seulement virent-elles en Jésus la réponse qu'espéraient les prophètes, mais elles virent aussi en lui sa nature humaine et sa nature divine. Dans son humanité, il endura la mort sur la croix pour les péchés et annonça qu'il avait satisfait la colère de Dieu qui le glorifia par la résurrection d'entre les morts.

Une des plus belles confessions de la souffrance de notre Seigneur et de la gloire que Dieu lui rendit nous vient de Paul dans la lettre aux Philippiens:

Comportez-vous ainsi entre vous, comme on le fait en Jésus-Christ: lui qui est de condition divine n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu. Mais il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes, et, reconnu à son aspect comme un homme; il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur la croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que le Seigneur, c'est Jésus-Christ, à la gloire de Dieu le père (Philippiens 2:5-11).

Une telle confession si bien exprimée a peut-être été chantée lors des cultes d'adoration de l'Église primitive. Cette confession de foi déclare que dans la première partie de sa vie, notre Seigneur fut rabaisé dans la souffrance et que dans la deuxième partie de sa vie il fut exalté dans la gloire par Dieu le Père. Ces deux divisions ont été maintenues dans le Symbole des apôtres et de Nicée. Lors de l'examen pour la confirmation, les enfants dans l'Église luthérienne sont questionnés sur les deux périodes dans la vie de notre Seigneur. La réponse confessionnelle du deuxième chapitre de la lettre aux Philippiens est toujours: humiliation et exaltation. La foi de l'Église exprimée dans cette confession n'a pas changé depuis 1 900 ans. Mais ce ne fut ni Paul ni les Philippiens qui établit pour la première fois cette distinction entre la période d'humiliation et la période d'exaltation dans la vie de Jésus. C'est Jésus lui-même qui a établi cette distinction. Très souvent dans les évangiles, il annonce que le Fils de l'homme devra d'abord mourir avant d'entrer dans la gloire par la résurrection.

L'Église grandit rapidement dans la deuxième moitié du premier siècle. Le Nouveau Testament laisse croire que chacune des Églises territoriales développa ses propres credos qui furent l'expression naturelle de leur foi. Il est possible que certaines Églises aient utilisé plusieurs credos. Le plus simple de ces credos fut: «Jésus est Seigneur» (1 Corinthiens 12:3). D'autres,

comme nous l'avons vu plus haut, parlent de la relation entre Jésus et le Père ou de l'oeuvre expiatoire de Jésus. La formulation des credos était différente, mais leur signification était la même. Chaque fois que les premiers chrétiens se rassemblèrent pour confesser que Jésus était Seigneur, ils étaient conscients que leur confession était motivée par le Saint-Esprit. Il faut se souvenir que Paul avait dit: «Nul ne peut dire 'Jésus est Seigneur' si ce n'est par l'Esprit Saint» (1 Corinthiens 12:3).

Il y a un moment dans la vie de chaque chrétien où il confesse sa foi dans un Dieu trinitaire. Le mot «trinité» ou «trinitaire» n'existait dans l'Église avant le III^e siècle, bien que les premiers chrétiens connaissaient Dieu sous les noms de «Père, Fils, et Saint-Esprit». Vers la fin de l'évangile de Matthieu, il est rapporté que Jésus donna l'ordre de faire des nations des disciples en les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Aucun baptême n'était administré sans une confession de foi. De ce lien entre le baptême et la confession de foi naquit la tradition de demander à toute personne qui se présente pour être baptisé si elle croit au Père, au Fils, et au Saint-Esprit. Une réponse positive renfermait tous les éléments de base des trois parties du Symbole des apôtres et du Symbole de Nicée utilisés par les chrétiens jusqu'à ce jour. La confession baptismale ne fut jamais oubliée, au contraire elle fut renouvelée, répétée et célébrée à chaque fois que des chrétiens baptisés se réunissaient pour célébrer Dieu. Les communautés qui se réunissaient pour écouter la Parole de Dieu, qu'elle soit lue ou prêchée, et pour recevoir le repas du Seigneur étaient composées de l'assemblée des baptisés. Leur récitation du credo n'était qu'une autre occasion pour ces baptisés de répondre encore une fois aux questions qui leur furent posées lors de leur baptême. De façon très explicite, la confession prononcée lors du baptême est répétée à l'occasion de chaque célébration ecclésiastique qui débute par les mots « Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit ».

Les chrétiens n'ont pas le choix, ils doivent confesser leur foi, c'est là une obligation. Gravées dans la conscience chrétienne sont les paroles certaines et positives de Jésus:

Quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, je me déclarerai moi aussi pour lui devant mon Père qui est aux cieux; mais quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai moi aussi devant mon Père qui est aux cieux (Matthieu 10 :32.33).

Ces paroles contiennent certaines promesses et traitent de la nécessité pour l'Église d'avoir une vie confessionnelle. Nous pouvons ainsi dire que: chaque fois que nous confessons notre foi, Jésus se tient debout devant son Père. Si nous disons qu'il est le Seigneur et le Christ, il reconnaîtra devant le Père que nous lui appartenons. Si nous refusons de faire cela, il devra dire à son Père que nous ne lui appartenons pas. Confesser le nom de Jésus est une chose très importante. Tout cela a des répercussions au ciel et sur la terre.

L'apôtre Pierre fut déjà reconnu pour sa grande confession selon laquelle Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant. Il faut se souvenir cependant que Pierre est aussi celui qui fut reconnu pour son grand déni. Tous les quatre évangélistes ont noté cet épisode du grand confesseur qui devint le grand coupable du reniement de Jésus. Non seulement il ne pouvait plus affirmer que Jésus était le Christ, il ne voulait même pas dire qu'il connaissait Jésus. Nous savons tous que Pierre se repentit et que Jésus lui redonna sa position de prestige et d'importance parmi les disciples.

Le récit du reniement de Pierre ne fut pas rapporté afin que nous le méprisions, mais plutôt pour servir d'avertissement pour chaque chrétien qui vit sous la menace du pouvoir satanique et qui serait tenté de renier Jésus.

Vers la fin de sa vie, l'apôtre Paul était très préoccupé par l'idée que Timothée ne demeure pas dans la foi de l'Église chrétienne, laquelle lui avait été enseignée par Paul lui-même. Il craignait aussi que la confession de foi de Timothée soit ébranlée. Paul savait qu'il n'en avait plus pour longtemps et qu'il ne serait pas toujours là pour encourager Timothée dans la foi, et pour l'appuyer dans les temps difficiles. Bien que le christianisme n'eût pas encore franchi le cap du demi-siècle, à cette époque plusieurs dirigeants dans l'Église avaient déjà abandonné leur foi. C'est à ce moment que Paul rappela à Timothée la confession qu'il avait faite lorsqu'il accepta les obligations du ministère pastoral et il lui demanda de les examiner à la lumière des propos de Jésus devant Ponce Pilate. Notre Seigneur fut questionné par le gouverneur romain qui lui demanda lors de son procès s'il était roi. S'il avait accepté de renier sa royauté, cela aurait entraîné sa mise en liberté immédiate. Mais il choisit de dire la vérité à son sujet, c'est-à-dire d'affirmer qu'il était véritablement roi. Cette confession signifia la mort pour notre Seigneur et fit de lui le premier d'une multitude de martyrs, des gens qui sont mis à mort pour avoir confessé leur foi. À la tête de tous ces confesseurs et martyrs, on retrouve Jésus. Paul supplie Timothée de suivre l'exemple de Jésus:

Combats le beau combat de la foi, conquiers la vie éternelle à laquelle tu as été appelé, comme tu l'as reconnu dans une belle profession de foi en présence de nombreux témoins. Je t'ordonne en présence de Dieu qui donne vie à toutes choses, et en présence du Christ Jésus qui a rendu témoignage devant Ponce Pilate dans une belle profession de foi (1 Timothée 6:12–13).

Les confessions de foi sont comme des fils d'Ariane que l'on passe à travers l'Église et que l'on dirige jusqu'à leur destination finale qui est le Christ lui-même. Lorsqu'il viendra dans sa gloire, même ceux qui l'auront renié avec entêtement et résistance devront reconnaître qui il est en réalité. Paul dit aux Philippiciens que tout genou fléchira au ciel comme sur la terre et toute langue confessera que Jésus est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. Tout comme l'Église s'inspire de la confession et la souffrance de son Seigneur devant Pilate. Elle voit aussi son Seigneur glorifié au dernier jour, suppliant l'Église de se diriger vers la gloire et la récompense finales. Parlant de cette gloire future, Paul dit à Timothée:

Garde le commandement en demeurant sans tache et sans reproche, jusqu'à la manifestation de notre Seigneur Jésus Christ, que fera paraître aux temps fixés le bienheureux et unique Souverain, le Roi des rois et Seigneur des seigneurs, le seul qui possède l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible, que nul homme n'a vu ni ne peut voir. À lui gloire et puissance éternelle. Amen. (1 Timothée 6:14–16).

Avec ces paroles, l'Église quitta l'ère primitive de son existence où—comme aucune autre période—elle put profiter de la présence des apôtres du Seigneur. Ce fut une expérience mouvementée qui n'est pas sans rappeler ce que l'on ressent lorsqu'un enfant quitte le domicile familial. Les apôtres avaient eux-mêmes senti le vide qui se fit lorsque Jésus leur annonça qu'il ne serait plus présent. À partir de ce moment, les apôtres ne furent plus présents

personnellement au sein de l'Église. Mais ce n'était pas la présence personnelle de Jésus ou des apôtres qui importait pour l'Église. Ce qui était important c'est que chacune des générations qui se succéderait puisse entendre les paroles de Jésus suppliant les chrétiens de confesser leur foi. Personne ne peut nier que l'Église a connu des heures sombres après la période apostolique. Mais de cette noirceur des étincelles confessionnelles ont surgi et leurs lueurs brillent toujours. La première de ces lueurs est sans doute celle du Symbole des apôtres.

3. La tradition catholique

À cause de l'influence marquante de l'expérience de Martin Luther avec l'Église catholique romaine, l'Église luthérienne manifeste une certaine réticence face à l'utilisation du terme «catholique» dans ses symboles, hymnes et liturgies. Pour la plupart des luthériens ce terme est synonyme de l'Église catholique romaine contre laquelle ils s'opposèrent dès le début de la Réformation. Mais de telles réticences personnelles ne peuvent rien changer à la réalité historique selon laquelle les trois plus anciens symboles de la chrétienté, le Symbole des apôtres, de Nicée et d'Athanase utilisent tous les trois le terme «catholique» pour décrire l'Église. Ces trois symboles affirment que notre confession de foi exprime la croyance en une Église catholique. À l'époque où ses trois symboles ont pris forme, ceux qui participèrent à leur rédaction n'avaient pas en tête que l'Église catholique romaine. C'était toute l'Église de Jésus-Christ, telle qu'elle est répandue à travers le monde, qu'ils avaient en tête. Voilà ce qui était sous-entendu par le terme «catholique» à l'origine et c'est toujours ce qu'il signifie de nos jours. Les trois premiers symboles, le Symbole des Apôtres, de Nicée et d'Athanase furent appelés les Symboles catholiques parce qu'ils étaient utilisés à plusieurs endroits. Ils n'ont jamais été la possession privée d'un groupe de croyants, ils ont toujours appartenu à tous les chrétiens à travers le monde.

Jusqu'à ce jour, ces credos sont utilisés par des chrétiens qui font partie de différents groupes, qui s'opposent même parfois. En dépit des nombreuses divisions au sein du christianisme et de sa longue histoire de différends, ces confessions témoignent d'un héritage commun à tous les chrétiens. Les recueils de cantiques de la plupart des Églises comprennent un ou plusieurs de ces credos. Lorsqu'ils visitent d'autres Églises lors d'occasions spéciales, bon nombre de luthériens découvrent en feuilletant les différents recueils qu'ils contiennent un ou plusieurs de ces credos. La plupart des luthériens ont l'habitude de réciter le Symbole des apôtres de mémoire et celui de Nicée sans trop de problème. Ces symboles font partie de leur vie religieuse au même titre que le Notre Père. Puisque ces symboles ont leur source dans l'histoire de l'Église qui remonte à la période postapostolique, les luthériens, ainsi que tous les autres chrétiens qui les utilisent, participent dans la même tradition catholique qui s'étend sur plus de dix-neuf siècles. Tout comme les chrétiens furent unis par des sources communes dans le passé, ils sont aussi unis les uns aux autres. Partout où il y a une culture chrétienne, peu importe la langue utilisée, chaque dimanche matin un des symboles catholiques sera probablement recité comme confession de foi. Ces symboles catholiques maintiennent un rapport vertical avec les Églises du passé et un rapport horizontal avec les diverses Églises du présent. Là où ils sont récités, là se trouve une Église pour laquelle Jésus est mort, et qu'il établit et maintient par son Saint-Esprit.

Lorsque diverses Églises chrétiennes malgré leurs différences partagent la même allégeance face aux symboles catholiques, ils ont alors une base commune sur laquelle ils peuvent construire une certaine unité. De nos jours, lorsque les luthériens discutent de leur foi avec les catholiques romains, les presbytériens, les épiscopaliens, et les orthodoxes orientaux, leurs discussions peuvent prendre en considération leur allégeance à l'un ou l'ensemble des credos. L'interprétation de ces credos peut différer d'une Église à l'autre, mais il existe de façon générale un commun accord quant à leur formulation. Lorsque les luthériens rédigèrent leurs

confessions dans les années 1500, ils avaient indiqué à leurs adversaires dans l'Église catholique romaine qu'ils étaient d'accord avec eux sur la reconnaissance des symboles catholiques. Les catholiques ont pour leur part reconnu que la position luthérienne face aux credos était similaire à la leur. Il est important de noter de quelle façon chacun des credos a pris naissance et de quelle façon il a été utilisé par l'Église

Le Symbole des apôtres

Le plus utilisé des trois symboles est le Symbole des apôtres. En dépit de quelques différences de style, la version utilisée dans la plupart des Églises est identique. Mise à part son utilisation courante lors des cultes d'adoration, il est généralement utilisé à l'occasion des baptêmes, et c'est pour cette raison qu'il est aussi appelé le Symbole baptismal. Il est aussi utilisé lors de la préparation des catéchumènes qui s'apprêtent à participer à la sainte Cène. Martin Luther l'a inclus dans le *Petit* et le *Grand Catéchisme*. Il est mentionné par son nom dans les deux premières confessions luthériennes reconnues officiellement et datant des années 1500, la *Confession d'Augsbourg* et son *Apologie*. Il est aussi mentionné dans la *Formule de Concorde* en tant que confession. Ainsi les luthériens qui accordent beaucoup d'importance à l'histoire de l'Église lui donnent une place de grande importance.

Certains spécialistes soulignent que le Symbole des apôtres dans sa version finale, telle que nous l'utilisons aujourd'hui, date des années 700. Mais cette information ne nous indique pas cependant à quand remonte le Symbole des apôtres. La ressemblance entre le Symbole des apôtres et le passage suivant du Nouveau Testament est très frappante:

En effet le *Christ lui-même est mort pour les péchés*, une fois pour toutes, lui juste pour les injustes, afin de vous présenter à Dieu, lui mis à mort en sa chair, mais rendu à la vie par l'Esprit. C'est alors qu'*il est allé prêcher même aux esprits en prison*, aux rebelles d'autrefois, quand se prolongeait la patience de Dieu aux jours où Noé construisait l'arche dans laquelle peu de gens, huit personnes furent sauvés par l'eau. C'était l'image du baptême qui vous sauve maintenant: il n'est pas la purification des souillures du corps, mais l'engagement envers Dieu d'une bonne conscience; il vous sauve par la *résurrection* de Jésus Christ, qui, *parti pour le ciel* est à la droite de Dieu et à qui sont soumis anges, autorités et puissances (1 Pierre 3:18–22).

Certaines parties de ce passage se retrouvent dans le Symbole des apôtres: Christ est mort, il est ressuscité des morts, il est monté au ciel, il est assis à la droite du Père.

Déjà dans les années 100, des symboles qui ressemblaient au Symbole des apôtres étaient utilisés dans les Églises chrétiennes partout à travers l'Empire romain. Il faut se souvenir que tout cela se déroula à peine un siècle après la venue de Jésus et peu de temps après la mort de Jean, le dernier des apôtres. Même avec une écoute très attentive, il est impossible de noter des différences entre le Symbole des apôtres que nous utilisons et ces premiers credos. Par exemple, celui utilisé à Rome autour de l'année 150 est remarquablement similaire à la version que nous utilisons de nos jours, quelques 1 800 ans plus tard. Ce qui suit est ma propre traduction de ce credo:

Je crois en Dieu le Père tout-puissant. Et en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur qui fut conçu par le Saint-Esprit et la Vierge Marie, le troisième jour il ressuscita des morts, monta au ciel. Siégea à la droite du Père d'où il viendra juger les vivants et les morts. Et au Saint-Esprit, la sainte Église, le pardon des péchés, la résurrection de la chair. Amen.

Si l'on pouvait à l'aide d'une machine à voyager dans le temps retourner 1 800 ans en arrière, dans la ville de Rome, dans l'une de ces demeures où les chrétiens avaient l'habitude de célébrer leur culte ou dans l'une de ces caves souterraines utilisées pour l'inhumation des morts appelées catacombes, on pourrait facilement reconnaître le credo qui y était récité à l'occasion des cultes. La langue utilisée à cette époque était le grec. Il existe une universalité dans la confession de foi qui n'a pas été détruite par le temps ou l'espace.

Les symboles ou les credos ne naissent pas parce que quelques experts en religion appelés théologiens décident qu'il serait bien pour l'Église d'avoir un nouveau credo ou une nouvelle confession de foi. Les confessions prennent vie pour répondre à des besoins urgents et à certains dangers qui guettent l'Église. La plupart des problèmes qui touchent l'Église se concentrent autour de la personne et de l'oeuvre de son fondateur Jésus-Christ lui-même. Lorsque l'Église est confrontée à de faux enseignements ou des hérésies, c'est par la foi de toute la communauté ecclésiastique que ces attaques sont repoussées, à l'aide de ses confessions. Contre les faux enseignements, les confessions ne sont pas seulement le meilleur outil, mais le seul outil que possède l'Église. C'est à la fois la première et la dernière défenses mises à la disposition de l'Église. La fausse doctrine donne l'occasion à l'Église de confesser ce en quoi elle a toujours cru. C'est pourquoi une vraie confession n'est jamais véritablement nouvelle.

Les chrétiens confessent que Jésus est à la fois Dieu et homme, et c'est en cela qu'on les reconnaît. De toutes les doctrines, elle est celle dont l'équilibre est le plus fragile. Lorsque la divinité ou l'humanité de Jésus sont accentuées au détriment l'une de l'autre ou lorsque l'une des deux natures crée un ombrage sur l'autre, les croyances de l'Église sont alors menacées. Dans la section suivante, portant sur le Symbole de Nicée, nous verrons que le danger qui nous guette est de concevoir Jésus uniquement comme une créature, en niant totalement sa nature divine. Cependant, c'est le problème inverse qui se posa durant le I^o et le II^o siècles et que le Symbole des apôtres tenta de régler. Ceux qui s'appelaient chrétiens reconnaissaient que Jésus était Dieu, mais ils ne croyaient pas qu'il était homme en toutes choses. Les précurseurs du Symbole des apôtres, les chrétiens de l'époque, ont su répondre de façon confessionnelle à ce danger qui laissé à lui-même aurait sûrement miné la survie de la jeune Église. Attardons-nous maintenant quelque peu sur le malentendu qui ébranla l'Église.

Vers la fin du premier siècle, la croyance selon laquelle Dieu n'était pas véritablement devenu homme dans la personne de Jésus-Christ circulait à travers l'Église chrétienne. Il existe cependant un accord universel voulant que cette conception erronée pénétra au sein de l'Église par l'entremise de la pensée philosophique grecque. Quelques siècles auparavant, un philosophe grec du nom de Platon, un disciple de Socrate, avait répandu l'idée que l'«esprit», une chose sans matière ou sans substance, était bénéfique alors que la «matière», une chose physique, était mauvaise. De telles idées eurent une grande influence et furent développées par d'autres philosophes de l'ère chrétienne. Il n'est donc pas étonnant que parmi les premiers chrétiens

certaines comprissent, à tort, le message chrétien sous cet angle philosophique populaire. Jésus lui-même s'était assuré de parler de la nature pécheresse de l'homme, cette aliénation d'avec Dieu, comme de «la chair» et du royaume de son Père et de tout ce qui est racheté comme de «l'esprit». Mais par cela il n'adoptait pas la notion avancée par Platon sur la supériorité de l'esprit sur la substance, par «l'esprit» Jésus ne parlait pas d'une chose fantomatique, mais du royaume où règne le Saint-Esprit. Ceux qui sont nés de l'Esprit font partie de ceux en qui le Saint-Esprit a opéré la conviction du péché personnel et la connaissance que Jésus est le Christ.

Tout à fait à l'opposé de la philosophie de Platon, le christianisme a suivi la religion de l'Ancien Testament en tenant le monde matériel en grande estime. Le monde dont le processus de création fut décrit dans le livre de la Genèse était un monde matériel et physique, non pas spirituel. Une partie du message chrétien stipule que le monde créé serait libéré de la présente servitude du péché pour être reconstitué au dernier jour dans une gloire inégalée. En effet, le premier article de la foi chrétienne affirme que Dieu est le créateur du ciel et de la terre. La foi dans la résurrection des morts démontre encore davantage à quel point les chrétiens chérissent la création matérielle de Dieu. Après sa mort, l'âme du chrétien survivra dans la présence du Christ, mais le vrai moment de gloire viendra à la résurrection du corps.

Les enseignements de Jésus sur le corps ou l'esprit étaient limpides, néanmoins certaines personnes dans l'Église ont compris ces paroles comme si elles venaient d'un philosophe influencé par Platon. Déjà à l'époque des apôtres, ce faux enseignement était à l'oeuvre. Certains chrétiens à Corinthe avaient nié la résurrection de la chair, mais St. Paul prit la situation en main avec succès. Cependant, à la fin du premier siècle, le problème avait atteint un point critique. Au point où certains allèrent même jusqu'à nier l'incarnation, une doctrine selon laquelle Dieu était devenu homme en la personne de Jésus. Si cette fausse croyance qui voyait le mal dans la matière avait persisté, le christianisme se serait effondré et ce qui en serait resté serait devenu juste une autre philosophie qui n'aurait eu qu'un faible apport historique pour le christianisme.

Pendant cette période critique vers la fin du premier siècle, il semble que Jean fut le dernier survivant parmi les apôtres de notre Seigneur. Selon toute apparence, il écrivit un évangile et trois lettres qui furent incorporés dans le Nouveau Testament et qui sont de vives protestations contre le rejet de l'incarnation. Jean écrivit avec vigueur: «Et le Verbe devint chair» (Jean 1:14). À la fin de ce même évangile, l'apôtre ajoute le récit de Jésus ressuscité invitant Thomas à mettre ses doigts dans les blessures causées par la crucifixion afin de démontrer la réalité matérielle de sa résurrection.

Ce fut dans un tel climat, au temps de Jean, que l'origine du Symbole des apôtres peut être retracée parmi plusieurs autres symboles. Ces premiers symboles ont trois parties, une pour chacune des personnes de la Trinité, mais l'accent était toujours mis sur la deuxième partie, celle portant sur la personne de Jésus. Cela ne veut pas dire que les premiers chrétiens ne confessaient pas le Père et le Saint-Esprit. De toute évidence, c'est ce qu'ils faisaient. Ils croyaient très certainement dans la Trinité. Il suffit de jeter un regard sur le Symbole de Rome. Mais de façon à confesser clairement la personne de Jésus, tout particulièrement son humanité, la deuxième partie de ce symbole, c'est-à-dire celle portant sur Jésus, est la plus longue.

Si le Symbole des apôtres ou l'un de ses précurseurs, tel le Symbole de Rome, sont exposés mot à mot, il est évident que la plupart de ces courtes phrases traitent de différents épisodes dans la vie de Jésus. Ces épisodes peuvent être divisés en deux parties, l'une portant sur sa vie d'humiliation et l'autre sur sa vie d'exaltation, comme on peut le voir dans Philippiens 2. Le but de tout cela était d'exposer devant tous les hommes, particulièrement devant ceux qui le reniaient, que le Fils de Dieu est venu en chair, a vécu à notre manière et est mort comme tout autre homme. Jean dans sa deuxième lettre parle directement de ce sujet vers l'année 90, lorsqu'il écrivit que quelques détracteurs «ne professent pas la foi à la venue de Jésus Christ dans la chair» (2 Jean 7).

Les premières versions du Symbole des apôtres témoignent de la nécessité de répondre à ce problème alors qu'elles affirment que celui qui fut conçu par le Saint-Esprit par la Vierge Marie, celui-là même qui fut crucifié et enseveli et qui ressuscita des morts était le Fils de Dieu. Aucune séparation entre la nature divine et la nature humaine ne pouvait être tolérée. Tout particulièrement lorsqu'il s'agissait de la crucifixion, l'unité entre les deux natures devait être parfaitement claire. Celui sur la croix n'était pas que l'homme appelé Jésus de Nazareth, mais le Dieu-homme, Jésus-Christ. Le Symbole des apôtres tout comme ses précurseurs avaient exposé l'unité entre les deux natures avec les mots «unique» dans la phrase «son fils unique» et «sous Ponce Pilate» comme dans la phrase «crucifié sous Ponce Pilate». Le mot «unique» dans le Symbole des apôtres apparaît bien petit en apparence et sans grande signification ou importance. Pourtant le sens profond de tout le symbole est englobé dans ce petit mot. La plupart des versions du Symbole des apôtres utilise le mot «unique» comme dans l'expression «fils unique». Cela peut souligner davantage l'importance du mot «unique», mais cela ne suffit pas. Car le mot «unique» traduit le très important terme grec *monogenes* qui signifie «juste un de cette sorte». Seul Jean utilise ce terme en relation avec Jésus dans le premier et le troisième chapitres de son évangile. Il faut se rappeler que Jean partageait la même inquiétude que celle qui transpirait des premières versions du Symbole des apôtres à propos de ceux qui niaient que le Fils de Dieu fut bel et bien un être humain. Jean utilise le terme *monogenes* lorsqu'il parle de l'incarnation: «Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire, cette gloire que, Fils unique plein de grâce et de vérité, il tient du Père» (Jean 1:14).

Il utilise de nouveau ce terme quelques versets plus loin: «Personne n'a jamais vu Dieu; Dieu Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a dévoilé.» (Jean 1:18). Il est aussi utilisé dans le célèbre passage dans Jean 3:16-18: «Dieu, en effet, a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle . . . Qui croit en lui n'est pas jugé; qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.» Le terme «unique», *monogenes*, a été transposé dans le Symbole des apôtres. Il s'adresse à celui qui seul possède la gloire de Dieu et qui en tant que Dieu est le seul qui a vu Dieu. Il est le seul que le Père a envoyé pour être sacrifié pour le péché du monde et sans lui il n'y a point de salut. En utilisant le terme «unique», le Symbole des apôtres déclare toutes ces choses.

L'autre expression clé que l'on retrouve dans le Symbole des apôtres est «sous Ponce Pilate». Tous les précurseurs du Symbole des apôtres qu'il nous est possible de consulter font tous allusion au procureur romain Ponce Pilate. Quelques-uns ajoutent même le nom d'Hérode, le roi de Galilée, devant qui Jésus parut peu avant sa crucifixion, et aussi de César de Tibérius,

l'empereur romain. Quelques chrétiens s'opposaient moralement à ce que le nom d'un politicien opportuniste et sans scrupules, tel que Ponce Pilate, soit inclus dans un document qui servirait de credo à l'Église. Mais le nom de Ponce Pilate n'est pas mentionné pour que les chrétiens voient dans la vie de cet homme quoi que ce soit d'exemplaire. Le but du Symbole des apôtres n'est pas d'établir des principes moraux pour les chrétiens. Pourtant cette simple expression exprimait d'une voix forte et limpide que le Fils de Dieu eut une existence terrestre qui se mesure avec le même genre de calendrier qu'on utilise pour mesurer la vie des hommes, tels que Ponce Pilate et ses semblables. Ainsi la doctrine de l'incarnation fut réaffirmée. Nous pouvons avoir la même certitude historique à propos de Jésus que pour n'importe quel autre personnage historique. Cela signifie que Jésus n'a pas uniquement vécu dans une sorte d'espace spirituelle. Il vécut sur terre et eut une vraie vie.

Au XX^e siècle l'Église chrétienne est toujours troublée par ceux qui tentent encore de nos jours de faire une distinction entre la nature humaine et la nature divine de Jésus, ce même problème qui causa un grand émoi au I^e et II^e siècles. De nos jours, certains enseignent que nous devons croire au Christ ou au Fils de Dieu, mais que nous devons douter du caractère historique ou terrestre de la vie de Jésus. En dépit des doutes historiques qu'ils soulèvent à propos de la vie de Jésus, ils incitent les gens à croire en lui. C'est là une contradiction incroyable que l'apôtre Jean avait déjà reconnue comme néfaste et destructrice pour la foi chrétienne. Le Symbole des apôtres, dans ses premières versions, visait de façon toute particulière cette erreur qui consistait à séparer la nature divine et humaine de Jésus, ou à accorder une plus grande valeur à l'une ou l'autre des natures. Puisque le même problème refit surface, le Symbole des apôtres est toujours aussi utile et de grande valeur de nos jours qu'à ses débuts. Voilà de quelle façon le caractère universel ou catholique de nos credos ressort. Ils vont au-delà de l'entourage paroissial dans lequel ils ont pris forme et ils adressent une panoplie de problèmes.

Tous s'accordent pour dire que le Symbole des apôtres n'est pas l'oeuvre d'un seul auteur. Non seulement est-il le plus catholique des symboles à cause de son utilisation très répandue et sous plusieurs formes au sein de l'Église primitive, il est aussi catholique dans le sens où il ne peut être attribué à l'oeuvre d'un seul auteur ou d'une seule partie de l'Église. Le Symbole des apôtres mérite son titre de Symbole de l'Église, de l'Église entière. Aucune dénomination ne peut se l'approprier pour elle seule, ainsi il garde toujours de nos jours son caractère catholique. Dès l'an 390, on lui donna le nom de Symbole des apôtres, *symbolum apostolicum*. Durant le Moyen Âge, une légende circula sur son origine et celle-ci fut largement acceptée. L'histoire voulait que les douze apôtres aient chacun contribué une phrase au symbole:

Le dixième jour après l'ascension, lorsque les disciples furent réunis ensemble par leur peur des juifs, le Seigneur envoya sur eux le Paraclet promis. Lors de sa venue, ils furent tous enflammés comme des feux ardents et remplis de la connaissance de toutes les langues, ils rédigèrent le credo . . . Pierre dit «Je crois en Dieu le Père tout-puissant . . . créateur du ciel et de la terre» . . . André dit «et en Jésus-Christ son Fils . . . notre seul Seigneur» . . . Jacques dit «Qui fut conçu par le Saint-Esprit . . . né de la vierge Marie» . . . Jean dit «il a souffert sous Ponce Pilate . . . fut crucifié, est mort et a été enseveli» . . . Thomas dit «il est descendu aux enfers . . . le troisième jour il ressuscita des morts» . . . Jacques dit «il est monté au ciel . . . est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant» . . . Philippe dit «de là il viendra juger les vivants et les

morts» . . . Bartholomé dit «Je crois au Saint-Esprit» . . . Matthieu dit «la sainte Église catholique . . . la communion des saints» . . . Simon dit «la résurrection de la chair» . . . Matthias dit «la vie éternelle». (traduit de J. N. D. Kelly, *Early Christian Creeds*, New York: David McKay Co., Inc. Second Edition, 1960. Fifth Impression, 1966, p. 3.)

Évidemment, il s'agit d'une légende, mais ce genre de légende abondait durant le Moyen Âge. Mais comme c'est le cas pour la plupart des légendes, il y a un peu de vérité dans tout cela. Le Symbole des apôtres est le reflet exact de la foi que Jésus a transmise à ses apôtres. Il est aussi vrai que ces mots et ces phrases étaient utilisés avant même qu'ils se retrouvent dans le Nouveau Testament. Ainsi, d'une certaine manière, les apôtres étaient les auteurs du symbole.

La légende attribue à l'inspiration directe du Saint-Esprit la naissance du Symbole des apôtres. Voilà un autre germe de vérité. Les chrétiens soutinrent que les paroles des apôtres, peu importe leur forme parlée ou écrite, venaient du Saint-Esprit. Les chrétiens maintinrent aussi à l'exemple de St.. Paul que toute confession était motivée par le Saint-Esprit. Aussi le Symbole des apôtres est doublement inspiré. Ce symbole représente indubitablement l'enseignement donné à l'Église par le Saint-Esprit à travers les apôtres, et partout où les chrétiens ont confessé ces mots depuis les XVIII^e et XIX^e siècles, le Saint-Esprit a opéré la foi dans le coeur des individus. Partout où les chrétiens confessent ces paroles, nous pouvons répondre avec les paroles prononcées par Jésus à Pierre: «ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux.» (Matthieu 16:17).

Le Symbole de Nicée

Le Symbole de Nicée est la deuxième plus importante des confessions de foi de la chrétienté. Dans les Églises luthériennes, il est généralement utilisé en relation avec la célébration du repas du Seigneur. Le langage et la théologie de ce Symbole ont rarement été égalés. Par ses paroles, les chrétiens partagent quelques-unes des pensées les plus sublimes que les hommes aient pu produire.

Le Symbole de Nicée était différent des autres symboles qui furent utilisés dans les trois premiers siècles d'existence de l'Église. Des symboles se rapprochant du Symbole des apôtres étaient généralement utilisés lorsqu'une personne entra dans l'Église par le baptême. Le Symbole de Nicée a vu le jour afin de défendre les enseignements de l'Église qui se trouvaient menacés. La plupart des confessions de l'Église luthérienne ressemblent au Symbole de Nicée puisqu'elles tentent toutes de réaffirmer la vérité lorsque celle-ci est menacée.

Nos confessions n'ont pas vu le jour selon un ordre préalablement prescrit. Une confession n'est pas le résultat d'une formule mathématique exigeant un tel nombre d'évêques, de pasteurs ou de laïcs. Il serait difficile de démontrer l'existence d'un comité représentant une certaine partie de l'Église derrière chacune des confessions. Il n'y a pas dans la formulation d'une confession de tentative afin d'assumer une représentation équitable quant à l'origine ethnique, le sexe ou l'âge de ceux qui seront appelés à l'adopter.

Le processus qui conduisit à la naissance du Symbole de Nicée constitue un bon exemple de la méthode peu orthodoxe que Dieu a utilisée dans la production des confessions. Deux événements distincts et sans aucune relation l'un avec l'autre ont convergé afin de produire ce symbole. Après la mort de Jésus, pendant environ 300 ans, l'Église chrétienne et l'Empire romain entretenirent des intérêts antagoniques. C'est le droit romain qui avait mis à mort Jésus. Dès la septième décennie du premier siècle, les chrétiens furent persécutés à Rome par l'empereur Néron. La persécution des chrétiens se faisait selon l'humeur des officiers romains de l'endroit. Plusieurs chrétiens durant ces premiers siècles ont même cru voir dans l'Empire romain l'Antéchrist dont Paul et Jean avaient parlé. Les Romains avaient cependant une autre opinion sur cette affaire. Ils virent chez les chrétiens des hommes qui refusaient d'accomplir leur devoir militaire. Les chrétiens expliquèrent leur refus sur la base du serment qu'ils devaient prononcer et qui affirmait la divinité de l'empereur. L'adoration de faux dieux était interdite dans les commandements de Moïse, et un tel acte d'adoration était perçu par les chrétiens comme un rejet de leur foi en Jésus. Plusieurs événements durant le IV^e siècle vont changer la situation entre l'Empire et l'Église.

Près de Milan en Italie, en l'an 312, un général romain du nom de Constantin eut une vision, du moins selon la légende, que s'il remplaçait l'aigle romain par la croix chrétienne sur ses bannières, il serait victorieux dans ses campagnes militaires en vue de l'obtention du poste d'empereur. Dans une vision, il vit une croix dans le ciel avec une inscription latine qui disait *In hoc signo vinces*, «Sous ce signe vous vaincrez».

Constantin vainquit et devint l'empereur de Rome. Suite à cette vision et à son engagement religieux, il décida de christianiser l'Empire romain. Ce projet ne pouvait se dérouler du jour au lendemain, mais avant la fin d'un autre siècle avoir la citoyenneté romaine signifiait aussi «être chrétien». Ce rapport entre la citoyenneté et la religion prévaut toujours dans la plupart des pays de l'Europe de l'Ouest. Cette forme de reconnaissance légale de l'affiliation ecclésiastique pour la vaste majorité des citoyens d'un territoire est appelée «christianisme constantinien».

L'unité de l'Église représentait l'un des intérêts principaux pour Constantin. Son idéal d'une Église unie au sein de son Empire fut menacé lorsqu'une controverse à propos de la personne de Jésus éclata près de la ville d'Alexandrie, en Égypte. Un prêtre du nom d'Arius enseignait que bien que le Fils de Dieu ait créé le monde, le Fils de Dieu lui-même était une créature. La pensée d'Arius était beaucoup plus complexe, mais c'est ce rejet de la divinité éternelle de Dieu le Fils qui sera de façon prééminente associé à son nom. Jusqu'à ce jour le terme «arien» est utilisé pour décrire toute personne qui n'accepte pas l'enseignement selon lequel Jésus en tant que divinité est égal et partage avec son Père la même éternité.

Une longue histoire au sein de l'Église a conduit à ce problème qui donna naissance au début des années 300 au Symbole de Nicée. Dans les années qui ont suivi l'ascension de Jésus au ciel, plusieurs parmi les premiers chrétiens croyaient sincèrement que tous les juifs reconnaîtraient Jésus comme le Messie annoncé dans l'Ancien Testament et qu'ils seraient à l'avant-garde pour annoncer l'Évangile aux gentils. Avec une telle conviction, les premiers chrétiens participaient aux services religieux au temple à Jérusalem et partout où les juifs se rassemblaient dans les synagogues. Ces chrétiens acceptaient difficilement le fait que la plupart des juifs ne seraient pas

gagnés à la cause du Christ. Le premier siècle s'acheva et la séparation entre la religion juive et le christianisme apparut irréconciliable.

Dès le début de cette division entre le christianisme et le judaïsme, le judaïsme développa une conception monolithique de Dieu en réaction au concept de la Trinité qu'on retrouvait dans le christianisme, lequel fut dénoncé comme étant trithéiste, la croyance en trois dieux. La conception monolithique juive de Dieu était plus qu'une forme de monothéisme, croyance selon laquelle en dehors du Dieu unique il n'y a pas d'autre dieu. Une conception monolithique de Dieu interdit toute forme de mouvement à l'intérieur de Dieu. Les chrétiens furent très sensibles aux accusations de trithéisme des juifs parce que cela équivalait à une accusation de polythéisme, la croyance en plusieurs dieux, le péché dont la punition avait conduit en exil le peuple de l'Ancien Testament. À travers cette controverse les chrétiens n'ont jamais abandonné leur foi dans le monothéisme. Pour eux, Dieu est unique et Jésus et l'Esprit Saint partagent tous les mêmes attributs avec le Père. Mais certains chrétiens croyaient qu'il était nécessaire d'en arriver à un compromis avec certaines des opinions juives, spécialement si cela permettait de gagner cet ancien peuple à l'Évangile.

Une secte chrétienne, les ébionites, qui avaient leurs quartiers généraux en Palestine reconnaissaient que Jésus était l'accomplissement des promesses de l'Ancien Testament, mais tout comme leurs contemporains juifs, ils avaient la même conception monolithique de Dieu. Pour eux, seul le Père était Dieu. D'autres chrétiens enseignaient que Jésus n'avait reçu qu'une influence divine. Ces problèmes furent propres à certaines régions et furent réglés sans menacer l'Église entière. Le défi était d'affirmer en des termes justes et non équivoques la relation qui existe entre Dieu, Jésus et le Saint-Esprit. Jusqu'à ce qu'on ait formulé un tel énoncé, plusieurs opinions fausses et trompeuses circulèrent en tant que doctrine apostolique acceptée par l'Église. Toute cette affaire n'était pas simple puisqu'elle était liée à la compréhension de Dieu, et dans toutes les religions le concept de Dieu est central. Au III^e siècle, un siècle avant Arius, il y eut un important penseur chrétien du nom d'Origène. Ils se présentait comme philosophe théologien. Bien qu'il était un chrétien engagé, il prêchait l'Évangile tout en exerçant son métier de philosophe, une façon de faire plutôt fréquente depuis ce temps. Trop souvent ce genre d'approche contribue à changer le message chrétien dans le cœur de ceux qui l'entendent. Sa solution pour repousser les accusations de polythéisme à l'égard du christianisme fut d'établir une hiérarchie entre les trois personnages de la Trinité ainsi le Père était le premier, le Fils le deuxième et le Saint-Esprit le troisième. Cette approche appelée le «subordinationisme» prépara le chemin pour l'arianisme. Si le Fils et le Saint-Esprit occupaient un rang inférieur, la prochaine étape pourrait consister à nier leur divinité. Arius fut celui qui s'imposa.

Les idées d'Arius sur Dieu attirèrent l'attention de son supérieur, l'évêque d'Alexandrie. Un concile fut tenu à cet endroit afin de les condamner. Après une série de conciles et de manoeuvres au sein de l'Église, un concile d'une plus grande importance fut convoqué au printemps de l'an 325 à Nicée, une ville dans ce qui est aujourd'hui la Turquie, près de Constantinople (aujourd'hui Istanbul), la capitale de l'Empire romain oriental.

Bien que le judaïsme ait manifesté les premières objections au concept chrétien d'un Dieu en trois personnes, les vues d'Arius étaient imprégnées des vues transcendantes de Dieu qui provenaient de la philosophie grecque. C'était dans le même climat intellectuel qu'Origène, un

siècle auparavant, avait travaillé. Pour Arius, Dieu était si parfait, si transcendantal, et si éloigné de ce monde qu'il n'y avait aucune place pour Jésus en Dieu. Arius écrivit à propos de Dieu: «Nous reconnaissons un seul Dieu, lui seul est engendré, lui seul est éternel, lui seul possède l'immortalité, lui seul est bon, lui seul dirige et lui seul juge».

Une telle philosophie abstraite du concept de Dieu ne permet pas de diviser la substance divine. L'essence de Dieu était définie d'une manière absolue et le seul résultat possible était la subordination totale du Fils. Arius ne considérait pas le Fils éternel tel que l'était le Père. Pour Arius, Dieu était si absolu qu'il ne pouvait pas participer personnellement dans la création. Afin de créer le monde sans affecter son caractère absolu, Dieu créa son Fils pour qu'il devienne Parole de création. Le Fils ou la Parole servirent d'agent de création pour Dieu, mais ils n'étaient pas Dieu dans le sens absolu du terme, seul Dieu le Père l'était. Les vues philosophiques d'Arius furent responsables des grands remous religieux du IV^e siècle. Les chrétiens ont toujours maintenu que selon la nature humaine, Jésus était une créature. Arius, pour sa part, maintenait que Jésus était une créature même selon sa nature préexistante. Comme c'est le cas pour toutes les autres créatures de Dieu, le Fils ou la Parole furent créés à partir de rien. Il affirme clairement que le Fils n'était pas coéternel avec Dieu. Même si le Fils est né avant que la matière et le temps fussent, il est néanmoins né. Arius affirma aussi que le fils n'avait pas la connaissance parfaite du Père parce qu'il était fini et qu'il ne pouvait pas comprendre le caractère infini du Père. Ces idées déclenchèrent une conflagration presque universelle dans l'Église qui persista pendant plusieurs siècles.

Un historien de l'époque rapporta que plus de 250 évêques obéirent à l'ordre de l'empereur Constantin et se réunirent à Nicée. L'homme qui eut la plus grande influence lors de ce concile n'était pas évêque mais prêtre, secrétaire d'Alexandre l'évêque d'Alexandrie, le diocèse où les troubles se manifestèrent. Le nom de ce prêtre était Athanase. Le christianisme chérira toujours sa mémoire comme le grand défenseur de la foi trinitaire.

Toute impression dépeignant les conciles ecclésiastiques de façon solennelle et sacrée serait erronée. Les rencontres ecclésiastiques de notre ère qui sont fréquemment dépeintes comme carnavalesques et irrévérencieuses sont angéliques en comparaison avec le Concile de Nicée. Les parties opposées se lançaient des slogans. Plusieurs ont de façon ironique appelé cette rencontre la naissance de l'hymnologie!

Arius n'avait pas beaucoup d'appui parmi les évêques rassemblés à Nicée, mais une partie de ce concile fut en faveur de l'adoption d'une déclaration qui permettait à l'arianisme d'exister, sans pour autant l'adopter. Finalement, ceux qui prônaient la tolérance ont dû céder devant les évêques dont les vues étaient plus fortement influencées par ce jeune prêtre qu'était Athanase.

En dépit de tout malaise dont nous avons fait mention, le concile en est venu à décrire Jésus en ces termes magnifiques:

Le fils unique de Dieu, engendré du Père avant toutes choses, Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré non pas créé, de même substance que le Père, de qui toutes choses ont été faites.

Chacune de ces phrases furent ajoutées par ceux qui appuyaient la position d'Athanase avec toute la persévérance d'une équipe de rugby qui lutte pour chacun des centimètres qui l'amènera à la victoire.

La foi du Symbole de Nicée n'est pas différente de celle du Symbole des apôtres, mais elle établit fermement la doctrine de la divinité du Christ afin d'éliminer tout malentendu. Cette doctrine est confessée de plusieurs façons. La première description de Jésus comme «le fils unique de Dieu» n'est pas sans rappeler le Symbole des apôtres. Les contributions particulières du Symbole de Nicée furent les phrases telles que «Dieu né de Dieu», «lumière de lumière», «vrai Dieu né de vrai Dieu». Ces phrases peuvent nous sembler étranges car elles ne ressemblent pas au langage contemporain auquel nous sommes habitués. Cependant une nouvelle traduction plus moderne est maintenant utilisée. Le symbole déclare que le Fils est vraiment Dieu et que sa divinité est dérivée du Père. La divinité du Fils est identique à celle du Père de laquelle elle est issue. La phrase «lumière de lumière» est une illustration adéquate. Tout comme une flamme ne peut exister sans procurer une forme de lumière, le Père ne peut exister sans donner de sa propre existence son Fils. C'est ce que veut dire la phrase «le Fils unique engendré de Dieu». Tout comme la lumière est produite par une flamme, ainsi le Fils vient du Père. Le Père vient en premier, non pas sur la plan temporel, mais comme la cause éternelle du Fils. Par cet acte éternel, le Fils est tout autant Dieu que le Père.

Un théologien modéré présent à Nicée voulait que le symbole affirme que Jésus était «Dieu de vrai Dieu» Cela fut rejeté par le concile qui a préféré inclure la phrase «Vrai Dieu de vrai Dieu». La divinité du Fils doit être exprimée avec la même conviction que celle du Père. Par l'acte éternel du Père, le Fils est tout autant Dieu que le Père et a droit à tous les honneurs qui sont accordés au Père.

Ceux qui s'opposèrent aux vues strictes d'Athanase à propos de la divinité du Christ purent tolérer toutes les phrases du symbole, sauf celle qui déclarait que le Fils est «de même substance que le Père». Devant cette affirmation, ils soulevèrent les bras en signe d'horreur. Ils tentèrent de modifier cette affirmation par la phrase «d'une substance semblable à celle du Père». La substitution du mot «même» à «semblable» (il s'agissait de changer une toute petite lettre en grec) semble banale, mais en réalité il en était tout autrement. Ceux qui appuyaient Arius ont soulevé toutes sortes d'objections face à l'utilisation du mot «substance». Ce mot fut utilisé par plusieurs pour signifier «personne» et les collègues d'Arius tentèrent d'accuser ceux qui étaient réunis autour d'Athanase de confondre les personnes du Père et du Fils de façon à ce qu'il n'y ait plus de distinction entre elles. Telle fut l'hérésie appelée «sabéllianisme» qui avait déjà été condamnée par l'Église. D'autres faisaient remarquer que l'utilisation du mot «substance» signifiait que le Fils était fait d'une sorte de substance matérielle. Ceux qui formulèrent le symbole étaient conscients de toutes ces difficultés et pour eux le mot «substance» dans le symbole signifiait «divinité», ce qui fait de Dieu «Dieu». «Être de même substance avec le Père» signifiait que le Fils est tout autant Dieu que le Père lui-même. Cette phrase forme le coeur et le noyau du symbole. Ceux qui de nos jours doutent que Jésus est Dieu, s'objectent toujours à la présence de ces phrases dans le symbole, tout particulièrement de la phrase «de même substance que le Père».

La position du Fils au sein de la divinité est si haute que c'est à lui que fut attribuée la tâche de rendre manifeste toute la création: «Par lui toutes choses ont été faites». Cela était déjà enseigné par l'apôtre Jean: «Tout fut par lui, et rien de ce qui fut, ne fut sans lui» (Jean 1:3).

Le Concile de Nicée voulait s'assurer que l'hérésie provoquée par Arius serait écartée pour toujours. Ils condamnèrent l'utilisation de certaines formules qui étaient utilisées par les disciples d'Arius et qui alimentaient leur fausse doctrine. Parmi les affirmations inacceptables condamnées par le concile, on retrouvait les phrases suivantes: «Il y eut un temps où il n'existe pas»; «Avant d'être engendré il n'existait pas»; et «Il fut créé à partir de rien».

Quelquefois il se dégage une fausse impression selon laquelle Athanase amena la paix et l'unité au sein de l'Église par l'influence qu'il eut sur la déclaration qui fut adoptée par le Concile de Nicée. Sa finesse théologique fut rapidement reconnue et il fut élevé au rang d'évêque d'Alexandrie. Cependant, ceux qui sympathisaient avec la position arienne ont retenu l'attention de l'empereur et la position arienne domina pendant un long moment. Athanase fut par la suite exilé à plusieurs reprises de sa propre ville. Dans certaines régions, la position selon laquelle le Fils est de substance semblable au Père prévalait. Un groupe de nature plus radicale déclara que le Fils était de substance *sans ressemblance* avec le Père. C'était une chose d'adopter une position à Nicée; c'était une tout autre chose de s'assurer qu'elle soit gardée.

La victoire des partisans ariens au milieu du IV^e siècle, Dieu soit loué, ne fut pas définitive. Un autre concile se réunit en l'an 381 à Constantinople et avec quelques modifications incorpora la déclaration de Nicée pour obtenir le Symbole de Nicée que nous utilisons de nos jours. Ainsi le Concile de Constantinople réaffirma les décisions qui furent prises à Nicée.

Si le concile mit l'accent sur le Fils, la deuxième personne de la Trinité, le Concile de Constantinople pour sa part mit l'accent sur la troisième personne. Le groupe qui s'attaqua à la personne du Saint-Esprit niait sa personnalité distincte. Ils ne voulaient pas être cloués au sol en répondant à la question qui était-il au juste. Était-il le créateur ou seulement une créature? Ils demeurèrent vagues. Le Concile de Constantinople, confirma non seulement les croyances de base de Nicée à propos du Fils, mais il confirma l'égalité du Saint-Esprit avec le Père et le Fils. Le Saint-Esprit fut reconnu comme la source de toute vie et fut confessé comme le responsable des Saintes Écritures: «celui qui parla par les prophètes». Parce que le Concile de Constantinople joua un rôle important dans la formulation du Symbole de Nicée, tout particulièrement le troisième article, certains ont proposé, par souci historique, qu'il porte le nom de Symbole Nicéo-Constantinopolitain ou tout simplement le nom de Symbole Constantinopolitain. Mais c'est à juste titre que le nom de Symbole de Nicée fut conservé puisque ce fut à Nicée que l'Église a pour la première fois combattu l'attaque arienne.

Même le Concile de Constantinople n'a pu mettre un terme à l'arianisme. En l'an 451, le Concile de Chalcédoine affirma encore une fois les décisions prises à Nicée et à Constantinople. Même alors la position arienne continua pour quelques siècles à certains endroits jusqu'à ce qu'elle perde toute son intensité.

Une des principales divisions qui existe toujours dans l'Église peut être retracée dans les divergences d'opinions sur l'origine du Saint-Esprit dans la Trinité. Lorsque les Églises

chrétiennes qui sont issues de l'Europe occidentale récitent le Symbole de Nicée, ils affirment que le Saint-Esprit «procède du Père et du Fils». Les Églises dont les origines remontent à la tradition grecque omettent les mots «et le Fils». Le débat à propos de l'inclusion ou l'exclusion de ces mots est appelé la controverse à propos du filioque, terme latin qui signifie «et le fils». Le symbole composé à Constantinople en l'an 381 et qui fut affirmé de nouveau à Chalcédoine en 451 ne disait pas que le Saint-Esprit procédait du Fils, il y est fait mention du Père seulement.

La formulation distincte utilisée par l'Église occidentale vient d'un concile régional qui eut lieu à Tolède, en Espagne en 589. Le but principal de ce concile était de permettre à un roi de renier publiquement ses croyances ariennes et d'accepter les croyances orthodoxes à propos de Dieu telles qu'elles apparaissaient dans le Symbole de Nicée. Enthousiasmé, le roi voulut accorder au Fils tout ce qui était propre au Père. Il voulait ainsi que sa rupture d'avec la position arienne soit complète. Ainsi la confession de l'Église selon laquelle le Saint-Esprit procède du Père devait inclure qu'il procède du Fils. Le même honneur accordé au Père devait être accordé au Fils. C'était là l'origine de la phrase à propos du Saint-Esprit qui procédait du Père et du Fils. À l'intérieur des 500 prochaines années cette petite phrase, ce petit mot latin, devint l'objet d'un jeu théologique et politique entre les Églises en occident qui regardaient vers Rome pour leur direction, et les Églises orientales qui regardaient vers Constantinople pour leur direction. En 1054, cela (et d'autres faits) provoqua un schisme entre le catholicisme romain et l'orthodoxie orientale qui ne fut jamais résolu. L'Église luthérienne retint naturellement la version que l'Église romaine utilisait au temps de la Réforme, ainsi les luthériens ont l'habitude de dire «qui procède du Père et du Fils».

Le Symbole d'Athanase

Le Symbole d'Athanase est généralement utilisé lors du dimanche de la Trinité dans l'Église luthérienne bien qu'il soit parfois remplacé par un psaume ou un cantique. Soigneusement placé au début du recueil de prières, il échappe souvent à l'oeil de ceux qui participent aux célébrations liturgiques. De tous les symboles, son origine est la plus méconnue et mystérieuse. Certains considèrent sa théologie des plus magnifiques. Luther croyait qu'il s'agissait du document théologique le plus important depuis l'époque des apôtres. Lorsque les luthériens publièrent leurs confessions en 1580, ils insèrent ce symbole à la suite du Symbole des apôtres et de Nicée. Puisqu'il date d'avant la naissance du luthéranisme et fut accepté par d'autres Églises, il est classé parmi les symboles catholiques ou oecuméniques.

En ce qui concerne son auteur ou son origine exacte, nous ne pouvons que spéculer à partir des minces évidences dont nous disposons. Le symbole porte le nom d'Athanase, le champion de l'orthodoxie trinitaire qui vécut au IV^e siècle. Personne ne peut le priver du privilège de perpétuer sa mémoire à travers ce symbole. Il est indéniable que la foi trinitaire que l'on retrouve dans le Symbole d'Athanase fut dans un premier temps présentée dans sa forme classique grâce à ce grand théologien. Mais il n'a pas pu être son auteur.

Athanase était un théologien de langue grecque qui vivait à Alexandrie, un lieu reconnu pour son savoir grec. Le symbole fut d'abord rédigé en latin pour ensuite être traduit en grec. Son contenu théologique et sa langue reflétaient non pas la situation du IV^e siècle où vécut Athanase, mais celle du V^e siècle. Il a probablement été rédigé en Gaule, la France

d'aujourd'hui. Lors du règne de Charlemagne dans les années 800, son utilisation était très répandue et il allait devenir un outil dans la formation du clergé. Même avant le règne de Charlemagne, il était devenu un des symboles de l'orthodoxie.

Le Symbole d'Athanase est divisé en deux parties, l'une portant sur la Trinité et l'autre sur la doctrine du Christ. Ces deux parties n'ont jamais été surpassées dans leur clarté et le caractère final avec lequel elles traitent de ces sujets. Au sujet de la Trinité, ce symbole affirme que les trois personnes partagent également les attributs de la divinité. Il n'y a aucune trace de subordination entre elles. Il dénonce le trithéisme, la croyance selon laquelle il y a trois dieux, avec la même intensité qu'il dénonce l'unitarisme, la croyance des ariens selon laquelle Dieu n'est qu'une seule personne. Aussi les distinctions entre les trois personnes sont maintenues afin d'éliminer tout risque de confusion interne au sein de la divinité. La deuxième partie du symbole qui traite du Christ reflète quelques-unes des pensées de l'Église à la lumière des hérésies qu'elle rencontra et régla après l'époque d'Athanase. À l'encontre du nestorianisme, croyance selon laquelle la nature divine et la nature humaine de Jésus ont des personnalités distinctes, le symbole soutient que Jésus est à la fois Dieu et homme, un seul Christ et une seule personne. Contre l'eutychéisme, croyance selon laquelle la nature humaine et la nature divine de Jésus se confondent pour former une nouvelle substance médiatrice, le Symbole d'Athanase déclare que les deux natures sont unies en une seule personne, et ces deux natures demeurent distinctes.

Certains n'ont pu accepter certaines phrases du Symbole d'Athanase car ils les trouvaient offensantes. Mais la version originale du Symbole de Nicée comportait de telles phrases jugées offensantes, tout comme plusieurs des anciens symboles. St. Paul à l'époque du Nouveau Testament offra certaines mises en garde contre ceux qui prêchaient un autre évangile.

De telles phrases démontrent le sérieux avec lequel l'Église veillait à ce qu'il n'y ait aucune forme de manipulation avec la Parole de Dieu. L'Église chrétienne ne vient pas condamner mais plutôt procurer la vie. Néanmoins, l'Église a le devoir d'indiquer clairement toute doctrine ou tout enseignement qui contredisent la Parole de Dieu et qui détruisent la foi.

Les trois Symboles des apôtres, de Nicée et d'Athanase sont toujours utilisés dans la chrétienté. Les mots «symbole» et «confession» sont interchangeable. Mais à cause de son universalité et sa longévité le terme «symbole» est réservé à ces trois documents anciens. Notre prochaine tâche sera de déterminer comment ceux qui suivirent Martin Luther dans les années 1500 ont expliqué les vérités contenues dans les symboles dans leurs confessions. Les autres documents qui se retrouvent dans le *Livre de Concorde* sont habituellement considérés comme les confessions historiques de l'Église luthérienne. Le premier de ces documents est appelé la *Confession d'Augsbourg*.

4. Réveil confessionnel à Augsbourg

Peu de temps après que les controverses au sujet de la personne du Christ aient été réglées (dans les années 400), l'Église entra dans la période du Moyen Âge dont la première partie (de l'an 500 à 1000 environ) fut appelée la grande noirceur. L'Empire romain qui agit comme le protecteur de l'Église tomba peu à peu devant les attaques des troupes barbares venues du Nord. La civilisation, résultant largement des grecs, fut déplacée contre son gré. Dans les années 600, la nouvelle religion musulmane s'infiltra dans l'Est inondant de larges régions qui furent jadis des communautés chrétiennes pleine de vitalité.

Ce fut durant ces siècles, cependant, qu'une grande partie du nord de l'Europe fut christianisée. L'impulsion pour cette grande tâche vient assez étrangement non pas de l'Est ou du Sud, mais de l'Ouest. Des moines Irlandais itinérants amenèrent le message de l'Évangile avec tous les vestiges de civilisation qu'ils eurent le bonheur de sauvegarder.

Pendant cette période, il y eut un développement au sein du gouvernement de l'Église qui était pour avoir des conséquences considérables. Dans l'Ouest, le processus de prise de décision fut peu à peu confié à un seul homme, l'évêque de Rome, qui devint connu comme le pape. Ce processus de transition se fit en douceur et c'est pourquoi il ne fut pas remarqué. Les responsabilités théologiques qui étaient jadis partagées parmi tous les évêques devinrent la responsabilité d'un seul homme, le pape. Les gouvernements ecclésiastiques s'installèrent dans la ville de Rome. Dans les années 1500, un conflit éclata entre un moine allemand et l'évêque de Rome. La friction entre ces deux hommes fournit l'étincelle pour une conflagration confessionnelle qui se répandit violemment à travers l'Europe. À cause du grand nombre de voix confessionnelles qu'il suscita, le XVI^e siècle ressembla au IV^e siècle.

En fait, le XVI^e siècle surpassa tous les autres siècles quant au nombre de questions qu'il souleva et régla. C'est de ce siècle que sont issus tous les documents que nous appelons les confessions historiques luthériennes. Mais d'autres Églises chrétiennes étaient aussi actives en parlant de la vérité comme elles la voyaient. Les Églises dont les origines remontent à Zwingli et Calvin, celles qui sont de traditions réformées et presbytériennes ont un héritage confessionnel riche à cette époque. Ce sont les Églises issues de ces traditions qui produisirent à cette époque la première confession helvétique le *Consensus Tigurinus*, le *Catéchisme d'Heidelberg*, la *Confessio Scoticana*, et la *Confessio Belgica*. L'Église catholique romaine telle qu'elle apparaît aujourd'hui est issue des *Canons et Décrets du Concile de Trente*. Les résultats de cette assemblée qui se réunit à plusieurs reprises pendant 18 ans ont servi à régler ce qui fut considéré comme les aberrations des luthériens. Les épiscopaliens ont conservé précieusement les 39 articles et le *Book of Common Prayer*, tous deux issus de la même époque. C'est au XVI^e siècle que se dessina la structure de base des diverses dénominations qui est toujours la marque du christianisme occidental.

Au premier rang de cette vigueur confessionnelle des années 1500, les luthériens se démarquèrent grâce à une déclaration qui est toujours reconnue comme étant la première et la plus importante confession protestante, c'est-à-dire la *Confession d'Augsbourg*. Bien qu'il

s'agisse d'une confession entièrement luthérienne, d'autres groupes protestants la considèrent avec grand respect en tant que première déclaration formelle de ce qui est considéré le protestantisme. Les idées et sa forme ont été incorporées dans d'autres confessions. Afin de démontrer sa pertinence depuis les derniers quatre siècles soulignons seulement que le pape Paul VI, sous l'avis de ses conseillers en 1976, est même allé jusqu'à considérer sa reconnaissance officielle comme expression de la foi chrétienne.

Le 25 juin 1530, une date toujours à l'honneur parmi les luthériens, la *Confession d'Augsbourg* fut présentée par les princes allemands et d'autres officiers civils à l'empereur Charles Quint. La présentation eut lieu lors d'un rassemblement de type parlementaire à Augsbourg. De tels rassemblements portaient le nom de diète. Cette ville a donc donné son nom à la confession luthérienne la plus importante. Elle peut être appelée la *Confession d'Augsbourg* ou *Augustana*, terme latin qui signifie Augsbourg. Certaines Églises et institutions luthériennes ajoutent le terme Augsbourg ou Augustana à leur nom afin de démontrer leur allégeance et de rendre hommage à ceux qui ont les premiers adhéré à cette confession dans cette ville. Mais cette journée de juin 1530 est loin de représenter le jour où pour la première fois les luthériens confessèrent leur foi.

Avant cette date, Luther et ses collègues avaient déjà affirmé de façon grandiose et mémorable leur foi, tous démontrèrent la grande vigueur confessionnelle de cette époque. Luther initia le mouvement confessionnel des années 1500 en affichant sur la porte de l'Église du château de Wittenberg ses quatre-vingt-quinze thèses. Bien que Luther développa davantage ses vues après ce jour du 31 Octobre 1517, ces thèses furent en tous points confessionnelles. Les autres groupes protestants se joignent aux luthériens afin de commémorer cette date en tant que jour anniversaire de la Réforme.

Au tout début, Luther fut seul à exposer sa confession au monde. L'affichage de ses quatre-vingt-quinze thèses fut suivi d'un débat à Leipzig avec le grand théologien Jean Eck. Durant ce débat, Luther déclara que l'Écriture avait priorité sur les décisions des conciles ecclésiastiques pour le développement de la doctrine au sein de l'Église, une idée qui fut incorporée dans les confessions historiques de l'Église luthérienne. Peu de temps après, Luther fut convoqué devant l'empereur à Worms. Lorsqu'on lui demanda de retirer sa position, il refusa. Une rétractation lui fut impossible car il considérait que ses idées étaient puisées des Saintes Écritures. Dans les années 1520, d'autres furent attirés par les idées de Luther. Ils furent alors appelés pour la première fois «luthérien». Dorénavant, il ne s'agissait plus d'un seul homme exprimant seul ses vues personnelles et privées. Au lieu, on était en présence d'un groupe bien défini de chrétiens qui tentaient d'offrir au monde une déclaration de foi indubitablement puisée des Saintes Écritures, une déclaration qui sous plusieurs angles se distinguait du christianisme de l'époque.

Avant ce jour de juin 1530 à Augsbourg, les luthériens participèrent à trois rencontres pendant lesquelles leurs confessions de foi furent rédigées. Puisque leurs idées, voire leurs paroles, furent plus tard incorporées dans la *Confession d'Augsbourg*, elles sont dignes de notre attention. En octobre 1529, Luther et ses collègues Philippe Mélancthon, Jean Brenz, Jean Agricola et Justus Jonas préparèrent les Articles de Schwabach. Ces articles furent par la suite incorporés aux Articles de Marbourg qui aboutirent en une rencontre entre Luther et son adversaire Ulrich Zwingli, le réformateur protestant de la ville suisse de Zurich. Les deux documents ci-dessus servirent de plan et de fondement pour les vingt et un articles de la *Confession d'Augsbourg*,

ceux qui traitent des affaires doctrinales. En avril 1530, le prince Électeur Jean (le frère et le successeur du protecteur, Frédéric le Sage), demanda à Luther et à d'autres théologiens de rédiger une liste des abus qu'il fallait corriger au sein de l'Église. Ceci donna les Articles de Torgau puisqu'ils furent présentés à l'Électeur à Torgau. Ils devinrent la base pour les articles de la *Confession d'Augsbourg* qui traitent des abus. Une autre confession dont les idées furent incluses dans la *Confession d'Augsbourg* était personnelle à Luther, il l'avait incorporée dans un traité qu'il avait rédigé sur le repas du Seigneur.

À la demande de l'empereur Charles Quint, des représentants de l'Empire se rencontrèrent à Augsbourg en 1530 afin de résoudre les différends religieux qui commencèrent à diviser l'Empire. Le Saint-Empire romain de la nation allemande formait une sorte de confédération d'États, de nations, de villes, de principautés qui conservaient certains droits souverains et luttaient fréquemment les uns contre les autres. Ils étaient sous la supervision d'un empereur élu par sept «électeurs» (quatre princes séculiers et trois évêques) et étaient considérés d'une certaine manière comme la continuité de l'ancien Empire romain. Selon les idées de cette époque, l'empereur était aussi un personnage religieux et devait maintenir la paix et l'unité à la fois civiles et religieuses.

Luther, à qui on avait accordé un sauf-conduit lors d'une rencontre du même genre à Worms en 1521, avait été déclaré hérétique par l'Église et hors-la-loi par l'État. Il ne lui était plus possible de voyager sans la crainte d'être arrêté ou attaqué sur les territoires qui étaient sous le contrôle de l'empereur ou du pape, ou de leurs alliés. Bien qu'aussi importante que la rencontre qui avait eu lieu à Augsbourg, Luther ne put assister à cette rencontre. La personne mandatée pour présenter la cause de Luther fut son collègue Philippe Mélanchthon, un spécialiste de la littérature grecque ancienne que Luther avait gagné aux idées de la Réforme. Luther avait lui-même durant ces jours voyagé jusqu'au château de Cobourg, endroit plus rapproché des rencontres impériales que ne l'était Wittenberg. Par l'intermédiaire de messagers, il demeura en contact avec les pourparlers à Augsbourg, lesquels continuèrent pendant plusieurs mois. Le 11 mai, une ébauche de ce qui allait devenir la *Confession d'Augsbourg* fut envoyée à Luther afin qu'il donne son avis sur celle-ci. Ses idées fournirent la substance de base pour cette confession bien qu'il n'en était pas le véritable auteur. Il n'hésita pas à déclarer qu'elle était sa propre confession.

Jusqu'au moment de la présentation de la *Confession d'Augsbourg* lors d'une lecture publique, Mélanchthon continua à y travailler. Tout au long de sa rédaction, il était en contact avec l'Électeur Jean. Grâce à son statut et à son importance en tant qu'Électeur, Jean fut reconnu comme l'autorité politique de la délégation luthérienne à Augsbourg. En juin, d'autres princes luthériens reçurent la permission de se joindre à l'Électeur Jean afin de présenter la confession de Mélanchthon comme leur propre confession. Ce n'était plus la déclaration d'une confession d'une seule Église mais de plusieurs. L'introduction de la confession de Mélanchthon dû être écartée et elle fut remplacée par une nouvelle introduction préparée par le docteur Brueck, un des chanceliers de Saxe afin de refléter un arrière-plan plus large et diversifié. Le jour choisi pour la lecture publique de ce document arriva enfin. Elle eut lieu le samedi 25 juin à 3 heures de l'après-midi. Le docteur Christian Beyer, qui détenait le titre de chancelier de Saxe, fut choisi pour en faire la lecture.

Mélancthon avait préparé la *Confession d'Augsbourg* en latin, la langue universelle de l'érudition dans l'Europe occidentale. Mais une traduction en allemand de Justas Jonas fut choisie pour cette lecture publique. Cela permit à la plupart des délégués de comprendre la *Confession* bien que l'on puisse débattre jusqu'à quel point l'empereur Charles Quint, natif de l'Espagne, y comprit quoi que ce soit. Il fut rapporté que la lecture de cette *Confession* eut un impact durable sur ceux qui l'entendirent. Comme un acte de foi, les princes et les autres officiels qui signèrent le document se tinrent debout devant l'empereur et l'assemblée durant sa lecture. Aussi longtemps que l'Église luthérienne existera, leur nom devra être commémoré: Électeur Jean, (Duc de Saxe); Joerg (Margrave de Saxe); Ernest (Duc de Lunebourg); Philippe, (Landgrave de Hesse); et Wolfgang, (Prince de Anhalt). De pair avec ces princes, les représentants des gouvernements des villes de Nuremberg et Reutlingen signèrent le document. Avant que l'assemblée réunie à Augsbourg ne tienne sa dernière session, les représentants des villes de Heilbronn, Kempten, Windsheim, Wissembourg, et Francfort-sur-le-Main adoptèrent cette confession comme la leur. C'était pour eux un acte de foi courageux puisqu'ils se trouvèrent à appuyer Luther qui avait été déclaré hors-la-loi, et allèrent ainsi à l'encontre de leur empereur et du pape.

La *Confession d'Augsbourg* refléta plusieurs caractéristiques qui allaient être reconnues comme luthériennes. Au centre de la *Confession d'Augsbourg* se retrouvèrent les deux doctrines principales du luthéranisme: Les Écritures en tant que Parole de Dieu est la source de toute doctrine dans l'Église et la justification par la foi en Christ est le message central de la Bible. Dans les vingt et un premiers articles, on retrouve les sujets suivants: Dieu, le péché originel, le Fils de Dieu, la justification, le ministère, la nouvelle obéissance, l'Église, le baptême, le repas du Seigneur, la confession, la repentance, l'usage des sacrements, l'ordre ecclésiastique, les usages ecclésiastiques, les affaires civiles, le retour du Christ pour le jugement, le libre arbitre, la racine du péché, la foi et les bonnes oeuvres, et l'invocation des saints. Les abus dont traitent les sept derniers articles concernent le retrait de la coupe pour les laïcs lors de la communion, le célibat, les fausses conceptions et pratiques à propos de la messe, la nomenclature de tous les péchés lors de la confession, l'observance obligatoire à propos des aliments et de certaines traditions, les vœux monastiques et le pouvoir des évêques.

Certains changements récents au sein de l'Église catholique romaine ont pour effet de restreindre l'importance des objections luthériennes qu'on retrouve dans les sept derniers articles datant de 1530. La communion sous les deux espèces pour les laïcs pratiquement inexistante à l'époque de Luther est en train de se répandre au sein de l'Église catholique romaine. La messe est maintenant célébrée dans la langue courante des laïcs et non plus en latin. À propos du célibat des membres du clergé, c'est un sujet qui fait toujours l'objet de vives discussions puisqu'il demeure une condition essentielle à la prêtrise. Cette position fut l'objet de protestation dans la *Confession d'Augsbourg*. Plusieurs des préoccupations traitées par les sept premiers articles n'ont toujours pas été résolues bien qu'un certain progrès puisse être noté parmi celles-ci.

La contribution la plus importante de la *Confession d'Augsbourg* sont les vingt et un premiers articles portant sur des points de doctrine. Ils sont concis et vont droit au but. Bien qu'ils forment un ensemble, chacun de ces articles forme un tout facile à comprendre dès la première lecture. Les luthériens ne voulaient pas seulement démontrer que leur foi était puisée dans les Saintes Écritures, ils voulaient aussi que ce soit clair dans l'esprit de leurs adversaires qu'ils ne

formaient pas une secte. Tout au long de la *Confession d'Augsbourg*, les luthériens tentèrent de démontrer que leurs enseignements étaient bien ceux de l'Église primitive, et qu'en ce sens ils sont véritablement catholiques.

La structure de la *Confession d'Augsbourg* s'inspire d'une procédure utilisée par les conciles de l'Église primitive, non seulement la vérité est-elle clairement affirmée, mais la fausse position qui s'oppose à la vérité est expressément rejetée. Dans quasiment chacun des articles, certains groupes déterminés et des opinions inacceptables sur le plan doctrinal y sont condamnés. Ces confesseurs savaient que la vérité ne pouvait être présentée au sein de l'Église si on permettait aux fausses opinions et à la vérité de coexister.

Les luthériens souhaitaient exprimer toute forme d'unité possible avec leurs adversaires catholiques romains. Ils étaient prêts à accepter les règlements et gouvernements de l'Église contemporaine si la religion elle-même pouvait être réformée. Cette approche conciliante ne fut pas appréciée par les catholiques romains. Ils étaient d'accord avec ce que les luthériens confessaient à propos de Dieu (article I), Christ (article III), le baptême (article IX), le repas du Seigneur (article X), le retour du Christ et le jugement final (article XVII), et la racine du péché (article XIX). Dans la substance de la foi, le ciment avec lequel la foi chrétienne fut construite, il y avait beaucoup d'entente entre les catholiques romains et les luthériens.

Mais l'unité de base qui existait quant à la substance de la religion chrétienne ne fut pas accompagnée par la même unité dans l'approche vis-à-vis cette même religion. Les luthériens concevaient la substance de la religion chrétienne à travers la doctrine centrale selon laquelle un homme est justifié par la foi sans les oeuvres de la Loi. La justification se révèle à travers tous les articles et s'intégra parfaitement à eux. L'attitude conciliante de Mélanchthon n'a pas pour autant réussi à dissimuler la conception luthérienne de la justification qui s'infiltra dans tous les coins et recoins des confessions. Pourtant les luthériens n'enseignèrent pas quelque chose de nouveau. Mais leurs enseignements étaient présentés d'un point de vue qui s'était estompé pendant plusieurs siècles, c'est-à-dire depuis les premiers jours de la période postapostolique. Pour près d'un millénaire et demi, l'opinion selon laquelle les oeuvres contribuaient au salut d'une personne prévalait dans l'Église. L'Église ne niait pas l'importance de la vie et la mort du Christ. Mais au lieu de présenter Christ comme le salut complet et parfait des gens, l'Église enseignait que Christ permettait aux gens de mériter leur salut. Durant ces longs siècles, il y eut certaines variantes mais le thème du salut par les oeuvres demeura fondamental. Lorsque les théologiens catholiques romains lirent la *Confession d'Augsbourg*, ils ont bien vu à quel point la doctrine luthérienne de la justification ressortait. Les catholiques romains réagirent. Ils savaient très bien ce qui était en jeu.

La doctrine du péché originel (article II) est présentée dans le contexte de la conception luthérienne de la justification. L'homme est décrit comme un être en état de dépravation et d'aliénation totales vis-à-vis Dieu à cause de sa nature pécheresse. Il est si totalement mauvais que toute contribution afin de se sauver est dès le départ vouée à l'échec. La position catholique romaine n'est pas condamnée de façon explicite mais implicite. Si l'homme était si totalement corrompu comme le prétendent les luthériens dans leurs confessions, alors l'homme n'a pas d'autre choix que de se confier totalement à la grâce de Dieu, par la foi sans les oeuvres, pour son salut. Les catholiques romains n'ont pas accepté l'idée luthérienne à propos du péché

originel car cela aurait signifié le rejet de toute participation possible pour l'homme dans son salut.

À première vue, on peut se surprendre de la brièveté de la section portant sur la justification (article IV). Il peut sembler que le thème central de la foi luthérienne aurait mérité plus que les deux phrases qui lui sont réservées au sein de la *Confession Augsburg*. Également étonnant est le fait que les luthériens n'aient pas eu une petite parole négative à l'endroit de l'Église de Rome sur le sujet. Bien que le tout soit traité de façon brève, le lecteur peut tirer profit de la majesté des mots utilisés dont le sens est d'une grande limpidité, le tout sans créer de rancœur ou de polémique. Les implications de la justification peuvent être notées à l'intérieur des autres articles, mais c'est à l'article IV que toute la vérité à son sujet est exposée sans aucun artifice:

De même, elles enseignent que les hommes ne peuvent être justifiés devant Dieu par leurs propres forces, mérites ou oeuvres, mais qu'ils sont justifiés gratuitement à cause du Christ par la foi, lorsqu'ils croient qu'ils sont reçus en grâce et que leurs péchés leur sont remis à cause du Christ qui par sa mort a satisfait pour nos péchés. C'est cette foi que Dieu compte comme justice devant lui (Rm 3 et 4).

Même sur le sujet du Fils de Dieu (article III) à propos duquel les luthériens et les catholiques semblaient unis, on retrouve dans la formulation la position luthérienne sur la justification. L'article utilise des mots et des expressions puisés à même le Symbole des apôtres et de Nicée, témoignant ainsi de son adhésion à l'héritage catholique de l'Église. Mais par l'utilisation de mots judicieusement choisis, Mélanchthon présenta la position luthérienne sur la justification. Voici la section clé de cet article où l'on peut reconnaître une combinaison des deux symboles les plus anciens et dont les ajouts de Mélanchthon ont été soulignés.

. . . un seul Christ, qui est vrai Dieu et vrai homme. Il est véritablement né, il a souffert, il a été crucifié, il est mort, il a été enseveli, afin d'être une victime offerte en sacrifice non seulement pour le péché originel, mais aussi pour tout autre péché, et d'apaiser la colère de Dieu.

Si la mort du Christ a véritablement accompli toutes ces grandes chose, alors la nécessité des bonnes oeuvres afin de satisfaire la colère de Dieu n'existe plus. L'article III est le reflèt de tout le reste de la confession. Non seulement retrouve-t-on la vérité du christianisme exposée dans des termes clairs et courants, mais cette vérité est liée à la doctrine de la justification du pécheur devant Dieu.

Dans les articles de foi de l'Église luthérienne, les deux éléments fondamentaux qui ont toujours été maintenus jusqu'à ce jour sont les suivants: La Bible est la source de toute doctrine et c'est par la foi que le pécheur est justifié. Cela demeure la marque distinctive de la foi luthérienne. Toute doctrine doit être puisée dans les Saintes Écritures et Jésus-Christ, qui par sa vie et sa mort a obtenu la justification complète et gratuite du pécheur, doit en être le noyau. Les vérités de l'Écriture ne sont pas exposées pour leur valeur symbolique, mais elles y sont exposées afin de libérer les pécheurs du péché et de la culpabilité.

La section de la *Confession d'Augsbourg* qui traite de la prière faite aux saints (article XXI) est un exemple de la façon avec laquelle les luthériens établissent que les Écritures sont la source de leur doctrine de la justification par les mérites du Christ mis à notre disposition par la foi.

Les saints doivent être commémorés comme des exemples de la foi chrétienne. Ici les luthériens démontrent leur appréciation pour les coutumes de l'Église qui ont traversé le temps et qui honorent la mémoire des morts, mais ils soulignent par la même occasion qu'ils n'intercedent pas en notre faveur car cela est sans fondement biblique. Il est aussi souligné que les Écritures enseignent que la seule promesse que nous avons est que Christ entend nos prières et que ce type d'intercession est la plus grande forme d'adoration. Nous pouvons constater les deux choses suivantes: L'Écriture est la source de toute doctrine et toute doctrine doit servir à libérer les pécheurs de leur culpabilité.

Qu'est-il arrivé à la Confession d'Augsbourg?

Peu de temps après avoir été présentée à l'empereur, la *Confession d'Augsbourg* fut reconnue comme la déclaration classique de la foi luthérienne. En 1531, un an après sa présentation, Mélanchthon publia une édition de la *Confession d'Augsbourg* à laquelle il joignit une apologie, il sera question de tout cela dans le prochain chapitre. Ces deux documents, la *Confession d'Augsbourg* et son *Apologie*, toutes deux écrites par Mélanchthon, furent adoptés en tant que représentation de la position luthérienne par les princes et les théologiens réunis à Smalkalde en 1537. La *Formule de Concorde*, préparée en 1577, présente la *Confession d'Augsbourg* comme la première confession de foi luthérienne. Comme toutes les véritables confessions, la *Confession d'Augsbourg* devint un outil pour unir l'Église sur certains points doctrinaux afin de distinguer la vérité de tout ce qui est faux.

Une des premières controverses autour de la *Confession d'Augsbourg* visa à déterminer à qui elle appartenait. Cette controverse ne porta pas sur la propriété des manuscrits puisque ceux-ci avaient été présentés à l'empereur Charles Quint et furent placés parmi les archives impériales. Mais il s'agissait plutôt de déterminer de qui la *Confession d'Augsbourg* exprimait-elle la foi. Mélanchthon en était l'auteur mais certains princes allemands et fonctionnaires y avaient souscrit et la présentaient comme leur confession de foi. Mélanchthon continua à croire qu'il s'agissait de sa propre confession de foi. D'une manière très académique, il débute la publication d'une série d'éditions de la *Confession d'Augsbourg* afin d'améliorer la formulation de la version originale. Ces modifications furent minimes et plutôt banales, et passèrent inaperçues.

Toutefois, en 1540, Mélanchthon prépara une autre édition qui semblait tolérer la position réformée sur le repas du Seigneur. Le pain et le vin n'y étaient plus expressément appelés le corps et le sang du Christ. De plus, on ne confessait pas que les communiants mangeaient le corps et buvaient le sang du Christ. On déclarait seulement que le corps et le sang étaient montrés aux communiants, sans mentionner qui les recevait. La position des réformés n'y était pas condamnée comme elle le fut dans l'édition de 1530. Les éditions ultérieures de la *Confession d'Augsbourg* de Mélanchthon furent jugées acceptables par les théologiens réformés qui auparavant avaient rejeté la position luthérienne, tout particulièrement celle sur le repas du Seigneur. Jean Calvin qui allait devenir le théologien et porte-parole en chef des réformés

apposa sa signature sur l'une des éditions ultérieures de la *Confession d'Augsbourg* de Mélanchthon.

L'édition de 1540 de la *Confession d'Augsbourg* devint la favorite parmi certains théologiens luthériens qui confessaient en secret une position plutôt réformée sur la doctrine du repas du Seigneur. Cela signifia qu'ils n'avaient pas à se soumettre aux vues de Luther sur la présence réelle du Christ dans le pain et le vin. Ceux qui souscrivirent strictement aux vues de Luther sur le repas du Seigneur insistaient sur la souscription à la version originale de la *Confession d'Augsbourg*. L'adhésion à la version originale devint la marque du vrai luthéranisme. Il n'est pas inhabituel pour des Églises qui confessent une position luthérienne stricte d'inscrire sur une des pierres de leur Église l'abréviation «U.A.C.» (en anglais) pour signifier leur acceptation de l'«Unaltered Augsburg Confession», c'est-à-dire la «Confession d'Augsbourg inaltérée» et sa position claire sur la présence réelle du Christ dans la sainte Cène. Lors de leur ordination, les candidats doivent exprimer leur allégeance à la *Confession d'Augsbourg* inaltérée.

En l'an 1555, la *Confession d'Augsbourg* acquit une position importante sur le plan politique. Une des seules choses que l'Empire réussit fut de protéger et de promulguer la foi catholique telle que définie par le pape. La religion procurait une certaine forme d'unité à l'Empire. Puisque la cause protestante avait gagné une grande partie de l'Allemagne et de l'Europe, l'Empire devait adopter de nouveaux buts s'il voulait continuer d'exister. Le dilemme devait être résolu par la reconnaissance du luthéranisme aux côtés du catholicisme romain. Le corps dirigeant de chacune des entités civiles devait décider laquelle des deux religions aurait libre cours sur son territoire. L'expression latine était *cuius regio, eius religio*—celui qui gouverne détermine la religion. Chaque principauté pouvait choisir entre l'allégeance au pape ou la fidélité à la *Confession d'Augsbourg*.

Le nom donné à cet arrangement fut la «Paix d'Augsbourg» du nom de la ville où il fut conclu. Les résultats de cette reconnaissance de la *Confession d'Augsbourg* furent à la fois positifs et négatifs. Positivement, cela signifia que les dirigeants luthériens et leurs sujets purent pratiquer leur religion sans contrainte légale. Ils ne seraient pas hors-la-loi comme le fut Luther. Les privilèges de l'Empire ne leur seraient plus niés. Mais la Paix d'Augsbourg ne fut pas sans inconvénient. Plusieurs de ceux qui adoptèrent la *Confession d'Augsbourg* le firent afin de profiter de la protection légale qu'une telle souscription procurait, et non par engagement personnel ou loyauté confessionnelle.

La *Confession d'Augsbourg* est toujours valide et importante de nos jours. Il faut garder à l'esprit qu'en 1980 l'on célébra non seulement le 400^e anniversaire du *Livre de Concorde*, mais aussi le 450^e anniversaire de la *Confession d'Augsbourg*. Ces deux anniversaires devraient être commémorés par une étude attentive de ces documents au sein de nos Églises. Par exemple, une partie de chaque culte pendant quelques dimanches devrait être réservée à la lecture des 21 articles doctrinaux.

5. L'Apologie—La tempête mélanchthonienne

Avant même que la *Confession d'Augsbourg* fut présentée, les princes luthériens savaient bien qu'il ne fallait pas croire que l'empereur ou que les officiels dans l'Église catholique romaine se laisseraient convaincre par les arguments mis de l'avant par les luthériens. La permission de lire le document devant l'assemblée générale constitua une réussite importante. L'empereur espérait ainsi se débarrasser de toute cette affaire luthérienne sans qu'ils puissent ramener à la surface quoi que ce soit. Le 5 juillet 1530, moins de deux semaines après la lecture de la *Confession*, l'empereur annonça qu'un comité avait été mis sur pied afin de lui répondre. Un comité composé de 20 hommes, tous solidement opposés à la position luthérienne, présentèrent une réfutation de 351 pages. Son ton extrêmement politique et sa longueur excessive décidèrent l'empereur à retourner le document afin qu'ils le modifient. D'autres ébauches furent présentées à l'empereur, mais elles connurent le même sort. La cinquième version fut jugée acceptable et fut lue le 5 août devant la même assemblée réunie dans la même pièce où la *Confession d'Augsbourg* avait été présentée le 25 juin. C'est ce qui fut appelé la Confutation.

Les luthériens auraient eu droit à une copie écrite de cette réfutation à condition qu'ils acceptent de ne pas la publier, de ne pas y répondre et d'en accepter les conclusions. De telles conditions étaient totalement inacceptables. Lors de la lecture de la réfutation, des notes furent prises et son contenu devint clair lorsque les luthériens rencontrèrent les membres du comité catholique romain. Ce n'est qu'en 1573, 43 ans après la lecture publique de la réfutation, que des copies furent mises en circulation bien que Mélanchthon déclarât en avoir vu une copie avant cette date.

Bien qu'aucune copie ne fût disponible pour les luthériens, Mélanchthon avait réussi à assembler son contenu de façon à pouvoir y répondre alors qu'il était toujours sur place à Augsbourg. Les princes luthériens et d'autres officiels civils qui agissaient en tant que représentants à Augsbourg n'ont pas hésité à donner leur autorisation afin qu'il prépare une réponse. Après seulement trois semaines, Mélanchthon avait terminé la première ébauche de ce qui allait être appelé l'*Apologie de la Confession d'Augsbourg*. Les luthériens avaient jusqu'au 15 avril 1531 pour se soumettre à la réfutation. À un certain moment à la fin d'avril ou au début de mai de cette même année, après avoir continué de travailler sur le manuscrit pendant ces quelques mois, Mélanchthon compléta la rédaction de l'édition finale. Plus tard, dans la même année, Justus Jonas prépara une version allemande de l'*Apologie* à partir du texte latin de Mélanchthon. Ce n'est pas exactement une traduction, il s'agit plutôt d'une paraphrase puisque Jonas élabore sur plusieurs points.

L'*Apologie* de Mélanchthon est reconnue comme un chef-d'oeuvre théologique. Le collègue de Luther y démontre une compréhension totale des Saintes Écritures et des écrits des Pères de l'Église. Les luthériens ont toujours maintenu que leur doctrine était puisée à même la Bible, et dans son *Apologie* Mélanchthon a réussi à le démontrer. La *Confession d'Augsbourg* qui fut écrite pour une lecture publique était trop brève pour réussir à le démontrer de façon adéquate. Mélanchthon profita de l'occasion pour présenter la position luthérienne ainsi que la façon avec laquelle elle correspondait à la position des Pères de l'Église primitive. En tant qu'adepte du

classicisme, il appréciait grandement l'Antiquité. Il eut alors l'occasion de mettre sa connaissance à l'oeuvre.

L'*Apologie* diffère de plusieurs façons de la *Confession d'Augsbourg* qu'elle tente de défendre. Elle est jusqu'à sept fois plus longue. Alors que la *Confession d'Augsbourg* présente sa position à l'aide de quelques phrases et quelques références bibliques, l'*Apologie* offre une argumentation beaucoup plus approfondie. Mélanchthon a recours à une exégèse détaillée de la Bible accompagnée d'une profonde compréhension des Pères de l'Église primitive. Le ton modéré de la *Confession d'Augsbourg* contraste vivement avec l'esprit polémique de l'*Apologie*. Comme on peut le constater, à Augsbourg, Mélanchthon avait tenté autant que possible de se rapprocher de la position catholique romaine et de s'éloigner de celle des zwingliens et des anabaptistes. Dans l'*Apologie*, Mélanchthon met de côté sa prudence habituelle. Au lieu de parler vaguement de ses adversaires catholiques romains, il les nomme directement. Au sujet du ton utilisé dans son *Apologie*, Mélanchthon déclara: «J'ai complètement laissé tomber le ton modéré que j'utilisais auparavant à l'égard de mes adversaires». Mélanchthon a donc opté pour le ton confessionnel enflammé de Luther dans son *Apologie*. C'est pourquoi j'ai cru bon de titrer ce chapitre: L'Apologie: La tempête mélanchthonienne.

La justification

Les différences réelles entre les luthériens et les catholiques romains devinrent évidentes grâce à la grande maîtrise avec laquelle Mélanchthon traite du sujet de la justification dans le long article IV de l'*Apologie*. Les catholiques maintinrent toujours que les oeuvres avaient un rôle à jouer dans notre justification. Les luthériens répondirent que dans les affaires civiles l'homme pouvait mener une vie exemplaire. Mélanchthon déclara même qu'Aristote, un philosophe païen, avait tellement écrit de bonnes choses sur l'éthique qu'il n'avait plus rien à ajouter sur ce sujet. Une vie respectable peut exister sans l'aide de Dieu. Ce qui troublait les luthériens à propos de la position catholique n'était pas que l'homme ne pouvait pas accomplir de grandes choses aux yeux du monde, mais plutôt que l'homme devait participer à son propre salut. Les catholiques avaient même enseigné qu'une bonne personne pouvait sans la connaissance du Christ participer à son salut en accomplissant de bonnes oeuvres. Une fois que cet individu a la foi, il peut continuer à faire de bonnes oeuvres et mériter son salut grâce à l'aide de Dieu. Mélanchthon vit dans tout cela qu'une autre forme de pélagianisme, le faux enseignement selon lequel un individu mérite son salut grâce à ses bonnes oeuvres. Mélanchthon offrit l'explication suivante: Si nous sommes sauvés par nos bonnes oeuvres à quoi servent alors les oeuvres accomplies par Christ? La compréhension luthérienne de la foi englobe non seulement la connaissance historique de ce que le Christ a accompli, mais aussi l'acceptation par la foi que le pardon et la justification sont donnés à tous ceux qui croient. La conception luthérienne de la justification est intimement liée et est une conséquence naturelle de l'oeuvre expiatoire du Christ. Puisque sa mort procure la propitiation complète et le rachat de tous les péchés, il ne peut s'ensuivre que nous obtenons par nos oeuvres ce que Christ a déjà obtenu par ses oeuvres. La justification pour les luthériens est une confession de foi, c'est confesser le Christ. Enseigner le salut par les oeuvres constitue un rejet de la satisfaction vicariale du Christ et de tous ces bienfaits.

Les catholiques étaient d'accord pour dire que la foi sauvait dès qu'elle était jointe aux oeuvres, mais même cette position fut jugée inacceptable par les luthériens. Il est vrai que la foi

s'exprime toujours à travers les oeuvres qu'on accomplit pour le prochain, mais ces oeuvres n'ont aucune valeur salvifique. Si les oeuvres contribuaient au salut, alors l'homme mettrait sa confiance dans ses propres oeuvres et non dans celles du Christ. Christ et toutes les oeuvres qu'il a accomplies doivent demeurer le centre de la religion chrétienne.

Puisque l'*Apologie* est une défense de la *Confession d'Augsbourg* contre les arguments des catholiques romains dans la réfutation, le plan pour ces deux documents luthériens est le même. Tout ce qui fut l'objet de contestation par les catholiques romains dans la *Confession d'Augsbourg* est répété de façon plus élaborée dans l'*Apologie*.

L'*Apologie* fut aussitôt acceptée comme un document confessionnel au même titre que la *Confession d'Augsbourg*. Lorsque Luther et ses collègues se sont réunis pour rédiger une entente avec les théologiens protestants du sud de l'Allemagne en 1536 à Wittenberg, l'*Apologie* fut incluse avec la *Confession d'Augsbourg* et tous les participants y souscrivirent. De même, dans la dernière des confessions luthériennes historiques, la *Formule de Concorde*, on lui accorda un statut confessionnel avec tous les honneurs qui suivent:

Nous adhérons aussi, unanimement, à celle-ci qui non seulement explique et défend comme il convient la *Confession d'Augsbourg*, mais encore la confirme par des témoignages évidents et incontestables tirés de l'Écriture sainte.

6. Smalkalde — Se préparer pour une bataille qui n'aura pas lieu

À l'époque de la présentation de la *Confession d'Augsbourg*, ceux qui se joignirent à Luther tenaient à être perçus comme un groupe à l'intérieur de l'Église cherchant un remède aux malaises. Bien qu'il était peu probable qu'il y ait une véritable réconciliation, il y eut tout de même une tentative réelle et l'intégrité de l'empereur et des princes fut sans reproche en ce qui concerne leur désir sincère de rectifier la situation. Charles Quint eu le bon geste de permettre aux luthériens de déclarer publiquement leur foi. Mais, avant même que la rencontre à Augsbourg soit terminée, une profonde déchirure entre les luthériens et les catholiques romains se manifesta en dépit d'un calme apparent. Les événements qui suivirent la rencontre à Augsbourg rendirent publique la division permanente entre les deux groupes. La réponse hâtive et peu soignée des catholiques romains dans la réfutation indiqua non seulement qu'ils n'avaient pas l'intention de changer leur position, mais qu'ils n'allaient pas s'attarder sur la position luthérienne. La publication par Mélanchthon de l'*Apologie de la Confession d'Augsbourg* démontra que les luthériens n'allaient pas baisser les bras.

Les différences irréconciliables entre les deux Églises eurent de graves conséquences sur l'Empire. Ceux qui régnaient sur les nations à cette époque prirent leurs responsabilités vis-à-vis l'Église très au sérieux. Par exemple, Christophe Colomb en 1492 entreprit son voyage avec l'entente que la foi catholique serait répandue parmi les habitants des lieux explorés. C'était l'accord qui avait été conclu entre la reine Isabelle d'Espagne et lui-même lorsqu'elle équipa la flotte. Son petit-fils et successeur au trône d'Espagne, Charles Quint, aussi élu à la tête du Saint-Empire romain, remplit cette obligation pour la foi catholique avec la même vigueur. Il décida de tenir un concile tel que l'avaient demandé les luthériens depuis un long moment. Il rencontra le pape Clément VII pour discuter de la tenue d'un concile ecclésiastique. L'année suivante le pape envoya un émissaire en Allemagne avec la promesse qu'un concile serait tenu. Clément VII fut succédé par Paul III. Après plusieurs années, le nouveau pape promulgua une bulle, *Ad dominici Gregis*, qui établit le 23 mai 1537 comme date de la tenue d'un concile à Mantoue, une ville impériale sur le côté italien des Alpes. Les papes et Charles Quint furent à travers les ans ennemis militaires et la méfiance régnait entre eux. Mantoue appartenait à l'Empire mais sa location sur le côté sud des Alpes donnait un avantage militaire au pape en cas de conflit. Une autre bulle publiée par le pape empêcha la tenue d'un concile libre et ouvert. Le but avoué de ce concile était «d'extirper entièrement l'hérésie venimeuse et pestilentielle des luthériens». Un tel langage constitue difficilement une invitation au dialogue.

Après avoir reçu l'invitation, les luthériens furent divisés entre eux sur la sagesse d'accepter une telle invitation. Luther fut immédiatement en faveur d'assister à ce concile. Les coups du pape ne l'avaient jamais empêché de faire quoi que ce soit. L'enthousiasme de Luther pour le Concile de Mantoue ne fut pas partagé par tous, et particulièrement pas par les princes. En tant que dirigeants gouvernementaux, ils connaissaient bien les stratégies politiques du pape et de l'empereur. Les luthériens durent régler leurs différends avant de pouvoir accepter ou non cette invitation. À la différence des conciles de l'Église primitive, où les évêques participaient au même titre que tous les autres participants, le Concile de Mantoue se déroula sous le contrôle du pape. Les conclusions de ce concile furent déterminées par le pape avant même que la première

rencontre ait eu lieu. Les luthériens pouvaient-ils participer à une rencontre qui avait pour but de détruire leurs croyances.

L'Électeur Jean de Saxe, le prince de Luther, accepta l'invitation à son corps défendant. La réponse luthérienne s'objecta à tout concile qui serait manipulé par le pape et qui ne serait pas libre et impartial. Après que la réponse fut envoyée, l'Électeur demanda à Luther de préparer une déclaration qui présenterait l'essentiel de la foi luthérienne. Elle devait établir les limites doctrinales que les luthériens n'étaient pas prêts à franchir. Le résultat de cette demande est ce que nous connaissons aujourd'hui comme les *Articles de Smalkalde* qui font partie du *Livre de Concorde*. Certains des éléments dont Mélanchthon avait discuté dans la *Confession d'Augsbourg* sont adressés par Luther dans ces articles avec force et profondeur. Il était rendu au point où lorsque confronté par le pape, il n'était prêt à rien abandonner. Bien que l'Électeur avait confié cette tâche à Luther le 20 août 1536, ce n'est pas avant décembre de la même année qu'il termina. Après quelques révisions et que quelques modifications eurent été proposées par ses collègues, ces articles furent présentés à l'Électeur le 3 janvier 1537. Mais le document devait servir lors d'une rencontre entre les théologiens et princes luthériens qui eut lieu dans la ville allemande de Smalkalde le 8 février 1537. Chacun de ces groupes devait se rencontrer séparément. Pour leur part, les théologiens concentrèrent leurs efforts sur les points de doctrine devant être discutés au concile dont le pape avait demandé la tenue. De leur côté, les princes discutèrent des ramifications politiques. Luther, qui était devenu malade en décembre alors qu'il travaillait sur les articles, fut à nouveau malade et ne put assister à cette rencontre. Bien que ce document allait porter le nom d'«Articles de Smalkalde», ils ne furent jamais à l'ordre du jour de la session plénière des théologiens et des princes lors de la conférence. Mélanchthon poussa pour l'adoption de la *Confession d'Augsbourg* et d'un autre document la Concorde de Wittenberg comme fondement de la position luthérienne. L'année précédente (1536), Luther et les théologiens du sud de l'Allemagne avaient adopté la Concorde de Wittenberg qui semble-t-il n'était pas aussi ferme qu'elle aurait pu l'être au sujet de la présence réelle dans le repas du Seigneur. Pour Mélanchthon qui était toujours enclin au compromis, les articles que Luther avait préparés pour la rencontre à Smalkalde étaient trop forts et il réussit à empêcher qu'ils soient l'objet de débats. Ainsi, ils ne furent jamais formellement adoptés.

Tout ce qui se passa à Smalkalde fut strictement académique puisque les princes décidèrent de décliner l'invitation à se rendre au concile que le pape avait convoqué à Mantoue. Mais Mélanchthon ne réussit pas complètement à saborder les articles de Luther. Après que l'assemblée eût ajourné, 44 des 49 personnes qui y assistèrent demeurèrent sur place afin d'apposer leur signature aux articles de Luther. Mélanchthon signa aussi les articles de Smalkalde, mais il posa toutefois une condition intéressante. Il écrivit qu'il pourrait reconnaître la suprématie du pape si ce dernier permettait la prédication de l'Évangile et reconnaissait que sa position découlait d'un droit humain et non divin. Le pape et les théologiens catholiques romains n'ont jamais considéré sérieusement la proposition de Mélanchthon. Avec une suprématie découlant d'un droit humain, le pape ne serait qu'un autre évêque.

Lorsque les méandres doctrinaux de Mélanchthon devinrent apparentes, tout particulièrement après la mort de Luther, les *Articles de Smalkalde* furent reconnus comme l'expression véritable du luthéranisme. La *Formule de Concorde* déclare d'eux qu'ils constituent une juste interprétation de la *Confession d'Augsbourg*. Dans le *Petit Catéchisme*, Luther se fait enseignant

et dans le *Grand Catéchisme*, il se fait prédicateur. Mais dans les *Articles de Smalkalde*, il se fait confesseur. Dans ce document, il attaque sans retenue l'Église catholique romaine sur les sujets suivants: le sacrifice de la messe, les monastères, l'invocation des saints et la papauté. Plusieurs luthériens voudraient pouvoir ignorer que Luther est même allé jusqu'à déclarer que le pape est l'Antéchrist.

Le jugement que Luther porta sur le pape est généralement passé sous silence et traité comme une remarque inappropriée sur le plan oecuménique. Mais ce que Luther y discuta doit tout de même être examiné. Premièrement, il n'avait pas du tout l'intention de jeter le discrédit sur les chrétiens dans l'Église catholique. Luther affirma que l'Église du Christ est partout où l'Évangile est proclamé et que cela incluait très certainement l'Église catholique romaine. Luther ne mettait pas en doute le salut personnel des individus. C'est là une prérogative divine. Son jugement à l'encontre de la papauté visait à condamner toute office ou toute institution qui enseignaient en utilisant le nom de Dieu des doctrines contraires à ce que Dieu avait ordonné. Luther vit un lien entre le concept de l'Antéchrist et la justification par la foi. Aussi longtemps que le pape continuait d'endosser une doctrine qui enseigne que l'homme peut par ses bonnes oeuvres mériter son salut, il demeure l'Antéchrist. Mais le verdict n'était pas limité au pape. Ce verdict peut s'appliquer à tous les dirigeants de l'Église qui, au nom de Dieu, ajoutent certaines conditions au salut que Dieu lui-même n'exige pas.

Le même jugement s'applique à tous ceux qui au sein de l'Église proclament que les oeuvres et non la foi mènent vers le ciel et le salut. Certains affirment que la papauté moderne s'est éloignée de sa stricte position antérieure qui fut dénoncée par Luther. La papauté semble faire exception de ceux qui ne reconnaissent pas son autorité, mais les luthériens s'objectent à l'idée que la papauté pourrait avoir l'autorité pour prendre de telles décisions.

Les *Articles de Smalkalde* de Luther ne suivent pas le plan ordonné et concis de la *Confession d'Augsbourg*. Après une introduction personnelle de Luther décrivant sa situation et celle de l'Église, il divise cette confession en trois parties. La première partie est constituée d'une affirmation de la foi trinitaire accompagnée de certaines expressions tirées du Symbole des apôtres. La deuxième partie compte quatre articles dans lesquels Luther indique ce qu'il considère le plus inacceptable à l'intérieur de l'Église catholique romaine. Il déclare que la messe est «la plus grande et la plus horrible des abominations», car elle est en contradiction avec l'article fondamental de la justification par la foi seule. Luther affirmait que l'Église pouvait très bien exister sans la papauté. Son attaque sur l'opulence de l'Église de Rome est très colorée. Mais son argument principal est que ses doctrines et ses pratiques portent atteinte à l'article clé qu'est la justification par la foi. La troisième partie est composée de quinze brefs articles. La plupart de ces éléments avaient déjà été discutés dans la *Confession d'Augsbourg* et l'*Apologie*. Dans le traitement que Luther en fait, il ne fait aucun doute que les différences entre lui et l'Église catholique romaine sont très marquées. Dans la troisième partie, à l'article VI, «le sacrement de l'Autel», Luther établit les distinctions entre sa position, celle des réformés, et celle des catholiques romains. Les réformés ne purent souscrire à la position de Luther sur le repas du Seigneur puisque que celle-ci affirmait qu'il s'agissait du «vrai corps et sang du Christ et que ceux-ci sont donnés et reçus non pas seulement par des hommes pieux, mais aussi par des hommes mauvais». D'un autre côté, il parle de la transsubstantiation comme d'un «subtil sophisme».

Ceux qui désirent recapturer l'esprit confessionnel vital de Luther—une confiance profondément ancrée en Dieu à travers les Saintes Écritures qui lui permit de défier le pape et l'empereur—peuvent le trouver dans le franc-parler des *Articles de Smalkalde*.

7. D'autres affaires à régler à Smalkalde—Le traité de Mélanchthon sur le pouvoir et la primauté du pape

Puisque le traité de Mélanchthon sur le pouvoir et la primauté du pape a vu le jour à Smalkalde et y fut adopté, il fut ultérieurement annexé aux *Articles de Smalkalde* et considéré à tort comme une partie de ce document. La *Formule de Concorde*, par exemple, déclare que le traité constitue un appendice aux *Articles de Smalkalde*. En réalité, ils forment deux documents distincts.

Les années qui suivirent la présentation de la *Confession d'Augsbourg* causèrent plusieurs dilemmes à l'empereur qui devait résoudre le problème de compter parmi son entourage certains non-catholiques. Les luthériens furent aussi confrontés à certains problèmes, car ils devaient organiser leur l'Église en choisissant parmi les membres de leur entourage ceux qui devaient composer cette organisation. Au Moyen Âge, la structure de l'Église consistait aux évêques nommés par le pape, conseillé dans sa tâche par les dirigeants locaux, de leur côté les évêques nommaient les prêtres. Le mode de sélection pouvait varier d'un territoire à un autre, mais chacun des endroits possédait un ensemble de procédures à suivre. Tous semblaient si habitués à ce système que les gens dans l'Église après avoir été pendant plusieurs siècles sous le contrôle du pape, trouvaient difficile d'imaginer l'Église sans le pape.

L'invitation du pape à un Concile à Mantoue fut l'occasion idéale pour plusieurs luthériens de réfléchir sur le rôle du pape au sein de l'Église. Un pape qui avait tenu un concile pour des motifs personnels et dont les réponses avaient été convenues au préalable et où il demanda à ce que les luthériens soient anéantis, n'avait pas le droit d'être le chef de l'Église. Le rejet des demandes du pape fut éloquemment exprimé par le refus des princes à se rendre au Concile de Mantoue. Les luthériens déclarèrent ainsi avec force et clarté qu'ils auraient une Église sans le pape.

Les luthériens étaient alors confrontés au défi de produire une déclaration qui permettrait de définir et défendre leur identité distincte et leur existence autonome en tant qu'Église face à Rome. Le traité de Mélanchthon décrit l'indépendance des Églises luthériennes de l'autorité papale et démontre comment ils peuvent continuer à opérer sans la supervision des évêques nommés par le pape.

Peut-être que l'autonomie face au contrôle exercé par le pape aurait dû être proclamée à Augsbourg en 1530, car les luthériens y avaient comme audience les représentants de l'empereur et du pape. Mais comme nous l'avons déjà vu à Augsbourg, Mélanchthon espérait et travaillait toujours à la réconciliation. Une déclaration d'indépendance aurait difficilement servi la cause. Plus de sept ans s'étaient écoulés, il était alors temps d'affirmer avec clarté la position luthérienne au sujet de la papauté.

Luther, dans les *Articles de Smalkalde*, avait préparé le ton pour la controverse luthérienne contre le pape, mais il revenait à Mélanchthon d'établir avec soin les raisons précises de l'objection luthérienne qui poussèrent les luthériens au rejet de la papauté. Le traité était composé de deux

parties, l'une portant sur le pape et l'autre sur les évêques. Dans la section sur le pape, Mélanchthon s'attaque à la prétendue suprématie absolue du pape face à l'Église et à l'État. Les luthériens et les catholiques romains n'eurent pas de querelles sur la seigneurie du Christ, mais les luthériens n'étaient pas d'accord sur le fait que sa seigneurie s'exerce à travers la papauté. Les prétentions furent résumées ainsi : 1. Le pape est l'autorité suprême de l'Église par droit divin; 2. Le pape ne contrôle pas que l'Église sur terre mais toutes les institutions terrestres; 3. La soumission au pape est nécessaire pour le salut. Les luthériens considèrent toutes ces prétentions une menace à la doctrine centrale de la justification par la foi.

En ce qui concerne la première prétention, la suprématie du pape au sein de l'Église, Mélanchthon démontre que selon l'Écriture les apôtres ont reçu leur autorité du Christ lui-même et non de Pierre que les catholiques romains regardent comme le premier pape. Mélanchthon présente par la suite quelques exemples tirés de l'histoire de l'Église primitive. Il démontre que le pape ou l'évêque de Rome, son premier titre, n'était pas vu comme titulaire de l'autorité suprême dans l'Église primitive, et que même s'il s'accorda beaucoup d'importance, son opinion et ses directives étaient souvent ignorées. Mélanchthon trouva aussi douteuse la prétention du pape selon laquelle il régnait sur tous les royaumes de la terre avec la menace d'excommunication pour tous ceux qui refusaient de se soumettre politiquement à lui. Les luthériens ont toujours soutenu la division du règne de Dieu sur l'Église et l'État, et ont toujours rejeté l'idée que l'Église puisse détenir le pouvoir et l'autorité politiques. Mais il ne fait aucun doute que la pire affirmation du pape est celle où il déclare que sans lui il n'y a pas de salut. Cette affirmation le met en opposition directe avec la doctrine de justification par la foi seule en Christ. Même Mélanchthon habituellement conciliant ne put s'empêcher de dire dans son traité que le pape avait toutes les marques de l'Antéchrist.

La deuxième partie du traité forme un tout et s'intitule « Le pouvoir et la juridiction des évêques ». On y discute de la prérogative des Églises d'ordonner ses pasteurs lorsque les évêques refusent aux paroisses des pasteurs. Avec la venue de la Réforme luthérienne, la plupart des évêques demeurèrent fidèles au pape qui les avait nommés. Plusieurs de ces évêques étaient aussi princes et régnaient sur leurs territoires. Ils avaient une double loyauté envers le pape et l'empereur et suivre Luther aurait signifié l'abandon de privilèges au sein de l'Église et de l'État. Les évêques qui demeurèrent loyaux au pape refusèrent d'envoyer des pasteurs aux Églises sur leurs territoires qui furent gagnées à la cause du luthéranisme. À l'extérieur de l'Allemagne quelques évêques prirent le parti du luthéranisme et dans ces cas l'administration des Églises supervisées par les évêques ne subit aucun contretemps et continua sans problème. Les évêques continuèrent d'ordonner et de nommer des pasteurs. Cela arriva, par exemple, en Suède où les Églises sont toujours sous la supervision des évêques dont les ordinations peuvent être retracées, sans rupture, aux jours d'avant la Réforme, ce qu'on désigne comme « la succession apostolique ». Mais qu'est-il advenu des régions où les évêques n'ont pas adhéré au luthéranisme? Où ces gens purent-ils trouver des pasteurs? La vaste majorité des luthériens se retrouvèrent dans cette situation. Le traité de Mélanchthon répond à cette question.

La réponse luthérienne dans « Le pouvoir et la juridiction des évêques » est que les Églises conservent le pouvoir d'ordonner des pasteurs lorsque les évêques nommés refusent de le faire. Y est aussi confirmée la validité divine d'une ordination performée par un pasteur qui n'est pas évêque, lorsque l'évêque en place refuse de le faire. Mélanchthon déclare que tous ceux qui

président sur les Églises, peu importe le titre sous lequel ils sont désignés, pasteurs, anciens, ou évêques, ont le pouvoir d'ordonner. La tradition veut que les évêques furent les seuls à exercer ce droit : mais partout où les évêques refusèrent de façon arbitraire de fournir des pasteurs, les Églises conservèrent ce droit. Lorsque les luthériens adoptèrent le traité de Mélanchthon, ils étaient déjà hors du contrôle du pape et avaient déjà rejeté ses enseignements. Luther et ses collègues préparaient déjà des étudiants en théologie à Wittenberg et les ordonnaient. Le traité de Mélanchthon explique donc ce qui se passait déjà et il défendait la validité du ministère luthérien même aux endroits où les évêques refusaient d'ordonner des pasteurs.

8. Le coeur pastoral—Les deux catéchismes de Luther

Dès le commencement, Luther voulut s'assurer que les laïcs et non seulement le clergé connaîtraient les grands principes de la Réforme. La Réforme débuta dans une université et parmi le clergé, mais ses principes visaient la participation des laïcs dans les tâches théologiques. Toute doctrine existait pour le bénéfice des gens qui avaient le devoir et l'obligation de l'éprouver sur la base des Écritures. L'Église consistait en tous les chrétiens baptisés et non seulement en une hiérarchie. Si les individus allaient juger de la doctrine, ils allaient avoir besoin d'une Bible dans leur propre langue. Luther décida donc de traduire dans un premier temps le Nouveau Testament, puis par la suite l'Ancien Testament, le tout en un temps record—un accomplissement sans pareil pour un seul homme, et c'est d'autant plus étonnant lorsque l'on considère toutes les autres choses qu'il accomplit et toutes ses responsabilités.

Pendant toute sa vie, Luther demeura en poste comme professeur de théologie à Wittenberg. Mais son existence ne fut pas celle d'un académique vivant isolé. Luther était toujours occupé à enseigner ou à prêcher. La transcription de ses sermons remplit plusieurs volumes. Le pasteur local de l'endroit, Bugenhagen, un ami personnel de Luther et l'un de ses principaux défenseurs s'absentait fréquemment pour accomplir diverses tâches dans d'autres parties de l'Allemagne et de l'Europe. Pendant ses longues absences, Luther le remplaça et s'occupa des tâches pastorales. Luther ne reçut jamais d'appel pour servir en tant que pasteur dans une paroisse, mais il fut tout de même pasteur dans le vrai sens du terme.

Les quatre-vingt-quinze thèses qui donnèrent le coup d'envoi à la Réforme furent écrites en latin, qui n'était pas la langue du peuple, mais elles furent tout de même écrites pour le bénéfice du peuple. Luther vit que les gens achetaient le pardon des péchés avec de l'argent et son coeur pastoral le poussa à afficher ses thèses sur la porte de l'Église du château de Wittenberg le 31 octobre 1517. Son intérêt pour les gens demeura avec lui pour le reste de sa vie. L'ignorance spirituelle pratiquement universelle parmi le clergé et les gens exigea la mise sur pied d'un programme d'éducation religieuse ouvert à tous. Le blâme pour cette ignorance reposa sur le clergé dont certains de ses prêtres ne pouvaient même pas réciter le Notre Père et le Symbole des apôtres. Plusieurs récitaient la messe en latin mais n'avaient qu'une faible connaissance de ce qu'ils disaient. Certains voyages effectués à travers les Églises de Saxe eurent vite fait de convaincre Luther et ses collègues qu'une action immédiate était nécessaire. Les deux catéchismes de Luther adressent cette situation peu reluisante.

Presque tous les membres de l'Église connaissent bien le terme «catéchisme» et savent qu'il s'agit d'un livre utilisé dans la préparation des gens qui désirent devenir membres de l'Église par le baptême, ou à préparer les enfants à une participation plus grande dans la vie de l'Église par la confirmation. Les catéchismes ne furent pas une invention de Luther; ils étaient utilisés depuis un bon moment. Les luthériens n'ont pas besoin qu'on leur présente le *Petit Catéchisme* de Luther. Il demeure le livre de base pour les classes de confirmation. Luther écrivit aussi un autre document le *Grand Catéchisme* qui est aussi très connu. Ces deux catéchismes font partie des confessions luthériennes historiques. Tous deux datent de 1529, le *Grand Catéchisme* fut le premier à se retrouver sous presse. Le *Grand Catéchisme* est le résultat de la réédition par

Luther lui-même des sermons qu'il prêcha entre décembre 1528 et mai 1529 et suit un plan qui n'est pas sans rappeler celui du *Petit Catéchisme* : Les Dix Commandements, le Symbole des apôtres, le Notre Père, le baptême et le repas du Seigneur. Luther avait des objectifs bien précis dans l'organisation de ses catéchismes. Les commandements servaient à montrer à l'homme son besoin; le Symbole devait lui indiquer où il pouvait trouver de l'aide; et le Notre Père devait lui montrer comment il devait demander et ainsi recevoir l'aide dont il avait besoin.

Luther ne se lassa jamais de dire qu'il demeura un étudiant du catéchisme tout le long de sa vie. Par ceci il voulait dire que les Dix Commandements, le Symbole des apôtres et le Notre Père avaient une telle profondeur qu'il lui fut impossible de les sonder complètement.

Luther voulait que le *Grand Catéchisme* soit principalement utilisé comme matériel de base pour les sermons. Les pasteurs et les prêtres avaient deux grandes faiblesses: la prédication et la connaissance théologique. Ils n'avaient pas l'habitude de prêcher. Leur attention se portait sur les rouages de la messe. Même les prêtres qui étaient ouverts à la Réforme de Luther n'avaient pas une bonne compréhension de la doctrine de l'Évangile. La Réforme de Luther mit de l'avant le principe selon lequel toute la doctrine biblique devait être publiquement proclamée aux gens. Le *Grand Catéchisme* devait fournir aux prêtres peu habitués à la proclamation publique ou peu certains de la doctrine évangélique, les éléments de base qu'ils allaient pouvoir utiliser de façon pratique et prudente dans la préparation de sermons. C'était à tous points de vue un document utile et très accessible qui permit à tous les grands principes de la Réforme de s'épanouir.

Dans le *Grand Catéchisme*, le lecteur voit Luther dans son double rôle de prédicateur et réformateur. C'est là la voix d'un homme qui a la ferme conviction que la justification est obtenue par la foi seule, et cette voix parle avec l'assurance prophétique. Un certain déséquilibre entre les sections témoignent du confessionnalisme tranchant de Luther.

Si nous devons choisir une section qui caractérise Luther, nous choisirions son explication du premier commandement, «Tu n'auras pas d'autres dieux». Il y discute avec force non pas de polythéisme ou de paganisme, mais de l'idolâtrie dont bien des chrétiens se rendent coupables. Il établit un lien entre la foi, la confiance et la justification. Luther écrit: «Avoir un dieu signifie avoir confiance et croire en lui de tout son cœur». Tous les hommes selon Luther sont religieux. L'objet de leur dévotion devient leur dieu. La « censure » de l'idolâtrie par Luther est dirigée contre ceux qui mettent leur confiance en toutes choses et en toutes personnes sauf en Dieu qui a donné son Fils pour nous. Les prédicateurs qui lisent régulièrement le *Grand Catéchisme* parlent directement aux gens comme le fit Luther. Il ne fut pas seulement un grand théologien, mais il fut aussi au prédicateur qui sut rejoindre les gens.

Le *Grand Catéchisme* est composé de cinq parties, mais la partie portant sur les commandements remplit près de la moitié des pages de celui-ci. La partie sur le Symbole des apôtres est étonnamment courte en comparaison. Luther ne s'attarde pas sur les mécanismes doctrinaux qui rendent compte des relations qu'entretiennent les trois personnes de la Trinité, au lieu il parle du Père comme du Créateur, du Fils comme du Rédempteur et du Saint-Esprit comme de celui qui dispense les dons du Christ dans l'Église. Le Notre Père donne l'occasion à Luther de démontrer l'importance d'honorer Dieu en écoutant et obéissant à sa parole. Le mal qui continue d'affliger le chrétien n'est pas un visage impersonnel mais Satan lui-même. «Délivre-nous du mal», la

dernière demande du Notre Père, est la supplication de l'homme envers Dieu pour qu'il le délivre de Satan, le pire de tous les ennemis.

La quatrième section du *Grand Catéchisme* porte sur le baptême et montre la grande estime que Luther vouait à ce sacrement. Pour Luther, le baptême est valide parce que Dieu l'a ordonné, et même l'incroyance de ceux qui reçoivent le baptême ne peut l'anéantir. Luther s'opposa fortement aux anabaptistes qui insistaient que ceux qui avaient été baptisés comme enfants soient rebaptisés. Il voyait le baptême comme une offre de la grâce de Dieu. Dénigrer le baptême des enfants revenait à dénigrer Dieu qui l'avait institué. Le baptême sans la foi est tout de même valide car il est un acte de Dieu, mais Luther n'a jamais renoncé à la doctrine selon laquelle même les enfants au moment de leur baptême peuvent croire.

Dans sa discussion sur le repas du Seigneur, Luther met l'accent sur le fait que le sacrement est l'oeuvre de Dieu et non de l'homme. Il souligne qu'en lui nous obtenons le pardon des péchés, tout comme la force et la vigueur, et que nous devons recevoir le sacrement par la foi.

Le *Grand Catéchisme* de Luther, qui vit le jour en 1529, fut reconnu comme un document confessionnel après sa mort seulement, bien qu'il ait été largement utilisé avant cette reconnaissance. La *Formule de Concorde* mentionne qu'il s'agit d'un document auquel les luthériens adhèrent. Sur le plan de la date de sa rédaction, il est le plus ancien document des confessions luthériennes, il a un an de plus que la *Confession d'Augsbourg*.

Le *Petit Catéchisme* de Luther est le résultat béni de sa grande préoccupation à ce que tous soient instruits dans les grands principes de la Réforme. L'influence de ce petit document fut énorme. Depuis 450 ans, les enfants qui se préparent à recevoir le repas du Seigneur ont mémorisé les paroles de Luther et des personnes âgées se remémorant ces belles phrases sont mortes avec le réconfort sur leurs lèvres.

La *Formule de Concorde* dit de ces deux catéchismes: « Ils sont la 'Bible des laïcs' et ils résument ce qui est développé dans l'Écriture et contiennent tout ce qu'un chrétien doit savoir pour être sauvé ». Ce n'est pas une exagération! Il n'y a pas une seule doctrine qui n'y soit pas enseignée et toute fausse doctrine qui contredit ses principes y est aussi présentée.

Alors que Luther préparait le *Grand Catéchisme*, il entreprit la rédaction du *Petit Catéchisme*. Plusieurs années auparavant Luther avait supplié ses collègues de préparer ce type de catéchisme, mais lorsqu'ils échouèrent dans cette tâche, il décida de se mettre lui-même à la tâche. De façon générale, le *Petit Catéchisme* est considéré comme un document pour les enfants, mais avec le titre que lui donna Luther, il est clair qu'il s'adressait en tout premier lieu aux pasteurs et prédicateurs. La préface indique qu'il devait être utilisé pour l'instruction des jeunes après qu'ils l'eurent eux-mêmes compris. Il devint très tôt un outil précieux présent dans tous les foyers des pays de la Réforme, un élément de base dans la vie de prière élémentaire des individus. Jusqu'à ce jour il demeure un classique dans l'expression de la foi chrétienne.

Le *Petit Catéchisme* a été révisé à maintes reprises par Luther lui-même. Le version adoptée par le *Livre de Concorde* contient neuf parties : I. Les Dix Commandements; II. Le Symbole des apôtres; III. Le Notre Père; IV. Le Sacrement du baptême; V. Confession et Absolution; VI. Le

Sacrament de l'autel; VII. La prière du matin et du soir; VIII. Les grâces; IX. Tableau domestique. Sa brièveté, sa simplicité, sa clarté et son approche gagnante donnent à ce document une vraie grandeur théologique, se classant même parmi les Symboles des apôtres et de Nicée.

Ceux qui ont grandi dans l'Église luthérienne ont été initiés au *Petit Catéchisme* en se familiarisant avec les explications de Luther sur les Dix Commandements. Peu de luthériens apprécient la grandeur théologique de ces explications. Les commandements eux-mêmes sont tirés des livres de l'Exode et de Deutéronome dans l'Ancien Testament. Ces commandements furent donnés à Moïse et sont principalement négatifs. Les mots « tu ne » en sont la marque principale. Dans son explication, Luther ajoute une note positive à ces commandements et appuie sur l'importance de celle-ci. Derrière le plan de Luther, se trouve un motif théologique de grande importance. Aussi longtemps qu'un individu est en-dehors de la grâce de Dieu, il entend la Loi de Dieu comme un grand « non » lui ordonnant de se tenir loin des choses interdites. Par la foi en Jésus-Christ, le croyant entre alors dans une nouvelle relation avec Dieu et commence alors à comprendre la Loi comme quelque chose de bon et de positif, quelque chose qui décrit sa relation avec un Père aimant. Le commandement « Tu ne dois pas tuer » est un exemple du principe de Luther, non seulement devons-nous éviter de blesser notre prochain de quelque manière que ce soit, mais nous devons aussi venir à son aide lorsqu'il est en danger. Chacun des commandements atteint le but désiré non pas lorsqu'il réussit à limiter l'action de l'homme, mais lorsqu'il lui indique de façon positive comment il doit se comporter.

Ainsi, l'explication de Luther du premier commandement qui exprime selon la Loi l'interdiction suivante : « Tu ne dois pas avoir d'autres dieux devant ma face » devient une déclaration de foi et de justification, « Nous devons craindre et aimer Dieu par-dessus toute chose et mettre en Lui seul notre entière confiance ». C'est là une invitation à mettre toute notre confiance en Dieu. Le *Petit Catéchisme* n'est pas destiné aux incroyants, mais à ceux qui correspondent à la catégorie décrite dans l'explication du premier commandement de la crainte, de l'amour, et de la confiance en Dieu. La confiance serait le meilleur synonyme du concept de la foi chez Luther.

Un autre élément fondamental de l'approche de Luther dans le *Petit Catéchisme* est sa dépendance face aux Saintes Écritures. En expliquant les règles du sabbat, il met en garde contre le mépris de la Parole de Dieu et supplie d'être attentif à sa prédication. Ses explications des sacrements démontrent aussi sa confiance dans les principes de la justification et dans l'Écriture comme l'unique autorité. Tant le baptême que le repas du Seigneur offrent le pardon des péchés. La raison pour une telle confiance dans ce que ces sacrements offrent se trouve dans la description qu'en fait les Écritures. Pour Luther, toute la théologie devait servir la justification, mais tout aussi vrai pour lui était que toute la théologie devait être tirée de l'Écriture comme de la Parole de Dieu.

L'explication de Luther du Symbole des apôtres doit sûrement faire partie de la plus grande littérature de tous les temps, tant pour sa grandeur théologique que pour la beauté de son expression. Il fournit une explication individuelle pour chacune de trois sections du symbole. Il souligne pour le croyant l'oeuvre qu'accomplit chacune des trois personnes de la Trinité. Aussi, le Dieu qui créa le ciel et la terre doit être considéré comme le Dieu responsable de mon existence. L'explication de Luther du deuxième article du symbole a été apprise et mémorisée

par tant d'individus qu'elle est devenue une expression classique de la foi chrétienne. Il ne s'agit pas d'une nomenclature de faits historiques sur la vie de Jésus, mais d'une confession saisissante que celui qui est vrai Dieu et vrai homme « est mon Seigneur, qui m'a racheté, moi un pauvre pécheur. Luther va droit au coeur de l'expiation en affirmant que le Christ a racheté le croyant par son saint et précieux sang. Il vit que le Christ et son oeuvre sont centrés sur le salut personnel du croyant. C'est la pensée qu'il saisit dans son explication du deuxième article du symbole. Uniquement pour ces mots, la mémoire de Luther mérite d'être chérie.

On oublie souvent que Luther avait conservé la confession privée et personnelle des péchés auprès du pasteur. Les deux catéchismes contiennent des instructions sur la façon dont elles doivent se dérouler. Plusieurs protestants sont craintifs à l'idée de partager leurs pensées secrètes avec une autre personne. Luther donne des conseils spécifiques sur ce genre de confession personnelle. Il ne vit pas cette confession comme une mise à nu complète de l'âme qui consiste à énumérer les moindres détails de ses propres transgressions. Il vit le péché comme une incapacité à accomplir ses devoirs envers le prochain. Cet échec était le péché qui devait être confessé.

La conception de la confession chez Luther était intimement liée à sa vision des bonnes oeuvres. Dans l'Église catholique romaine une véritable bonne oeuvre était quelque chose de nature religieuse comme faire un pèlerinage, jeûner ou payer pour qu'une messe soit récitée. Pour Luther et c'est là une de ses grandes contributions—une bonne oeuvre se définit selon l'appel qu'on a reçu. Luther dans son tableau domestique, une des parties du *Catéchisme*, vit que les bonnes oeuvres consistaient à demeurer à l'endroit et à l'occupation où Dieu nous avait placés. Le péché devient l'incapacité de remplir fidèlement ses obligations. Ainsi la confession auprès d'un pasteur signifie que les employeurs, les employés, les parents et les enfants doivent s'examiner eux-mêmes sur la base de leur appel et de leurs responsabilités.

Soulignons que plusieurs sont d'avis que l'absence de pratique de la confession dans le sens dont Luther l'avait comprise est une grande perte pour le luthéranisme.

Le *Petit* et le *Grand Catéchisme* ont reçu leur reconnaissance officielle en 1577 dans la *Formule de Concorde* et furent inclus dans le *Livre de Concorde* en 1580. À cette époque, ils avaient déjà été utilisés depuis un demi-siècle. Jusqu'à ce jour le *Petit Catéchisme* demeure un symbole inégalé du luthéranisme confessionnel. Depuis 450 ans, il a façonné la théologie luthérienne, sa pensée et son expression.

9. Enlever la poutre de son propre oeil—La Formule de Concorde

Lorsque Martin Luther mourut le 18 février 1546. Le luthéranisme s'était déjà imposé comme une force religieuse. Tout était arrivé en moins de 30 ans. Le 31 octobre 1517, un moine alors inconnu avait demandé à discuter de plusieurs points théologiques. Les pensées de cet homme étaient devenues la foi d'une forte proportion de la population mondiale.

À l'époque de sa mort, tous les documents qui sont reconnus comme les confessions luthériennes historiques, à l'exception de la *Formule de Concorde* et de l'introduction au *Livre de Concorde*, étaient écrits.

Luther n'était pas conscient de l'effet qu'avait sa théologie. Il savait bien qu'après sa mort, l'Église associée à son nom souffrirait de graves calomnies. Il n'était pas nécessaire d'avoir le don de prophétie pour faire de telles prédictions. Tout mouvement fondé à partir des idées d'une personne, qui l'a par la suite nourri pour plus d'une génération, sera sous le choc lorsqu'il perd les conseils personnels de cette personne. Luther connaissait bien les aberrations et les difficultés qu'entretenaient certains de ses collègues. Mais sa personnalité était si forte qu'il réussit à les maîtriser. Les craintes de Luther étaient bien fondées. Quelques-unes des vues de ses collègues de l'université de Wittenberg étaient sérieusement erronées. Des problèmes politiques au sein de l'Empire s'ajoutèrent aux difficultés en place. L'empereur continua de pousser l'idée d'une seule Église unie sous le contrôle de pape et il était déterminé à utiliser la force militaire dont il disposait afin d'atteindre son but.

L'histoire de ce chapitre en est une de mort et de renaissance. C'est le récit de la façon dont le luthéranisme confessionnel survécut de peine et de misère et de la façon dont il s'est renouvelé avec vigueur. Les 30 premières années du luthéranisme (1517–46) racontent l'histoire de la survie luthérienne face aux menaces du catholicisme romain et de la théologie réformée. Les luthériens furent tentés de retourner vers Rome ou bien de se joindre à Zwingli, Calvin et les réformés. La deuxième période de 30 ans (1546–77) raconte l'histoire de la façon dont le luthéranisme réussit à survivre devant toutes ces dissensions. Il se peut que les menaces de la deuxième période de trente ans furent plus menaçantes parce que les ennemis du luthéranisme s'appelaient aussi «luthériens». Après cette deuxième lutte, il y eut une réaffirmation de la foi de Luther dans la *Formule de Concorde*, un document qui reflète les luttes entre les luthériens. Sa publication fut accompagnée par une réimpression de tous les documents qui sont considérés comme les confessions luthériennes historiques. Après ceci, il n'y eut plus de doute sur ce que signifiait être luthérien. Cela signifiait accepter la *Formule de Concorde* et les autres confessions qui y sont énumérées. Le chapitre est titré « Enlever la poutre de son propre oeil » puisque à l'inverse des premières confessions, la *Formule de Concorde* traite principalement des problèmes internes parmi les luthériens et elle s'adresse de façon subsidiaire aux fausses opinions exprimées par les catholiques romains, les réformés, les anabaptistes et les autres.

L'importance de la *Formule de Concorde* peut mieux être appréciée si l'on comprend ce qui se passa entre la mort de Luther en 1546 et l'adoption de la *Formule de Concorde* en 1577.

Pendant la première période de 30 ans, le luthéranisme souffrit aux mains de théologiens et de princes trompeurs qui étaient prêts à se soumettre à des jeux politiques afin d'améliorer leur sort.

Luther mourut le 18 février 1546 et le 26 juin de la même année l'empereur et le pape mirent fin à leur longue période d'animosité et entrèrent dans une alliance dont le but était d'imposer à nouveau le catholicisme romain par la force militaire.

Les princes luthériens avaient déjà formé leur propre alliance pour se défendre, la ligue de Smalkalde qui fut formée lors de la rencontre dont il fut question aux chapitres VI et VII. Tant que Luther était en vie, l'empereur ne pouvait pas agir contre Luther à cause des dissidences intérieures au sein de l'Empire, après sa mort, les anciens ennemis de l'empereur devinrent des alliés ou furent neutralisés. Henri VIII, le roi d'Angleterre, qui considéra se joindre aux princes protestants à l'époque de son mariage avec Anne de Clève, joignit le neveu de sa première épouse et son ancien ennemi l'empereur et le roi d'Espagne Charles Quint, et força la France à entrer dans une alliance. Charles ne pouvait pas s'opposer avec succès aux luthériens si le flanc ouest de son territoire était vulnérable à une attaque par la France. Les Anglais réglèrent ce problème. Les troubles au sud-est de la frontière de l'Empire se dissipèrent dès que les Turcs furent troublés par les problèmes en Perse. L'empereur avait établi de bonnes relations avec Rome. Le pape se plia au souhait de l'empereur et convoqua un concile. Ce concile eut lieu à Trente entre 1545 et 1563. De ce concile naquit l'expression classique du catholicisme romain qui demeura déterminante jusqu'à Vatican II. Avec ses armées et ce concile, l'empereur était déterminé à atteindre l'unité au sein de l'État et de l'Église à l'intérieur des limites de l'Empire. Si tout fonctionnait tel que prévu, le rêve d'un seul Saint-Empire romain de la nation germanique se réaliserait. Afin d'atteindre ce but, la ligue de Smalkalde devait être démantelée. Et elle le fut.

Du côté des luthériens certains joignirent la cause impériale. L'empereur offrit à Maurice, le chef du duché de Saxe, le titre d'Électeur de Saxe, qui incluait les territoires appartenant à la Saxe Électorale, s'il acceptait de l'aider à éliminer la ligue de Smalkalde. La tentation fut trop grande pour que Maurice puisse y résister. Un autre prince luthérien important, Philippe de Hesse, avait brisé la loi impériale en commettant la bigamie. L'empereur lui promit de l'exempter de toute forme de punition s'il abandonnait la cause luthérienne. Philippe accepta l'offre mais fut tout de même emprisonné puisque l'empereur ne garda pas sa promesse. Ayant réussi à détruire la ligue de Smalkalde, l'empereur défit facilement les luthériens à Muehlberg sur la rivière Elbe, le 24 avril 1547. Ce furent les jours les plus tristes et les plus sombres du luthéranisme. Nos condoléances vont tout particulièrement à l'Électeur Frédéric III. Il avait soutenu la cause luthérienne à Smalkalde en 1537. Il fut défait et emprisonné par l'empereur. La mémoire de ce prince luthérien doit demeurer un trésor pour tous les luthériens confessionnels. La prison fut loin d'affaiblir son esprit, il y confessa son luthéranisme avec encore plus de vigueur. Pour lui, la pire des punitions fut d'être privé en prison des oeuvres de Luther dans lesquelles il trouva le réconfort.

Avec ses victoires sur les territoires luthériens derrière lui, l'empereur commença à introduire rapidement la doctrine et les traditions catholiques romaines dans les Églises de la Réforme. Le document qui amena ces changements fut appelé « l'Intérim d'Augsbourg » publié en 1548. Le terme « intérim » désignait le caractère temporaire de la solution jusqu'à ce que le concile

convoqué par le pape procure une solution permanente. L'Intérim d'Augsbourg fut si sévère que Maurice, le nouvel Électeur de Saxe, produisit dans la même année une version plus modérée appelée l'Intérim de Leipzig. L'objection principale des luthériens face à l'Intérim de Leipzig fut la réintroduction de certaines coutumes catholiques romaines

Aussi vite que les fortunes des princes luthériens, les territoires et les églises eurent déclinés, elles furent restaurés dès que les forces de l'empereur ne représentaient plus une menace. Maurice, le nouvel Électeur de Saxe, considéré comme un traître par plusieurs luthériens changea du tout au tout. L'opinion publique s'était retournée contre lui, ainsi, en 1552, il attaqua l'empereur et conquit ses forces en place dans la ville autrichienne d'Innsbruck. Dans un éclair, l'allié du pape était devenu le «héros du protestantisme» et il fut salué de ce titre lorsqu'il entra dans la ville impériale d'Augsbourg. Avec les forces protestantes en contrôle dans presque toute l'Allemagne, les luthériens purent obtenir de meilleures conditions de l'empereur. Un traité signé à Augsbourg en 1555 amena une ère de paix politique sur les territoires luthériens, car la Paix d'Augsbourg, nom officiel de ce document, leur procura une reconnaissance légale dans l'Empire. Cependant la restauration de la paix politique sur les territoires luthériens ne fut pas accompagnée par une harmonie théologique dans les Églises. Trois différents groupes parmi les luthériens se formèrent. Un de ces groupes fut dirigé par Mélanchthon qui était généralement reconnu comme le successeur naturel de Luther. Appelés les philippistes du nom de leur chef Philippe Mélanchthon, ce groupe prônait certaines formes de réconciliation avec les réformés et les catholiques romains. Ils permirent la réintroduction de certaines traditions et pratiques catholiques romaines dans leurs Églises sans trop d'objection. Ces hommes étaient principalement associés à l'université de Wittenberg où Luther avait enseigné pendant plusieurs années. À l'opposé se retrouvaient ceux qu'on appela les «gnesio-luthériens» (les vrais luthériens) dirigés par un jeune théologien du nom de Matthias Flacius. Ils prônaient une adhésion totale aux vues de Luther. Ils demandèrent à ce que le groupe de Mélanchthon soit déclaré non-luthérien. Le dernier groupe à émerger occupa la position du centre. Il était complètement soumis aux vues de Luther, mais son but principal était de rétablir l'harmonie parmi les luthériens. De ce troisième groupe est issue la *Formule de Concorde*. La *Formule de Concorde* s'adressa directement aux problèmes à l'origine des conflits internes et, grâce à elle, l'unité put être restaurée.

Plusieurs livres ont été écrits sur l'origine de la *Formule de Concorde*, nous ne pouvons qu'effleurer quelques-uns de ses points culminants. Jean Brenz exposa la position distincte des luthériens par rapport au Calvinisme. Il mourut en 1570, sept ans avant la rédaction de la *Formule de Concorde*, mais il fut tout de même considéré comme l'un des pères de la *Formule*. L'oeuvre de Brenz fut continuée par Jacob Andreae, l'auteur d'un document publié en 1567 qui soulignait les controverses parmi les luthériens. Il publia aussi une série de sermons en 1573 dans une langue très simple qui indiquait de quelle façon les controverses pouvaient se régler. Sous les conseils de Martin Chemnitz, un éminent théologien (souvent appelé «Le deuxième Martin» faisant de lui un être comparable à Luther) et certains autres, Andreae réédita ses sermons dans un document appelé la *Concorde de Souabie*. Chemnitz et Chytraeus (un professeur à l'université de Rostock dans le nord de l'Allemagne) qui fut connu comme la *Concorde de Souabo-Saxonne*.

La découverte que des Calvinistes se faisaient passer pour des luthériens à l'université de Wittenberg provoqua la recherche d'une solution aux problèmes qui embêtaient les luthériens. L'Électeur Auguste, qui découvrit le complot, urgea la rédaction d'un document appelé la Formule de Maulbronn et il prit en charge la tâche de rassembler les théologiens des divers territoires à Torgau en 1576. Les théologiens, en utilisant comme fondement la Concorde de Souabo-Saxonne et certains éléments de la Formule de Maulbronn, produisirent le Livre de Torgau. Celui-ci fut alors distribué dans les territoires luthériens afin de recueillir l'opinion des gens. La réponse fut généralement positive. Andreae, Chemnitz et Chytraeus retravaillèrent le document tout en examinant les suggestions qui avaient été faites. Le Livre de Torgau tel que réédité par ces trois théologiens et révisé par certains autres devint connu sous le nom de Livre de Bergen. Ce document est devenu la Solida Declaratio de la *Formule de Concorde*. Il fut complété en 1577 et fut inséré à la fin des confessions luthériennes historiques.

Certains trouvèrent le Livre de Bergen ou la Solida Declaratio d'une longueur excessive. Nous pouvons partager ce genre de critique à propos de plusieurs écrits; ils sont trop longs et compliqués. Afin de répondre à ces critiques, Andreae prépara un sommaire ou résumé appelé l'Épitomé de la *Formule de Concorde*. L'Épitomé présente le même matériel, article par article, comme la fait la Solida Declaratio, mais sous une forme plus abrégée.

Elle peut être survolée rapidement afin d'en saisir, les points controversés et la réponse luthérienne face à ceux-ci. Pour une explication théologique plus approfondie, on peut consulter la Solida Declaratio. La Solida Declaratio et l'Épitomé forment la *Formule de Concorde*.

L'appui que reçut à travers l'Allemagne la *Formule de Concorde* fut renversant, un total de 8 188 pasteurs et théologiens luthériens et 51 dirigeants gouvernementaux la signèrent. Elle fut appelée la *Formule de Concorde* parce qu'elle restaura la paix et l'harmonie parmi les luthériens par une entente doctrinale. Un luthéranisme très fragmenté fut ainsi guéri.

Afin de célébrer la restauration de l'entente doctrinale, la publication de l'ensemble des confessions luthériennes fut prévue pour le 25 juin 1580, journée du 50^e anniversaire de la présentation de la *Confession d'Augsbourg*. Le volume regroupant les confessions luthériennes fut appelé le *Livre de Concorde*. Le fait que (puisque'il était déjà mort) Luther ne participa pas à la préparation et à la rédaction de la *Formule de Concorde* ou dans la publication des confessions luthériennes dans le *Livre de Concorde* démontre la grande force confessionnelle et doctrinale du luthéranisme. Ainsi rien de tout cela ne dépendait de la personnalité d'un seul homme ou d'un culte qu'on lui aurait voué.

Le terme latin pour le *Livre de Concorde* est « Concordia », et il est utilisé comme abréviation pour la collection des confessions luthériennes de la même façon que « Augustana » est toujours utilisé parmi les luthériens, tout particulièrement lorsqu'il s'agit de donner un nom aux collèges, aux séminaires et aux églises. Partout où il est utilisé, il doit nous rappeler notre allégeance aux confessions.

La *Formule de Concorde* à la fois dans la Solida Declaratio et dans l'Épitomé contient 12 articles. L'ordre de ces articles dans la *Formule* ne représente pas l'ordre chronologique de l'apparition des problèmes. Chacun de ces douze articles sont développés selon un même plan.

Dans un premier temps, on identifie le problème historique au sein de l'Église, sans mentionner toutefois le nom de ceux qui étaient impliqués. Dans un deuxième temps, la réponse luthérienne est donnée. Enfin, les arguments controversés de la position adverse sont présentés. Cette méthode directe rend chacun des articles un tout facile à comprendre. Une brève discussion sur chacun des articles suit.

Article 1

Le premier article, « Le péché originel », traite d'un problème qui n'aurait jamais dû survenir puisque qu'il semble bien que ceux qui sont concernés aient été pris à leur propre jeu. Les luthériens ont conservé une position ferme au sujet du péché originel. Dans leurs écrits confessionnels précédents, ils avaient fortement condamné les catholiques romains pour avoir affirmé que l'homme inconverti pouvait participer à son salut. Cette doctrine est aussi appelée le synergisme. Malheureusement, certains luthériens dont Mélanchthon ont fait quelques pas dans cette direction après la mort de Luther. Cependant, au cœur de la doctrine de Luther sur la justification par la grâce par la foi seule est la doctrine concomitante selon laquelle l'homme ne participe pas et ne peut contribuer quoi que ce soit à son salut. Luther est venu à cette conclusion après avoir étudié les Écritures et après certaines expériences personnelles pénibles. Un des plus grands disciples de Luther, Matthias Flacius, dans son empressement à présenter la position de Luther sur le péché originel avait été jusqu'à affirmer que la nature humaine est elle même péché. La position luthérienne est que la nature humaine est pécheresse, mais cela ne revient pas à dire qu'elle est péché. La conclusion logique de l'affirmation de Flacius ferait de Dieu la cause du péché puisqu'il a créé la nature humaine. La *Formule de Concorde* rejette cette vision erronée en affirmant que la nature humaine n'est pas péché en soi puisque c'est Dieu qui l'a créée, que le Fils de Dieu l'a assumée dans l'incarnation, et que Dieu l'a ressuscitera au dernier jour. Les luthériens insistent cependant sur le fait que le péché vit dans tous les coins et recoins de la nature humaine.

Article II

Le deuxième article, « Le libre arbitre » parle de l'erreur du synergisme, cette position qui affirme que l'homme non converti peut participer dans son salut. Mélanchthon écrivit que les trois sources du salut de l'homme étaient l'Esprit, la Parole et la volonté de l'homme qui ne résiste pas. La dernière source fut condamnée comme une forme de synergisme puisqu'elle implique que la personne qui n'est pas convertie puisse amener quelque chose de bon dans le processus du salut. Le sujet de la coopération de l'homme ne fut pas considéré car celui-ci fut créé dans la sainteté ou en régénération ou dans une gloire finale. Dans les trois cas ci-dessus, la volonté de l'homme est déjà sous l'influence divine. Les philippistes étaient d'avis que l'homme pouvait dans son état de péché coopérer à son salut. La *Formule de Concorde* présente comme la position luthérienne celle de Luther telle qu'élaborée dans son célèbre écrit de la Réforme *Du serf-arbitre*. Cet ouvrage de Luther était dirigé contre Érasme et son ouvrage *Diatribes sur le libre-arbitre* qui parut au début de la Réforme. Érasme fut un célèbre humaniste hollandais, il fut responsable pour l'édition du Nouveau Testament en grec duquel Luther avait fait sa traduction en allemand. La tradition humaniste issue de la Renaissance accorde à la nature

humaine de grandes possibilités. La vision luthérienne de l'homme le présente à l'état naturel non seulement comme aveugle et sourd à l'oeuvre de Dieu, mais comme l'ennemi de Dieu. Laisse à lui-même, il résiste et lutte contre Dieu à chaque occasion qui se présente à lui.

Dieu ne force personne à croire, mais l'Esprit opère par la Parole des étincelles de foi. Dans ce processus, l'homme n'y est pour rien. L'incapacité de l'homme de répondre de ses propres forces à l'invitation de Dieu est l'élément central de la doctrine luthérienne. Aussi longtemps qu'on croira que l'homme contribue quoi que ce soit à son salut, il peut être sauvé par la grâce, mais pas par la grâce seule.

Article III

«De la justice de la foi », le sujet du troisième article s'attarda sur un problème qui n'a pas son égal dans l'histoire de l'Église. Deux erreurs identiques sont traitées. André Osiandre, un théologien luthérien, avait enseigné que la justification a lieu lorsque la nature divine du Christ habite en l'homme. Francesco Stancarò, un professeur italien à Königsberg en Allemagne, défendait la position opposée en affirmant que la justification a lieu lorsque la nature humaine du Christ habite en l'homme.

La *Formule de Concorde* vit les ramifications fâcheuses que de telles visions, bien que rares, pourraient avoir. Les deux proposent une vision insoutenable de la séparation des deux natures du Christ. Encore plus dangereuse fut la définition de la justification par Osiandre et Stancarò selon laquelle la justification a lieu lorsque le Christ habite à l'intérieur de tous les croyants. Cette position est fermement rejetée par la *Formule de Concorde* qui déclare que la justification est un acte de nature juridique par lequel Dieu déclare le pécheur justifié par la foi à cause des mérites du Christ.

La justification n'est pas un événement, quelque chose qui arrive à l'intérieur de l'homme comme ils l'enseignèrent. Ce qui a lieu en l'homme c'est la sanctification, un résultat de la justification, mais qui ne peut être confondue ou considérée comme l'équivalent de la justification. Si la justification se passait à l'intérieur de l'homme, ce dernier n'aurait qu'à regarder à l'intérieur de lui et non en Christ pour son salut. Les luthériens croient que le Christ habite à l'intérieur du chrétien, mais cela est le résultat de la justification et non sa raison. En déclarant que la justification est à l'intérieur de l'homme au lieu d'y voir un acte de Dieu, Osiandre et Stancarò ne faisaient que revenir à la position catholique romaine qui voyait la justification comme un processus dont la vie chrétienne est l'aboutissement.

Article IV

La doctrine luthérienne selon laquelle la justification ne dépend pas des bonnes oeuvres fit qu'on accusa les luthériens de s'opposer aux bonnes oeuvres. L'article doctrinal le plus long de la *Confession d'Augsbourg* démontre la sensibilité luthérienne face à cette accusation sans fondement. L'article IV de la *Formule* « Les bonnes oeuvres » reprend à nouveau le sujet. L'Intérim de Leipzig parle des bonnes oeuvres comme d'un élément essentiel au salut. Certains

théologiens luthériens trouvèrent les termes de l'Intérim acceptables et citèrent certaines des expressions de Mélanchthon afin d'appuyer leurs positions. Georges Major dénonça cette position erronée sans aucune hésitation. Il affirma que les bonnes oeuvres étaient nécessaires au salut et que sans les bonnes oeuvres personne ne pouvait être sauvé. Nicholas von Amsdorf réagit fortement à cette déclaration et tomba dans le piège inverse en déclarant que les bonnes oeuvres étaient nuisibles au salut. Dépendamment du contexte dans lequel ces positions contradictoires étaient présentées, elles pouvaient être toutes deux justes ou toutes deux incorrectes. La *Formule de Concorde* répond : Les bonnes oeuvres sont nécessaires, mais l'expression «pour le salut» devrait être omise. La foi ne peut refuser d'accomplir de bonnes oeuvres. Le chrétien accomplit ces bonnes oeuvres sans y être contraint. Mais en ce qui concerne le salut ou la justification devant Dieu, les bonnes oeuvres ne jouent aucun rôle.

Article V

L'Évangile, en tant que la Bonne Nouvelle de Dieu qui procure le salut à tous les hommes à cause des mérites du Christ, est au centre de la théologie luthérienne. Cependant, pour certains luthériens le coeur de l'Évangile a été interprété de façon à signifier que c'était là l'unique parole de Dieu valide pour eux. Ceux qui furent si centrés sur l'Évangile, finirent par accepter la fausse opinion selon laquelle la Loi n'aurait aucun rôle à jouer dans la vie chrétienne. L'article V «La Loi et l'Évangile» discute du rôle respectif de la Loi et de l'Évangile et de leur relation entre eux. Ceux qui soutenaient cette position « anti-Loi » étaient appelés les «antinomistes», un mot qui vient du grec et qui signifie ceux qui sont opposés à la Loi.

Le problème de l'antinomisme existait déjà à l'époque de Luther. Le réformateur avait dû combattre un certain Jean Agricola et son enseignement qui affirmaient que seul l'Évangile avait le pouvoir de conduire le pécheur à la repentance. Les vues d'Agricola qui confondaient l'Évangile et la Loi eurent très peu d'influence. Cependant après la mort de Luther, le problème du rôle respectif de la Loi et de l'Évangile dans la vie du chrétien fut à nouveau soulevé.

La *Formule de Concorde* reconnaît que le terme « évangile » puisse être utilisé de plusieurs façons et que les Écritures elles-mêmes utilisent ce mot de différentes manières. Mais lorsque le terme « évangile » est utilisé dans l'expression « Loi et Évangile » il fait référence à la prédication du salut en Jésus-Christ. Le rôle de la Loi ne peut en aucun cas être transmis à l'Évangile. La Loi et l'Évangile doivent tous les deux être prêchés. La Loi et ses menaces opèrent la repentance, et l'Évangile, en tant que proclamation de l'oeuvre du Christ, opère la foi. Sans la Loi, on ne peut saisir l'Évangile; sans l'Évangile, la Loi ne peut que conduire les hommes au désespoir ou faire d'eux des hypocrites.

La crucifixion du Christ est un exemple de la façon dont un événement historique peut être utilisé pour prêcher la Loi et l'Évangile. Sa mort nous montre la sévérité du châtement à l'égard de notre péché. C'est là un exemple de la façon dont la Loi peut être prêchée puisqu'elle nous permet de devenir conscients du caractère sérieux de notre péché. Mais lorsque la crucifixion est prêchée afin de démontrer que nos péchés ne sont plus comptés contre nous alors l'Évangile est prêché. Les événements historiques ne sont pas en soi Loi et Évangile, mais il est possible de prêcher sur ces événements de façon à ce qu'ils deviennent Loi et Évangile. Aussi la Loi et

l'Évangile sont des catégories que l'on peut utiliser tout le long du récit biblique pour aider les gens à reconnaître leurs péchés et à se repentir et par la suite à croire qu'ils ont en Jésus-Christ un Dieu de miséricorde.

Article VI

L'article VI de la *Formule de Concorde*, «Le troisième usage de la Loi» est la suite de l'article précédent «La Loi et l'Évangile». On y traite de la validité et de l'utilité de la Loi dans la vie chrétienne. La plupart des luthériens se souviendront de l'enseignement du *Petit Catéchisme* sur les trois usages de la Loi—(barrière, miroir, et règle) cette distinction entre les trois usages de la Loi telle que présentée dans l'article VI est très luthérienne.

La Loi en tant que barrière est utilisée par les gouvernements pour redresser toutes les formes de mal et pour maintenir l'ordre public. Luther vit que la Loi fonctionnait à travers les gouvernements comme une extension de Dieu le Créateur. Le premier usage de la Loi fait partie de l'explication de Luther «sur le bon gouvernement» dans l'expression «Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien» dans le Notre Père.

Le deuxième usage parle de la Loi comme d'un miroir qui permet à l'homme de voir ses péchés et de l'amener à la repentance. Ce sujet est discuté à l'article V, «La Loi et l'Évangile». Le troisième usage traité dans l'article VI concerne la validité de la Loi dans la vie chrétienne. Alors que certains reconnaissent les deux autres usages, ils ne peuvent concevoir de quelle façon la Loi pourrait s'appliquer dans la vie du chrétien. Ils soutiennent que celle-ci existe pour les hommes mauvais, mais non pour ceux qui sont libérés par l'Évangile. La *Formule de Concorde* déclare que la Loi qui condamne la personne qui n'est pas régénérée prend une nouvelle forme dans la vie régénérée du chrétien. Elle lui indique ce qui plaît à Dieu. Seul l'Évangile peut susciter de bonnes oeuvres, mais la Loi instruit le chrétien sur la forme que ces bonnes oeuvres doivent avoir. Luther, lui-même, a donné des exemples concrets de cet enseignement, de cet usage de la Loi, dans son explication sur les Dix Commandements.

Article VII

Plusieurs sujets ont divisé le luthéranisme de la théologie réformée associée avec Ulrich Zwingli et Jean Calvin, mais le sujet le plus divisif demeure le repas du Seigneur. Plusieurs conceptions différentes circulaient parmi les réformés, mais elles s'opposaient toutes à la position luthérienne du pain et du vin comme le corps et le sang du Christ. Les différences entre les deux groupes étaient déjà articulées lorsque Luther rencontra Zwingli à Marbourg en octobre 1529. L'article VII, «La Sainte Cène», représente la réponse luthérienne aux idées réformées qui avaient été acceptées dans certains milieux luthériens.

Philippe Mélanchthon serait responsable de l'introduction dans l'Église luthérienne de certaines des vues réformées ou calvinistes sur le repas du Seigneur. L'édition de 1540 de la *Confession d'Augsbourg* de Mélanchthon connue sous le nom de «Variata» admettait la conception spiritualisante de Calvin.

Les Calvinistes pouvaient alors répandre leurs vues en utilisant des expressions généralement associées au luthéranisme. Il faut se rappeler que les fausses doctrines sont presque toujours coupables d'utilisation de langages trompeurs. L'utilisation d'expressions luthériennes pour propager les enseignements de Calvin fut appelée le «crypto-calvinisme», ce qui veut dire calvinisme caché sous une autre forme, dans ce cas le luthéranisme. L'université de Wittenberg, le lieu de naissance de la Réformation luthérienne, fut le centre de cette hérésie crypto-calviniste. Il importe de se rappeler de l'Électeur Auguste de Saxe, le successeur de son frère Maurice, en tant que dirigeant de la Saxe électorale. Alerté par plusieurs théologiens, Auguste soupçonna que quelque chose clochait à la faculté théologique de Wittenberg et commença une enquête. Il adressa une série de questions directes et pertinentes aux professeurs. Ils répondirent en citant Luther et avec certaines citations ambiguës de Mélanchthon tout en attaquant Flacius et certains autres qui les avaient accusés. La propagande des crypto-calvinistes fut si efficace que l'Électeur Auguste retira ce qui restait de vrais luthériens au sein de la faculté à Wittenberg. Puis, soudainement, les yeux d'Auguste s'ouvrirent. Une lettre fut délivrée à la mauvaise personne. Écrite par Casper Peucer, le beau-fils de Mélanchthon et l'un des membres du complot crypto-calviniste à Wittenberg, elle devait être remise à un prédicateur du même esprit, le pressant de remettre à l'épouse de l'Électeur un livre de prière calviniste afin d'exercer sur celle-ci une plus grande influence. Par erreur, la lettre a été livrée à un prédicateur orthodoxe qui la montra à l'Électeur. Le complot fut donc exposé au grand jour. Après quelques enquêtes, la faculté fut démise et des professeurs authentiquement luthériens furent installés.

Ce que la *Formule de Concorde* avait à dire à propos du repas du Seigneur devint plus significatif et crucial à cause de cet événement à Wittenberg. L'article VII répond directement à cette crise.

Dans l'article VII, les écrits de Luther et les autres documents confessionnels sont abondamment cités. Les luthériens voient dans le repas du Seigneur une union entre les éléments terrestres que sont le pain et le vin et le corps et le sang du Christ. Cela est appelé «l'union sacramentelle». Les attaques les plus vives sont dirigées à l'encontre des vues «sacramentaires» (réformées) qui nient la présence réelle. Seize différentes vues y sont condamnées. Quatre arguments tirés de la *Grande Confession de la sainte Cène* de 1528 de Luther sont insérés dans la *Formule de Concorde*:

1. Jésus est (indivisiblement) Dieu et homme.
2. Jésus est à la droite de Dieu et est partout et capable de faire toutes choses.
3. La Parole de Dieu ne ment pas.
4. Dieu n'est pas limité à un endroit à la fois.

Article VIII

Lorsque les luthériens défendent la présence réelle à l'encontre des réformés, il est clair qu'il y a de graves différences entre les deux groupes à propos de la christologie (la doctrine du Christ). L'article VIII de la *Formule de Concorde*, «La personne du Christ,» répond à ces questions importantes.

Les différences entre la christologie des luthériens et celle des réformés furent soulevées lors des premiers entretiens qu'eurent Luther et Zwingli à propos du repas du Seigneur. Luther s'indigna de la position de Zwingli qui affirmait que le corps humain du Christ était si confiné à la droite de Dieu qu'il ne pouvait d'aucune façon être présent sur terre dans le repas du Seigneur. Pour Luther, la droite de Dieu était partout où il manifestait sa puissance. Zwingli vit la droite de Dieu comme un endroit fixe où était confinée la nature humaine du Christ. Calvin n'alla pas au-delà de la position de Zwingli sur ce sujet.

Les théologiens réformés et ceux qu'ils ont influencés parmi les luthériens opèrent toujours avec ces idées. Pour les réformés, la nature humaine et la nature divine du Christ sont si distinctes qu'elles opèrent de façon parallèle, et non l'une à travers l'autre comme l'enseigne le luthéranisme. Les réformés n'attribuaient pas à la nature humaine de Jésus les attributs et l'adoration qui sont propres à la divinité. Une nature humaine qui n'a pas été touchée et n'est pas infusée par la nature divine ne peut être présente sur terre partout où le repas du Seigneur est célébré. Les luthériens virent dans la position des réformés un renouveau de l'ancienne hérésie nestorienne qui soutenait que les deux natures du Christ existent de façon parallèle, dans une relation qui implique la non-participation mutuelle entre les deux natures. Pour les luthériens, la pensée calviniste s'approchait du rejet de l'union personnelle à l'intérieur du Christ. Le nestorianisme sous toutes ses formes affirme qu'il y a deux personnalités dans la personne de Jésus et nie ainsi toute forme d'incarnation réelle.

L'article VIII réaffirme les décisions prises lors du Concile de Chalcédoine en 451. Ce concile rejeta le nestorianisme et affirma la communication mutuelle des deux natures du Christ et de leurs attitudes. L'article VIII confesse que le Fils de Dieu est devenu homme et à travers cet événement il y avait une union entre la nature humaine et divine de telle façon que l'une des créatures est toujours présente avec l'autre et participe dans tout ce que l'autre fait. Pour une meilleure compréhension de la personne du Christ, les luthériens ont développé trois catégories afin de décrire, mais non expliquer, cette mystérieuse union.

La première catégorie décrit le Christ comme une seule personne ayant des attributs divins et humains mais les attributs divins sont assignés à la nature humaine. La deuxième catégorie affirme que le Christ accomplit à la fois des actes humains et divins mais que la nature humaine est responsable pour les actes humains et inversement la nature divine pour les actes divins. La troisième catégorie est la plus importante. Selon cette catégorie tous les attributs de la nature divine sont assignés à la nature humaine. Cependant, les attributs humains ne sont pas assignés à la nature divine. Ceci fait en sorte que la nature humaine n'est pas égale à la nature divine et ainsi la nature humaine n'a rien perdu de son humanité. Avec cette doctrine de l'infusion divine à l'intérieur de la nature humaine, les luthériens n'avaient aucun problème à affirmer la présence

en tous lieux de la nature humaine, y compris dans le repas du Seigneur. La nature humaine du Christ n'est pas plus confinée et emprisonnée que ne l'est Dieu.

Dans une telle conception de la personne du Christ, les luthériens ne recherchaient pas seulement un appui idéologique face à leur croyance sur la présence du Christ dans le repas du Seigneur. Leur vision du Christ représentait une confession de leur foi à propos de l'incarnation. C'est sur cette conception de la personne du Christ et de l'incarnation que repose la doctrine de l'expiation puisqu'en tant que Dieu, la mort de Jésus avait une valeur infinie. Sans la participation totale de la nature divine et de la nature humaine, la mort de Jésus n'avait pas plus de valeur que celle d'un grand martyr. Cette expiation universelle, dont la valeur est basée sur le Dieu-homme, Jésus-Christ, qui s'offrit lui-même, donna à Dieu le fondement pour justifier les pécheurs par les mérites du Christ. La doctrine luthérienne est christocentrique ainsi il est absolument essentiel que la juste doctrine à propos de la personne du Christ soit maintenue.

En exposant leur conception de la personne du Christ, les luthériens ont puisé abondamment dans les Saintes Écritures et les écrits de Luther. Leur position n'était ni nouvelle ni particulière, elle ne faisait que réaffirmer la conception de l'Église primitive et catholique. Encore une fois les luthériens démontraient qu'ils ne formaient pas une secte. Martin Chemnitz écrivit un volume considérable, dont le titre est *De Duabus Naturis*, afin de démontrer que la position luthérienne avait ses racines dans l'Église ancienne.

Article IX

Le sujet de l'article IX de la *Formule de Concorde* est «De la descente du Christ aux enfers». Dans l'Église primitive il n'y avait pas d'opinion unanime à propos de la signification de l'expression «Il descendit aux enfers» dans le Symbole des apôtres. Certains croyaient que cela signifiait qu'après sa mort le Christ avait libéré tous les saints de l'Ancien Testament qui se trouvaient dans un endroit qui leur était réservé pour leur permettre de se rendre au ciel. L'opinion populaire voulait qu'il s'agisse de la proclamation par le Christ de sa victoire sur Satan. Puisque toute cette affaire ne fut pas réglée pour plusieurs siècles de l'histoire de l'Église, il n'est pas étonnant qu'une différence d'opinion se souleva parmi les théologiens luthériens. Un officiel de l'Église à Hambourg affirma que le corps du Christ demeura dans le tombeau, mais que son âme descendit aux enfers pour parfaire son humiliation et son oeuvre expiatoire pour les péchés. Ceux qui s'opposèrent à cette position firent remarquer les paroles de Jésus sur la croix «tout est accompli». Comme une indication que l'oeuvre expiatoire du Christ avait été accomplie. Cet article le plus court de tous les articles de la *Formule de Concorde* expose ses arguments en quatre points:

1. Christ en tant que Dieu et homme descendit aux enfers.
2. Cette descente fut un acte de gloire et non un acte d'humiliation.
3. Cet article doit être accepté par la foi sans spéculer sur les détails.

4. Cette doctrine procure un grand confort aux chrétiens puisqu'elle promet la victoire sur Satan et l'enfer.

Certains luthériens de nos jours ont entretenu des vues à propos de la descente aux enfers du Christ qui vont à l'encontre de cet article. Dans certaines traductions récentes du Symbole des apôtres, sa descente aux enfers est expliquée comme étant tout simplement sa mort. Une telle vue n'est pas en accord avec l'article IX de la *Formule de Concorde*.

Article X

L'article X de la *Formule de Concorde* a un très long titre «Des cérémonies ecclésiastiques appelées Adiaphora». Adiaphora est un mot grec qui signifie des choses intermédiaires et indifférentes. Il peut sembler étrange que l'Église ait besoin d'un article de doctrine qui porte sur des éléments qui sont sans importance. Mais c'est une controverse à propos des adiaphora qui causa la première véritable division parmi les luthériens après la mort de Luther.

L'histoire de la réussite de l'empereur à subjuguier les territoires luthériens et à imposer aux individus les Intérim a été racontée au début de ce chapitre. La réponse luthérienne n'était pas unanime. Philippe Mélanchthon donna son appui à cet arrangement puisqu'il s'agissait, selon lui, de la meilleure chose à faire pour les luthériens qui avaient été subjugués. Matthias Flacius s'opposa à l'acceptation de l'Intérim. La réponse donnée à l'article X fut celle adoptée par Flacius qui refusa de tolérer la réintroduction de pratiques catholiques romaines. Les chrétiens sont libres d'accepter ou non certaines pratiques, coutumes ou rituels qui ne sont ni interdits ni prescrits par la Parole de Dieu, et ils doivent résister afin de ne pas se conformer à certaines pratiques qui donneraient l'impression qu'ils se soumettent à de fausses doctrines. Si une ordonnance humaine reçoit un statut divin ou est perçue comme nécessaire au salut, il faut y résister.

Les luthériens à l'époque de la Réformation ne furent pas les premiers à rencontrer ce genre de problème. À l'époque apostolique la circoncision était devenue un adiaphoron pour les chrétiens. Alors que Paul était d'accord avec la circoncision volontaire de Timothée afin de ne pas offenser, il refusa d'acquiescer à la demande de circoncision de Tite des judaïsants. Une telle soumission aurait signifié que Paul était d'accord avec la prétention des judaïsants que la circoncision était nécessaire au salut.

À l'inverse de plusieurs autres dénominations, les luthériens n'ont pas à observer des traditions et des rites. Néanmoins, l'histoire montre qu'ils sont très préoccupés avec le bon ordre. Dès le début, Luther et ses collègues établirent certaines règles quant au déroulement des cultes pour les nouvelles Églises protestantes. Certaines de ces règles pourraient nous sembler étranges aujourd'hui.

Le message de l'article X veut qu'aucune ordonnance humaine ne puisse prétendre être de droit divin et toute pratique qui demande la soumission à une fausse doctrine ne doit pas être tolérée.

Article XI

Le sujet de l'article XI de la *Formule de Concorde* «De la prédestination éternelle et de l'élection divine» expose un point qui n'avait pas encore soulevé de problèmes véritables parmi les luthériens. Il fut inclus afin de prévenir toutes difficultés qui pourraient survenir. Martin Luther avait exposé le concept de la grâce de Dieu d'une façon si absolue, sans l'ombre d'une participation de l'homme dans son salut, qu'il semble naturel d'affirmer que Dieu est la cause de la damnation de l'homme. Ceci ne fut jamais l'enseignement de Luther. Cependant Jean Calvin et les réformés enseignaient la «double prédestination» : Certains sont prédestinés pour le ciel et d'autres pour l'enfer.

L'article XI fait la distinction entre la prescience et l'élection. Par sa prescience Dieu connaît toutes les choses bonnes et mauvaises avant qu'elles arrivent, mais il n'est d'aucune façon la source du mal. Ceci se distingue du calvinisme où Dieu est la cause ultime de la damnation de l'homme. Les luthériens enseignent cependant que Dieu est l'unique cause et source du salut de l'homme. C'est un mystère profond que de savoir pourquoi certains seront sauvés et d'autres non, mais l'Écriture enseigne que l'on ne doit pas spéculer sur ce sujet.

La foi est la démonstration de l'élection du chrétien. L'élection ne devrait pas cependant être vue comme l'approbation pour l'éternité de la foi de l'homme. Dieu ne choisit pas l'homme à cause de sa foi. C'est plutôt l'inverse. La foi est le résultat de l'élection. La doctrine de l'élection est une réaffirmation de la doctrine de grâce telle que vue par Dieu pour l'éternité.

Le but de Dieu alors qu'il révèle la doctrine de l'élection est de procurer aux chrétiens le réconfort et la certitude du salut. C'est pour cela qu'il faut que cette doctrine soit proclamée aux chrétiens, tout particulièrement à ceux qui doutent de leur salut.

On pourrait presque dire que les auteurs de la *Formule de Concorde* avaient le don de prophétie lorsqu'ils insérèrent cet article sur l'élection divine. Car 300 ans plus tard une controverse sur ce sujet se souleva parmi les luthériens aux États-Unis brisant l'unité confessionnelle pour laquelle les luthériens conservateurs avaient travaillé si fort. Des différences sur ce point parmi les luthériens dans la dernière partie des années 1800 sont toujours perçues comme la cause principale des différends qui existent toujours parmi les luthériens. Lors de cette controverse, les réponses fournies par l'article XI sur la prédestination s'avèrent très utiles.

Article XII

Les premiers onze articles de la *Formule de Concorde* portent sur des problèmes qui touchent les théologiens luthériens. Le douzième et dernier article ne discute pas de problèmes parmi les luthériens mais avec d'autres groupes religieux. Il est intitulé «Des autres hérétiques et sectaires». Les anabaptistes, les sectateurs de Schwenckfeld, les nouveaux ariens et les nouveaux antitrinitaires sont spécifiquement mentionnés. Dès le début, les luthériens s'opposèrent à ces groupes. On peut s'avancer et dire que la Réforme de Luther a fait ressortir plusieurs sentiments inavoués, mais lui et ses disciples n'ont jamais approuvé de tels groupes. Dans cet article, les vues inacceptables sont rassemblées pour y être rejetées. Parmi celles-ci on

retrouve : Jésus n'est pas Dieu mais seulement un surhomme; seuls les adultes (et non les enfants) devraient être baptisés. Il est mal de participer dans les gouvernements; les sacrements ne sont pas des moyens de grâce. La plupart de ces vues sont toujours soutenues par plusieurs groupes religieux de nos jours. Tristement, plusieurs luthériens ont aussi de telles opinions.

Épilogue

En 1580, l'ère de la Réforme était pratiquement terminée et l'Église se dirigeait vers une nouvelle période de son histoire. Bien que l'Église aimerait pouvoir rester figée dans le temps, les mouvements de l'histoire l'entraînent.

Les années 1600 représentent une période de croissance théologique. Ce siècle fut témoin de grands développements sur le plan théologique qui ont produit les grandes oeuvres classiques du luthéranisme. Toutefois, ce siècle vit aussi la Contre-Réforme catholique romaine récupérer de larges territoires en Europe pour la papauté. Ce fut aussi l'époque de la guerre de Trente ans qui dévasta l'Allemagne.

L'Église sur la terre—l'Église « engagée » ne peut espérer atteindre la paix théologique. Ce but ne sera atteint qu'au ciel. Selon la parabole de Jésus à propos du semeur, Satan est constamment à l'oeuvre semant de l'ivraie parmi le blé. Vers la fin des années 1650, un mouvement appelé «le piétisme» émergea. Il mettait l'accent sur les sentiments et les émotions dans la religion. Le luthéranisme jugé plus strictement confessionnel et orthodoxe perdit sa bonne réputation. Il était identifié comme une religion trop rationnelle.

Sous l'influence du piétisme, les différences entre le luthéranisme et le calvinisme ne semblèrent plus insurmontables. Encore plus significatives que le piétisme furent les conséquences du rationalisme dans les années 1700. Le christianisme en Europe ainsi que le luthéranisme furent presque anéantis vers la fin de ce siècle. Plusieurs pays demeurèrent officiellement luthériens, mais le luthéranisme confessionnel des années 1500 n'était plus une réalité. On enseignait aux gens que la raison était la seule source de la vérité religieuse—l'homme n'avait plus besoin de la révélation chrétienne pour connaître Dieu, ils pouvaient se servir de la nature et de sa raison. Même notre époque, qui est reconnue pour son matérialisme, n'a jamais atteint de tels bas-fonds. Au début des années 1800, un miracle comparable à la découverte de la justification par Luther dans les années 1500 produisit un réveil et une prise de conscience de la vérité confessionnelle.

Un certain nombre de théologiens, la plupart d'entre eux de jeunes étudiants en théologie, commencèrent à lire Luther, les confessions luthériennes et d'autres théologiens luthériens, et ils découvrirent que la foi de Luther n'était pas enseignée dans les universités luthériennes et n'était pas prêchée du haut des chaires luthériennes. Plusieurs Allemands et Scandinaves impliqués dans ce réveil confessionnel émigrèrent aux États-Unis au milieu des années 1800 avec la ferme intention de préserver le luthéranisme confessionnel. L'Église luthérienne du Synode du Missouri est née de ce réveil confessionnel. La plupart des autres synodes luthériens aux États-Unis ont leurs racines dans ce même mouvement.

Toutes les paroisses luthériennes ainsi que les synodes doivent selon une disposition de leur constitution s'obliger à accepter les confessions luthériennes. Ce ne sont pas tous les groupes luthériens qui acceptent le *Livre de Concorde* en entier. Quelques-uns n'ont accepté que la *Confession d'Augsbourg* et le *Petit Catéchisme*. Certaines Églises scandinaves ne considèrent

pas *La Formule de Concorde* comme une partie de leur héritage et ne ressentent pas le même attachement à son égard que les Églises allemandes. Quelques Églises luthériennes ont ajouté leurs confessions à celles déjà présentes dans le *Livre de Concorde*. Certains groupes luthériens ont dû à différentes périodes régler certains problèmes particuliers à l'aide de déclarations confessionnelles. Le véritable luthéranisme confessionnelle implique non seulement une allégeance à la foi de l'Église à travers l'histoire; il signifie aussi que cette foi est réellement prêchée et enseignée. Dans de telles Églises, le vrai esprit des confessions luthériennes est toujours bien vivant.

Lorsque les théologiens luthériens préparèrent le *Livre de Concorde* et y souscrivirent en 1580, ils n'inscrivirent pas la F-I-N de toutes nouvelles confessions. Cela serait la dernière chose à laquelle penseraient les confesseurs. L'histoire des confessions luthériennes ne sera pas terminée tant que Jésus ne sera pas revenu dans la gloire. Pour que des confessions historiques deviennent l'expression vivante de la vérité, elles doivent être exprimées de nouveau par les générations à venir.

Aucune génération ne peut assurer la qualité confessionnelle de celles qui suivront. Il est possible de préparer les générations de l'avenir, mais il demeure que celles-ci doivent prendre leurs propres décisions. La flamme de la ferveur confessionnelle peut s'éteindre, mais elle peut aussi s'enflammer. L'Église doit être sensibilisée au danger du confessionnalisme qui peut devenir une simple affaire de nature historique, un intérêt pour le passé sans engagement personnel. Les confessions doivent être étudiées comme l'expression de notre propre foi et non seulement comme une relique du passé. Là où elles ne sont plus étudiées, il y a peu de chance que la foi qu'elles professent soit maintenue.

Nos confessions ont pris forme dans des circonstances variées. Bien que les problèmes qui frappèrent l'Église dans les années 1500 avaient déjà causé beaucoup d'ennuis dans les siècles précédents, les documents qui ont vu le jour pendant cette période reçurent un statut confessionnelle permanent. Plusieurs de ceux qui savent lire les signes des temps croient que l'Église est maintenant prête pour un autre réveil confessionnel. Alors que certains des problèmes rencontrés il y a de cela 400 ans demeurent, de nouveaux problèmes se sont ajoutés. Un de ceux-ci ne concerne pas seulement les luthériens mais tous les chrétiens qui sont confrontés avec la fausse affirmation selon laquelle les récits bibliques ne rendent pas compte d'événements historiques qui se sont véritablement produits. Avec une telle vision, nous ne pouvons pas avoir de certitude face aux événements qui sont rapportés dans la Bible.

Ce problème n'est pas moins important que les hérésies qui eurent cours au IV^e siècle et qui niaient l'éternelle divinité du Christ ou, au XVI^e siècle, et qui niaient la justification de l'homme devant Dieu par la foi seule. Il n'y a pas de règles établies à propos du laps de temps pendant lequel un problème doit avoir existé et troublé l'Église pour qu'une confession voie le jour. Dans le cas de l'arianisme, la réponse du Concile de Nicée fut presque instantanée. Les problèmes qui ont conduit à la rédaction des confessions luthériennes historiques furent présents au sein de l'Église pendant plus de mille ans avant que l'Église y réponde adéquatement. Le problème qui nie l'histoire rapportée dans la Bible ou qui la considère sans importance mérite une réponse confessionnelle finale. Notre génération écrira à son tour sa propre histoire à propos de la force avec laquelle elle a répondu aux problèmes. Après avoir répondu à un problème particulier, un

nouveau se souleva et troubla l'Église. Dans chacun de ces cas, l'Église est chargée par son Seigneur d'y répondre.

Ainsi l'histoire des confessions luthériennes est sans fin. *Le Livre de Concorde* n'est qu'une étape importante, il va de soi, qui se terminera seulement à la fin des temps.

QUESTIONS

I. HOMMAGE À UN LIVRE

1. Combien connaissez-vous d'institutions qui honorent la mémoire du *Livre de Concorde* en choisissant de porter le nom « Concordia »?
2. Combien de dénominations sont représentées parmi les Églises présentes dans votre communauté? Avez-vous déjà demandé à l'un des membres de ces Églises quelles étaient les doctrines de son Église? Se réfèrent-ils à leurs confessions ou les utilisent-ils?
3. Examinez la constitution de votre Église. Énumérez les noms des confessions luthériennes qui se trouvent dans la constitution de votre Église.
4. Quelles sont les confessions luthériennes qui se retrouvent dans la liturgie pour l'admission des nouveaux membres?
5. Examinez la liturgie pour l'ordination des pasteurs et trouvez l'endroit où l'on demande au pasteur de souscrire aux confessions.
6. Qu'est-il possible de faire dans votre Église pour sensibiliser les membres aux confessions?
7. Est-ce que les nouveaux membres de votre Église connaissent les confessions luthériennes? Est-il possible de faire en sorte que l'instruction pour la confirmation souligne l'importance des confessions?

II. COMMENT TOUT A COMMENCÉ—LES ORIGINES BIBLIQUES

1. Définissez en vos propres mots ce qu'est une confession.
2. Combien de groupes dont vous êtes membre posent certaines conditions avant d'admettre les nouveaux membres. Est-ce que ces critères ou ces conditions sont similaires à ceux exigés pour être membre d'une Église?
3. Étudiez Romains 10:9,10. Qu'est-ce que l'Apôtre Paul considéra nécessaire à la justification et le salut du pécheur?
4. Les Dix Commandements sont au cœur de l'Ancien Testament. Lorsqu'ils furent donnés à Moïse, quels événements eurent lieu?
5. Deut. 6: 4 contient la grande confession d'Israël. Quelles étaient les conditions liées à cette grande confession? Lisez les versets 1 à 9 dans ce même chapitre.

6. Matthieu 16 :6 contient la grande confession de Jésus en tant que Christ. Certains pensaient que Jésus n'étaient pas le Christ. Selon les versets 13 et 14, qui était Jésus selon eux?
7. À partir de votre propre connaissance de l'Ancien Testament, énumérez certains des attributs du Christ, le Messie promis
8. Lisez Philippiens 2 :5–11 et trouvez les similitudes entre ce passage et le Symbole des apôtres. Séparez les affirmations selon qu'elles ressortent de l'humiliation ou de l'exaltation.
9. Trouvez les parties de la liturgie où le mot Trinité apparaît. Dans quelles situations les chrétiens sont-ils tentés de renier le Christ? Comment les chrétiens peuvent-ils s'encourager les uns les autres afin de confesser et non de renier le Christ?

III. LA TRADITION CATHOLIQUE

1. Le terme « catholique » a plusieurs sens. À partir de votre expérience personnelle, donnez quelques exemples de ces différents sens.
2. Qu'est-ce que Jésus entend par les mots « esprit » et « chair » lorsqu'ils apparaissent ensemble? Qu'est-ce que la philosophie grecque signifiait par ces mêmes termes? Lorsque l'apôtre St.. Jean écrivit que « la Parole devint chair » que voulait-il dire par « chair »?
3. Le Symbole des apôtres lutta contre certaines hérésies qui enseignaient que la nature humaine de Jésus était sans importance alors que le Symbole de Nicée s'opposa aux hérésies qui niaient sa divinité. Vous est-il possible de trouver de nos jours des situations analogues? Si oui, lesquelles?
4. Dans quel sens pouvons-nous dire que le monde est à la fois bon et mauvais?
5. Quelle est l'importance du mot « unique » et de l'expression « sous Ponce Pilate » dans le Symbole des apôtres?
6. Luther récita le Symbole des apôtres plusieurs fois par jour. Que peut-on faire pour encourager l'utilisation plus fréquente de ce Symbole dans l'adoration?
7. Quels sont les pays qui manifestent toujours des signes de la chrétienté « constantinienne »?
8. Croyez-vous que les luthériens devraient être plus informés à propos de la sainte Trinité? En comparaison avec d'autres dénominations, quel genre d'attention notre Église porte-elle à cette doctrine centrale du christianisme?
9. Énumérez toutes les phrases du Symbole de Nicée dans lesquelles la divinité du Christ est affirmée. Quelle est la contribution particulière de chacune de ces affirmations sur la divinité du Christ?

10. Lisez le Symbole d'Athanase et trouvez les différentes parties portant sur la Trinité et sur Jésus et énumérez à l'aide de deux listes ce qui est confessé à propos de la Trinité et à propos de Jésus.

IV. RÉVEIL CONFESSIONNEL À AUGSBOURG

1. Demandez à votre pasteur de lire les 21 articles de la *Confession d'Augsbourg* à raison d'un article par dimanche.
2. Formez des groupes d'étude dans votre Église pour étudier et discuter de la *Confession d'Augsbourg*.
3. La *Confession d'Augsbourg* fut présentée pas les princes à l'empereur. Énumérez toutes les façons avec lesquelles il est possible de nos jours pour les chrétiens de présenter leurs confessions. Quelles sont les avenues confessionnelles qui sont offertes aux chrétiens vivant sous des régimes communistes?
4. Comment la doctrine des Saintes Écritures et de la justification par la foi sont-elles liées selon la théologie luthérienne?
5. Plus de 450 ans se sont écoulés depuis que la *Confession d'Augsbourg* a été présentée aux dirigeants des catholiques romains. De quelle(s) façon(s) l'Église catholique romaine a-t-elle changé? De quelle(s) façon(s) est-elle demeurée la même?
6. Comment les vues luthériennes qui font de l'homme un pécheur complètement dépravé se comparent-elles avec les vues modernes?
7. Demandez à chacun des membres du groupe d'énumérer une des doctrines luthériennes—par exemple—le baptême, etc. Discutez de la façon dont cette doctrine est centrée sur le Christ.
8. Si certains membres ont voyagé dans d'autres pays luthériens en Europe, demandez- leur de comparer le luthéranisme de ces pays avec celui de l'Amérique du Nord, Comment vous sentez-vous face aux Églises qui reçoivent de l'argent de leur gouvernement?

IV. L'APOLOGIE—LA TEMPÊTE MÉLANCHTHONIENNE

1. Les luthériens considèrent la justification comme l'article central de la religion chrétienne. Demandez à chacune des personnes du groupe de définir (au meilleur de leur connaissance) la justification. Comparez ces réponses avec celle de l'Apologie de la Confession d'Augsbourg.
2. Expliquez les différences entre la position respective des luthériens et des catholiques romains sur les bonnes oeuvres.
3. Quel est le rôle des bonnes oeuvres dans le luthéranisme? Dans le catholicisme romain?
4. Que signifie l'expression «de sa propre justice»? De quelle façon les chrétiens sont-ils constamment confrontés à ce danger?
5. Comment le ton utilisé par Mélanchthon dans l'Apologie diffère-t-il de celui qu'il utilisa dans la Confession d'Augsbourg? Comment expliquez-vous cette différence?

VI. SMALKALDE—SE PRÉPARER POUR UNE BATAILLE QUI N'AURA PAS LIEU.

1. Expliquez comment les dirigeants de l'Église protestante se sentent face au pape de nos jours. Pouvez-vous nommer certains de ces dirigeants qui ont visité le pape?
2. Plusieurs catholiques romains, dont certains évêques et prêtres expriment publiquement des opinions différentes de celles du pape. Pouvez-vous énumérer les domaines qui ont suscité de telles critiques à l'égard du pape?
3. De quelle(s) façon(s) la pape continue-t-il d'exercer son autorité dans l'Église? A-t-il abandonné certaines de ses prétentions?
4. Tout rapprochement entre luthériens et catholiques romains implique une discussion sur la suprématie du pape dans l'Église. Discutez du droit d'un seul homme de régner de façon absolue sur l'Église.
5. Croyez-vous que la déclaration de Luther à propos de l'Antéchrist s'applique toujours à la papauté? Peut-elle (cette déclaration) aussi s'appliquer à d'autres personnes?

VII. D'AUTRES AFFAIRES À RÉGLER À SMALKADE—LE TRAITÉ DE MÉLANCHTHON SUR LE POUVOIR ET LA PRIMAUTÉ DU PAPE.

1. Discutez du leadership et des procédures qui gouvernent votre Église.
2. Quelles sont les responsabilités propres à votre paroisse, à votre synode?
3. Plusieurs groupes luthériens (n'oubliez pas ceux outre-mer) suivent des règles différentes. Décrivez-les et discutez-en. Discutez des avantages et désavantages de chacune de ces règles.

VIII. LE COEUR PASTORAL—LES DEUX CATÉCHISMES DE LUTHER

1. Combien de membres du groupe se souviennent des différentes parties du *Petit Catéchisme* qu'ils ont dû apprendre par coeur lors de leur confirmation?
2. Le *Petit Catéchisme* tel qu'il apparaît dans le *Livre de Concorde* est quelque peu plus long que celui qu'utilise les enfants lors des cours de confirmation. Trouvez-le dans le *Livre de Concorde* et lisez les parties avec lesquelles vous n'êtes pas familiers. Demandez à votre pasteur de vous fournir de l'information au sujet du grand nombre de questions et réponses qui composent la majeure partie des catéchismes généralement utilisés par les luthériens.
3. Discutez des différentes façons dont vous pourriez commémorer les différents anniversaires des catéchismes de Luther. Certaines des possibilités consistent à prêcher sur chacune des parties du *Petit Catéchisme*, à lire des parties du *Grand Catéchisme* pour tenir lieu de sermon pendant une période de temps déterminée, à faire réciter par les paroissiens des parties du *Petit Catéchisme* (après la lecture du Symbole).

IX. ENLEVER LA POUTRE DE VOTRE PROPRE OEIL—LA FORMULE DE CONCORDE

1. De quelle(s) façon(s) la nature humaine est-elle mauvaise? De quelle(s) façon(s) est-elle bonne? De quelle(s) façon(s) les vues luthériennes diffèrent-elles de celles des autres dénominations?
2. On demande souvent aux chrétiens de prendre une « décision pour le Christ » Est-ce que cela est en accord avec la position luthérienne sur le libre arbitre?
3. Demandez à chacun des membres du groupe de définir la justification. Comparez ces vues avec celle de l'article 3 de la *Formule de Concorde*.

4. Qu'est-ce que la *Formule de Concorde* veut dire lorsqu'elle déclare que les bonnes oeuvres sont nécessaires? De quelle(s) façon(s) les bonnes oeuvres sont-elle inutiles?
5. Choisissez plusieurs des événements dans la vie du Christ et montrez de quelle(s) façon(s) ils peuvent être utilisés pour prêcher la Loi et l'Évangile.
6. De quelle(s) façon(s) la position luthérienne diffère-t-elle de presque toutes les autres Églises protestantes et catholiques romaines?
7. Comment est-il possible de confesser des choses comme Dieu est mort sur la croix? Marie est la mère de Dieu? Jésus de Nazareth remplit le ciel et la terre de sa gloire?
8. La descente du Christ aux enfers signifie que le Christ a vaincu Satan. Quelle importance voyez-vous dans le développement des sciences occultes et de la dévotion à Satan à notre époque?
9. Quels sont les différents types de vêtements liturgiques portés par les pasteurs pour le culte luthérien? Les luthériens n'ont pas de règles à ce sujet. Quels sont les dangers de l'individualisme? Que considérez-vous acceptable ou inacceptable à ce sujet?

ÉPILOGUE

1. Demandez à votre pasteur une liste des affirmations confessionnelles récentes produites par l'Église.
2. Quels sont les points principaux discutés dans ces documents?
3. Croyez-vous qu'il s'agisse là de choses importantes sur lesquelles votre Église devrait se pencher de façon confessionnelle?
4. Est-ce qu'il y a des problèmes dans l'Église de nos jours qui devraient susciter une ou plusieurs rencontres afin d'en discuter?

0000

0001

0002

0003

0004

0005

0006

0007

0008

0009

0010

0011

0012

0013

0014

0015

0016

0017

0018